

642439

HISTOIRE
D E
LOUIS DE BOURBON,
SECOND DU NOM,
PRINCE DE CONDÉ,
ET PREMIER PRINCE DU SANG.

Contenant ce qui s'est passé en Europe depuis
1640, jusques en 1686. inclusivement.

P A R M. C O S T E,

Membre de la Société Royale de Londres.

T R O I S I E M E E D I T I O N ,

Revue, corrigée & augmentée par l'Auteur.

T O M E P R E M I E R .



A L A H A Y E,
Chez **J E A N N E A U L M E,**
M D C C X L V I I I .

THE JOURNAL OF THE

ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE

OF GREAT BRITAIN AND IRELAND

Volume 1. Part 1. 1911.

London: Published by the Royal Society.

B. Prov.
IX
395





*Effigies jam jam senex vaneſcet in auras
Haud ſpernitque ſui Nomen poſt ſæcla manebit*

P R E F A C E

D E L' A U T E U R.



E vais marquer en aussi peu de mots que je pourrai quelques avantages qui mettent cette troisième Edition au dessus des précédentes.

Le délicat St. Evremond ayant ouï lire la seconde Edition beaucoup plus correcte & plus complète que la première, n'y trouva, dit-il, * rien à reprendre que la manière dont j'avois traité la fameuse Bataille de Lens. Bien loin de prendre au pied de la lettre ce qu'il ajouta poliment du reste de l'Ouvrage, je me sentis fort mortifié du défaut qu'il y trouva, défaut très-sensible & bien fondé, que j'avois soupçonné moi-même depuis long-tems, sans pouvoir le réparer. Enfin après avoir fait une connoissance assez intime avec un Domestique du Prince de Condé, l'ayant prié de me tirer de l'embarras où je me trouvois par rapport à la Bataille de Lens dont je n'avois rien dit qui ne fût très-froid, très-chétif, & absolument indigne de paroître dans l'Histoire de ce Prince, il me fit espérer qu'un honnête homme de ses amis qui avoit la garde des Livres de l'Hôtel de Condé, pourroit m'être d'un grand secours, & en effet peu de tems après, il me porta une Relation de la Bataille de Lens qu'il me permit de retenir pendant vingt & quatre heures.

L'ayant

* Lettres de Bayle, Tome III. p. 974. note 6. Edition de 1729.

PREFACE DE L'AUTEUR.

L'ayant lue, je me mis d'abord en état de la copier, tout m'y paroissant, clairement & noblement exprimé; c'est celle-là même que je présente mot pour mot au Public. Je puis la louer hardiment sans blesser la modestie, parce que je n'y ai, ni ajouté, ni retranché, quoi que ce soit. Il me souvient ici d'une particularité qui fait honneur à la mémoire du Prince de Condé. Mon Ami m'apprit que cette Relation avoit passé sous les yeux de ce Prince qui de sa propre main, bien connue de mon Ami, corrigea doucement ce qui lui parut l'effet d'une simple prévention en sa faveur, mais dont il se seroit fâché tout ouvertement, s'il eût cru devoir l'attribuer à une lâche flatterie. Voilà le défaut qui avoit déplu à M. de St. Evremond très-bien réparé. Ceux qui l'ayant vû en ont été choqués comme St. Evremond, trouveront maintenant à la place d'une description très-insipide de la Bataille de Lens, le détail noble & naïf de cette célèbre Bataille dont l'éclatant succès leur paroîtra visiblement dû à la pénétration, au grand sens & à la valeur du Grand Condé.

Il me reste à remarquer que m'étant fort appliqué à rendre cette troisième Edition moins imparfaite que la précédente, j'y ai ajouté & retranché bien des choses, & fait plusieurs corrections assez importantes pour le stile. Sans prétendre préconiser ici tout cela d'un air fastueux, j'en laisse le jugement à mes Lecteurs, pour qu'ils en tirent à loisir les conséquences qui leur paroîtront les plus raisonnables.

A Paris le 14me. Décembre 1746.

AVER-

AVERTISSEMENT

D E

L' E D I T E U R.



ETTE *Histoire de LOUIS DE BOURBON, II du nom, Prince de CONDE', par P***.* [c'est-à-dire, par PIERRE COSTE,] avoit déjà été imprimée deux fois, la première, à Cologne, chez F***, [c'est-à-dire, à Amsterdam, chez les Huguetans,] en 1693, in douze; & la seconde, revue, corrigée, & augmentée par l'Auteur, de même à Cologne, chez F***, en 1695, in douze.

ELLE contient non-seulement la *Vie* d'un Prince très-illustre, & qui a véritablement, & à très-juste titre, mérité le surnom de GRAND, né à Paris le 8. de Septembre 1621; mais encore le Récit exact & intéressant de ce qui s'est passé de plus considérable, tant en France, que dans les Pais voisins qu'elle a attaqués, depuis 1640. que ce Prince a commencé à exercer le Métier des Armes, jusques à sa mort à Chantilli, le 11. de Décembre 1686, le soixantième de son âge, c'est-à-dire, pendant l'espace de quarante-six ans.

DES que cette *Histoire* parut, elle fut trouvée très-bonne & très-bien écrite, tant par Mr. BAYLE (a), que par Mr. de S. Evremond, excellens Juges en cette Matière : & ce Jugement fut généralement applaudi, & adopté, par tous ceux qui la lurent alors, & qui l'ont lue depuis.

AUSSÎ l'Auteur, très-impartial, & plus attentif à donner un bon Ouvrage, qu'à s'y faire estimer par des Descriptions étudiées & trop ornées, y avoit-il employé, les meilleurs *Memoires* qu'il avoit pu consulter, tels qu'étoient la *Rélation* exacte & généralement estimée des *Campagnes de Rocroi & de Fribourg*, par HENRI DE BESSE, Seigneur de LA CHAPELLE-MILON; celle du *Siège de Dunkerque*, par JEAN-FRANÇOIS SARRAZIN; la *Lettre originale du Roi sur la Détention des Princes de Condé & de Conti*, & du Duc de Longueville, avec la Réponse qu'y fit

(a) Voyez ses Lettres: Lett. CCXVI. pag. 830.

A V E R T I S S E M E N T

fit un Particulier, l'Histoire de la Guerre Civile de Paris sous la Minorité de Louis XIV. tirée des Mémoires de FRANÇOIS Duc de la ROCHE-FOUCAUT, & divers autres qui sont cités exactement.

COMME l'Auteur a en effet fort soigneusement revû & même très-considérablement augmenté cette *Histoire*, ainsi que le prouve manifestement la différence d'un simple *in douze* à deux petits Volumes *in quarto*, on conçoit aisément combien cette *nouvelle & troisième Edition* doit être préférable aux autres : la Préface de Mr. COSTE sur cette Edition, qu'il envoya au Libraire pendant le cours de l'impression, nous dispense d'en étaler ici les Avantages.

Nous nous contentons donc d'ajouter en peu de mots, comme particularités plus essentielles pour l'Histoire Littéraire, que feu Mr. PIERRE COSTE, Fils de BARTHELEMI COSTE, considérable Marchand d'Etoffes de Laine à Uzès, naquit en cette Ville en Octobre 1668, qu'il fit ses Etudes à Anduse, à Geneve, à Lausanne, à Zurich, & enfin à Leide : que, les ayant achevées, il fut reçu Proposant dans un Synode des Eglises Walonnes, tenu à Amsterdam au mois d'Août, 1690 ; qu'il préchoit néanmoins assez rarement, parce qu'il s'étoit adonné à la Correction de l'Impression des Livres, & à la Composition ou Traduction de divers Ecrits : qu'en Septembre 1697, il se transporta en Angleterre, où il passa presque le reste de ses jours : qu'il y fut d'abord en grande liaison avec le célèbre JEAN LOCKE, comme le font assez connoître les Traductions qu'il fit de divers de ses Ouvrages, que ce savant Homme en usa assez peu généreusement envers lui ; mais que cela ne l'empêcha pourtant pas d'en publier un bel & juste *Eloge* après sa mort : que, tant avant qu'après, il fut consécutivement Gouverneur de divers jeunes Seigneurs, tels que le Fils de Mr. le Chevalier Baronet Masham, les Fils de Mr. Edward Clarke Ecuyer, & le Chevalier Baronet Jean Hobart avec lequel il voyagea en Hollande, à Hanover & en France ; peu de tems après leur retour en Angleterre ce Chevalier fut fait Lord par le Roi GEORGE I. & en 1746. le Roi GEORGE II. l'a fait Comte de BUCKINGHAM. Mr. COSTE fut Gouverneur du Comte de Shaftsbury, Fils du fameux Comte de Shaftsbury, mort à Naples, & Auteur de divers Ouvrages très-estimés, & qui honoroit Mr. COSTE d'une amitié toute particulière & entretint commerce de Lettres avec lui jusqu'à sa mort. Dans la suite Mr. COSTE fut Gouverneur du Duc de Buckingham, avec lequel

il

DE L'ÉDITEUR.

il voyagea en Allemagne, en France, & en Italie: & qu'après la mort de ce jeune Duc il se maria avec une Personne d'Esprit (Marie de Laussac, Fille aînée de Mr. de Laussac, Chapelain d'un Régiment Anglois) qui mourut à Paris au mois de Décembre 1736. Enfin, que dans un nouveau Voyage qu'il fit encore en France, étant déjà malade, il mourut à Paris le 24. de Janvier 1747, âgé de soixante & dix-neuf Ans.

Ses autres Ouvrages sont :

- I. *Discours sur la Philosophie, où l'on voit en abrégé l'Histoire de cette Science.* Cela est fort succinct, & se trouve au devant de la *Philosophie* de PIERRE SYLVAIN REGIS, rimprimée à Amsterdam, chez les Huguenats, en 1691, en 3 voll. in quarto.
- II. Traduction Françoisé du I. Volume de l'*Histoire de Cromwell*, composée en Italien par GREGORIO LETI.
- III. Traduction Latine du IV. Siècle de la *Bibliothèque des Auteurs Ecclesiastiques* de DU PIN.
- IV. Traduction Latine des Observations de F. Redi &c. dont voici le titre: FRANCISCI REDI de *Animalculis quæ in corporibus animalium vivorum reperiuntur, Observationes ex Etruscois Latinas fecit* PETRUS COSTE. A Amsterdam, chez les Wetstein, in 12. 1708.
- V. Traduction Françoisé du *Traité de l'Education des Enfans* de JEAN LOCKE, imprimée à Amsterdam, chez Schelte, en 1695, in 12. Il y en a diverses autres Editions, toujours revues & corrigées, tant en Hollande qu'en France. Il n'y a que la première où il n'ait point mis son Nom.
- VI. *Que la Religion Chrétienne est très-raisonnable telle qu'elle nous est représentée dans l'Ecriture Sainte, ou autrement: Le Christianisme raisonnable*, dont il y a diverses Editions, la dernière est d'Amsterdam, chez Châtelain, en 1740, en 2 voll. in 12. C'est encore un Ouvrage traduit de l'Anglois de LOCKE.
- VII. *Réponse au Docteur JEAN EDWARD, ou Réponse aux Objections faites contre le Christianisme Raisonnable.* Tome II. de l'Ouvrage précédent.
- VIII. *Dissertation, où, sur les Principes du Christianisme rai-*

A V E R T I S S E M E N T

sonnable, on établit le vrai & unique moyen de réunir tous les Chrétiens, malgré la Différence de leurs Sentimens. A la Fin du I. Volume du *Christianisme raisonnable*.

- IX. *La Religion des Dames, &c.* traduite de l'Anglois de M. STEPHENS, Théologien de l'Eglise Anglicane, imprimée chez Schelte, in 12. où elle est précédée d'un *Discours du Traducteur* sur cet Ouvrage, mis ensuite à la Fin du *Christianisme raisonnable*.
- X. Traduction Françoisë du *Traité de l'Entendement Humain* de LOCKE, imprimée à Amsterdam, chez Schelte, en 1700. in 4., puis revûe & augmentée, tant de nouvelles Additions de l'Auteur même, que de son *Eloge* par le Traducteur, imprimée à Amsterdam, chez Pierre Mortier, en 1735, in 4. Mr. LOCKE avoit donné son *Approbation* à cette Traduction faite sous ses Yeux.
- XI. *Défense des Caractères* de LA BRUYERE contre la Censure de VIGNEUL-MARVILLE, imprimée à Amsterdam, chez Lombrail, en 1702, in 12.; & jointe depuis aux diverses Editions de ces *Caractères*, comme à la dernière d'Amsterdam, chez Changuion, en 1743, en 2 vol. in 12.
- XII. Traduction Françoisë du *Discours sur l'Amour Divin*, par Madame MASHAM, imprimée à Amsterdam, chez Schelte, en 1705, in 8.
- XIII. Extraits divers : 1^o, des *Défenses du Christianisme raisonnable* de LOCKE contre le Docteur STILLINGFLEET, Evêque de Worcester, dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, Octobre 1699, pagg. 363-385, & Novembre pagg. 483-513. 2^o, de l'*Histoire Critique du Symbole des Apôtres*, par P. KING, dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, Novembre 1702, pagg. 483-507, & Décembre, pagg. 603-633. 3^o, des *Droits de l'Eglise Chrétienne*, dans l'*Histoire des Ouvrages des Savans* de Mr. BASNAGE DE BEAUVAL, Décembre 1703, pagg. 506-548.
- XIV. Traduction Françoisë du *Hieron* de XENOPHON, avec le Texte Grec à côté, imprimée à Amsterdam, chez Schelte, en 1711, in 12. Rimprimée seulement en François en 1745. Avec la *Retraite des Dix-mille* du même Auteur, traduite

D E L'É D I T E U R.

- duite par d'ABLANCOURT, & les *Choses mémorables* de SOCRATE par XENOPHON, traduite par CHARPENTIER, & la *Vie de Socrate* par le même CHARPENTIER. A Amsterdam, chez L'Honoré, 2 voll. in 12.
- XV. *Remarques sur la Traduction Françoisé d'HORACE par le Pere TARTERON, Jésuite*; imprimée avec cette Traduction à Amsterdam, chez P. de Comp, en 1710, in 12.
- XVI. Traduction Françoisé de l'*Essai sur l'Usage de la Raillerie* de Mylord SHAPTSBURY, imprimée à la Haye, chez Scheurleer, en 1710, in 8.
- XVII. Revision & Correction d'une *Dissertation* écrite en François par Mylord SHAPTSBURY, sur un *Tableau* contenant le Jugement d'Hercule; insérée dans le *Journal des Savans de Novembre* 1712. Edit. d'Amsterdam.
- XVIII. Traduction Françoisé des *Captifs* de PLAUTE, imprimée à Amsterdam chez D. Mortier & insérée ensuite dans la Traduction des *Oeuvres de PLAUTE*, par HENRI PAUL DE LIMIERS, imprimée à Amsterdam, par la Compagnie, en 1719, en 10 Voll. in 12.
- XIX. Traduction Françoisé de l'*Optique* d'ISAAC NEWTON, à l'Aide de Mr. DESAGULIERS, imprimée à Amsterdam, chez Humbert, en 1710, en 2 Voll. in 12.
- XX. Préface & *Epître Dédicatoire*, mises à l'Edition des *Oeuvres* de RACINE faite à Londres, par Tonson, en 1723, en 2 Voll. in 4.
- XXI. Pareille *Epître Dédicatoire*, mise à l'Edition des *Oeuvres* de BOILEAU, imprimée à Amsterdam, chez D. Mortier, en 1718, en 2 Voll. in folio.
- XXII. Pareille *Epître Dédicatoire*, mise au devant des *Voyages* de CORNEILLE LE BRUN, imprimée à Amsterdam, chez les Westein, en 1718, in folio.
- XXIII. Revision des *Essais* de MICHEL DE MONTAGNE, avec des *Remarques & autres Eclaircissemens*, imprimée à Londres, chez Tonson, en 1724, en 2 Voll. in 4, & rimprimées avec des Corrections diverses fois depuis, à Paris, à Trevoux, & en Hollande, tant in 4, qu'in 12.
- XXIV. Quelques petites Notes pour une Edition des *Fables* de LA FONTAINE, faite à Paris, chez David, en 1743, in

AVERTISSEM. DE L'EDITEUR.

in 12. mais où l'on en a laissé de fort puériles. Voyez ce que Mr. COSTE en dit lui-même dans son *Avertissement* sur l'Edition de 1746, ornée de figures en Taille-douce, 2 voll. *in. 12.* Paris 1746. aussi chez David.

XXV. *Dictionnaire de Remarques sur la Langue Françoisé*, dont il n'y a eu que 8 Feuilles *in quarto* d'imprimées.

Ces *Remarques* sont dans le Gout de celles qui composent le II Volume de l'*Art de parler François* de LA TOUCHE-BOESNIER, & tirées généralement, tant des mêmes sources, que d'autres, mais mieux fournies, plus étendues, & fortifiées de beaucoup plus d'Autorités & Exemples. C'est grand dommage qu'un Recueil si utile n'ait point été achevé d'imprimer. Peut-être retrouveroit-on le reste parmi les Papiers qu'a laissé l'Auteur.

TELS sont les divers Ecrits de Mr. COSTE. On peut voir une *Liste* exacte des principaux d'entre eux dans la *Table* de la première Edition des *Lettres* de Mr. BAYLE, accompagnée de Renvois aux *Jugemens* qu'en ont portez, soit cet illustre Critique dans le Corps des *Lettres* mêmes, soit son Commentateur dans ses *Remarques*, où il lui attribue néanmoins mal-à-propos la Traduction Françoisé de l'*Essai sur le Gouvernement Civil* de Mr. LOCKE, qu'on fait avoir été faite par DAVID MAZEL, Traducteur de fort différent caractère.

FAUTE A CORRIGER.

Pag. 110. au dern. *alinéa* l'g. 1. *marche d'avant-garde* lisez *marche servant d'avant-garde.*



HIS-

HISTOIRE
D E
L O U I S
D E
B O U R B O N

II. D U N O M
P R I N C E D E C O N D É ,
E T P R E M I E R P R I N C E D U S A N G .

L I V R E P R E M I E R .



E toutes les anciennes Histoires il n'y en a guères qui soient plus généralement recherchées que celles qui contiennent la Vie des grands Hommes qui se sont distingués dans les Armes par une sage Conduite, & une fermeté extraordinaire. Leurs fameux exploits dont la hardiesse est presque toujours justifiée par la justesse des mesures qu'ils ont prises pour les exécuter, nous inspire de la curiosité

T O M. I.

A

pour

pour toutes les circonstances de leur Vie qui peuvent nous donner quelque Connoissance de leurs mœurs, & du caractère de leur Esprit.

Mais si les belles actions qui ont immortalisé la mémoire de Cyrus, de César, d'Alexandre, nous portent naturellement à étudier l'Histoire de leur Vie, quoi qu'ils aient vécu longtems avant nous, à plus forte raison devons-nous aimer à nous instruire du génie, & des actions des plus illustres Capitaines de notre Siècle, car, sans parler de plusieurs raisons qui nous engagent d'une manière particulière à connoître ces derniers, il nous sera toujours plus avantageux de savoir l'Histoire de notre tems que celle des Siècles passés.

Raisons
de publier
la Vie du
Prince de
Condé.

Ces considérations m'ont enfin déterminé à donner au Public (a) l'Histoire de LOUIS DE BOURBON, II. du nom, PRINCE DE CONDÉ. Sa Vie a été illustre par une suite de grandes actions; & le Monde retentit encore du bruit de ses Victoires. Le sujet est, sans doute, très-intéressant par lui-même; & si ce Livre n'est pas lui, ce sera uniquement la faute de l'Ecrivain qui n'aura pas su mettre en œuvre une si riche matière.

Le Prince de Condé, dont nous allons parler, a été un de ces esprits supérieurs, de ces génies du premier ordre qui se distinguent par-tout. Sa Naissance & ses Emplois lui ont ouvert le chemin à la gloire; & ses Actions ont mis dans tout leur jour les qualités extraordinaires dont il étoit orné.

Qualités
du Prince
de Condé
pour la
Guerre.

La Guerre a été sa passion dominante, & c'est aussi principalement dans les Armes qu'il a acquis cette haute réputation qui fera vivre le nom de CONDÉ dans tous les Siècles à venir. Hardi à former de grandes entreprises, & propre à les exécuter, vigilant, actif, infatigable, intrepide dans le plus fort du péril, incomparable pour ranger une Armée dans un jour de Bataille, pour pousser vigoureusement une attaque, & pour prendre sur le champ des résolutions avantageuses dans les plus grandes extrémités: il égala, dès sa première jeunesse, la réputation des plus vieux & des plus expérimentés Capitaines de l'Europe; & il donna depuis tant d'illustres

(a) Elle a été publiée la première fois en 1692, environ six ans après la mort de ce Prince.

marques de valeur & de conduite, en tant d'occasions différentes, qu'on ne peut nier que ce Prince n'ait été un des premiers Capitaines, qui ont paru dans le Monde.

Voici le Jugement qu'en porta dès l'année 1641. le Cardinal de Richelieu. Le Prince de Condé qui n'avoit encore que vingt ans, l'étant allé visiter à Ruel, ils eurent un assez long entretien sur différentes matières; & ce Prince y fit paroître une si grande habileté, que le Cardinal dit à *Chavigni* Secrétaire d'Etat, qui entra dans sa Chambre, lorsque le Prince en sortoit : (a) *Vous avez dû rencontrer (b) Monsieur le Duc qui sort d'avec moi : nous avons eu une conversation de plus de deux heures sur des matières les plus importantes de la Religion, des Sciences, de la Guerre, de la Politique, des intérêts des Princes, du Gouvernement des Etats : Ce sera assurément le plus grand Capitaine de l'Europe, & le premier Homme de son tems, & peut-être des Siècles à venir en toutes choses.* Ce Prince avoit certainement reçu de la Nature toutes les qualités nécessaires pour parvenir à ce haut degré de perfection. Mais, comme je n'ai pas résolu de le représenter tel qu'il auroit pu être, mais tel qu'il a été, & qu'il a paru dans le Monde, je ne ferai pas difficulté de dire qu'il s'en faut bien qu'il ait eu cette capacité universelle que le Cardinal de Richelieu lui présageoit, s'il m'est permis de parler ainsi. On s'est déjà plaint que la plupart des Historiens de ce tems ne suivent que les mouvemens d'une passion aveugle, qu'ils ne sauroient distinguer dans un sujet ce qu'il y a de bon d'avec ce qu'il y a de mauvais; qu'ils ne savent faire que des Panegyriques outrés, ou des Satires mordantes. Je tâcherai d'éviter ces deux extrémités, également vicieuses. Je ne dissimulerai point les vertus du Héros dont j'écris l'Histoire, mais je ne cacherai point aussi ses défauts : & si j'oublie quelques Faits qui soient à sa louange, ou à son désavantage, on peut compter, qu'ils ne sont point venus à ma connoissance.

Jugement
outré
qu'en fait
le Cardinal
de Richelieu.

Cc

(a) *Actions Memorables de la Vie du Prince de Condé. Par le R. P. François Bergier Jésuite. Lettre seconde pag. 203. &c.*

(b) C'est ainsi qu'on l'appelloit avant la mort du Prince de Condé, son Père.

Valeur
extraordi-
naire du
Prince de
Condé.

Ce Prince a été un Prodige de valeur, *un second Alexandre*, comme on avoit accoutumé de le nommer : ses Amis & ses Ennemis en tombent d'accord. Il y a quelque chose de si grand, de si surprenant & de si prodigieux dans ce nombre presque infini d'Actions, par lesquelles il s'est signalé dans les Armes, qu'on se sent confondu & comme ravi en admiration, lors qu'on veut se former une idée de ce grand Capitaine. Sa valeur étoit d'un genre tout particulier. On a prétendu la caractériser en disant, *Que le Prince de Condé ne tentoit pas la Fortune, mais qu'il la bravoit, & que la Fortune redoutant ses menaces le secondoit dans tous ses desseins ; que la Prudence d'autre part amoureuse de ce grand courage qu'elle voyoit briller en lui, le suivoit fort souvent sans avoir été appelée, faisant passer pour des effets de ses inspirations des entreprises qui n'étoient qu'un pur effet du hazard.* Tout cela est outré, & d'un stile trop poétique. Mais on peut dire avec vérité, que si le Prince de Condé s'est engagé dans des entreprises périlleuses sans avoir bien pris ses mesures, ce qui lui est arrivé fort rarement, son courage, & une présence d'esprit merveilleuse l'ont presque toujours tiré d'affaire avec honneur. C'est par cette ardeur de courage, & cette présence d'esprit, dont on n'avoit peut-être point encore vu d'exemple, que le Prince de Condé s'est rendu véritablement illustre ; & c'est par cet endroit qu'on ne le peut trop louer.

Défauts
de ce
Prince.

Du reste, il n'a pas été par-tout aussi grand qu'à la tête d'une Armée. Dans le maniement des affaires, ce n'est plus le même génie. On ne reconnoît plus en lui ce discernement, cette conduite, & cette fermeté qui ne l'abandonnoient jamais, lors qu'il avoit les Armes à la main. Ce n'est pas qu'il ait manqué d'ambition : mais son ambition n'a pas toujours été soutenue par la prudence ; ou plutôt cette ambition immodérée qui l'occupoit tout entier, l'a presque toujours empêché de tenir une conduite ferme & réglée. On ne peut pas dire non plus que la conjoncture des affaires ait été contraire à ses desseins, car dès qu'il entra dans le monde, il se trouva dans des circonstances, où tout concouroit naturellement à son élévation.

Il n'eut en tête que le Cardinal *Mazarin*, sur lequel il avoit toutes sortes d'avantages. Ce Ministre exposé d'abord à l'envie des Grands, qui ne pouvoient voir un Etranger élevé à la première Charge du Royaume, devint bientôt l'objet de la haine du Peuple, qui lui attribua tous les maux qu'il souffroit sous son Ministère. Au contraire, le Prince de Condé qui étoit au dessus de l'envie par sa qualité de Premier Prince du Sang, gagna dès le commencement de la Regence, le cœur & l'admiration des Peuples par les victoires signalées qu'il remporta sur les Ennemis de l'Etat. Dans cette situation, il lui auroit été facile de détruire ce Concurrent, ou de le mettre entièrement dans sa dépendance.

Il se laisse
supplanter
par le
Cardinal
Mazarin.

Mais ayant bientôt perdu l'affection du Peuple par ses manières fougueuses & déréglées, *l'estime que l'on avoit conçue de lui par ses Victoires se changea en crainte*, dit (a) le Duc de la Rochefoucault; & *l'amitié, dans une haine, pour ne pas dire exécration contre sa personne*. Dès lors il fut obligé, pour se soutenir, de recourir aux dernières extrémités; & le Cardinal Mazarin fit tant par son adresse qu'il se rendit redoutable à ce Prince, jusque-là qu'un jour il ne pût s'empêcher de dire au Maréchal de la *Meilleraye*, son grand Favori, *Un tems a été que je craignois le Prince de Condé, mais je ne le crains plus maintenant, parce qu'il me craint moi-même*.

Au lieu de se ranger entièrement du côté du Cardinal contre le Peuple, ou du côté du Peuple contre le Cardinal, ou plutôt, au lieu de se faire l'Arbitre des deux Partis, en conduisant les choses avec douceur, ce qui l'auroit fait adorer de tout le monde, il embrassa tantôt un parti, tantôt l'autre, & par sa conduite précipitée ne se pût maintenir dans aucun : négligeant ses amis dans le tems qu'il en avoit le plus de besoin & qu'il venoit d'en recevoir de signalés services, ou méprisant ses ennemis sans songer à éviter les pièges qu'ils lui tendoient, & traitant avec hauteur ceux qu'il auroit dû ménager avec soin. Ainsi, l'on peut dire du Prince de Condé, qu'il a été un de ces Esprits extrêmes en tout, qu'on ne peut

(a) Dans ses Memoires, pag. 146.

peut ni trop louer, ni trop blâmer. C'est le jugement qu'en a fait le Duc de la Rochefoucault, homme illustre par sa naissance & par son rare mérite, & qui a eu beaucoup de part aux affaires de ce Prince : *(a) Il est certain, dit-il, que les grands génies, comme le sien, produisent de grandes vertus, mais qu'ils paroissent aussi avec de grands défauts, & que par une immodération invincible, il a ruiné tous les avantages que la fortune avoit joints à l'envi en sa personne, qui étoient tels, qu'il auroit surpassé la gloire des plus grands Hommes des Siècles passés, si la pitié, la justice & la solidité eussent répondu à cette valeur suprême, à cette fermeté incroyable dans les adversités, & à ces belles lumières d'esprit qui se faisoient remarquer en lui : Portrait fait d'après nature, & qui représente en petit tous les traits de l'Original sur lequel il a été tiré, comme on pourra le reconnoître dans toute la suite de cette Histoire.*

Naissance du Prince de Condé. Ses occupations & ses inclinations dans sa première jeunesse.

LOUIS DE BOURBON, second du nom, PRINCE DE CONDE' & PREMIER PRINCE DU SANG naquit à Paris, l'année 1631. le huitième de Septembre, de Henri de Bourbon, Prince de Condé, & de Charlotte Marguerite de Montmorenci. Il porta le titre de Duc d'ENGUIEN, pendant la vie du Prince de Condé son Père, & c'est ainsi que nous le nommerons jusques à la mort de ce Prince. Peu de tems après sa naissance le Prince de Condé le fit transporter à Montrond, Place très-bien fortifiée dans le Berry qui lui appartenoit en propre, où le jeune Prince fut élevé avec toute la tendresse qu'un bon & sage Père devoit à un Fils unique. Dans ses premières années paroissant d'une complexion fort délicate, & donnant peu d'espérance d'une longue vie, le Prince de Condé aima mieux le mettre entre les mains de femmes soigneuses, que de le confier à des Dames d'une qualité distinguée.

Au sortir de la première enfance, on reconnut en lui une vivacité extraordinaire ; & bien-tôt après la domination des femmes lui devint insupportable. Elles ne pouvoient plus le réduire à se coucher, à se lever & à manger comme elles le trouvoient

a) *Memoires de M. de la Rochefoucault. pag. 145.*

voient à propos. Il se croyoit en droit de suivre sa fantaisie plutôt que de se soumettre à leurs volontés. Il ne craignoit que le Prince de Condé son Père. Mais en peu de tems il fit paroître assez d'application pour tout ce qu'on vouloit lui faire apprendre. A l'âge de huit ans, on le mit à Bourges sous la conduite de deux Pères Jésuites pour y étudier dans le Collège de la Société, d'où il sortit à treize ans, après avoir soutenu des Theses sur toute la Philosophie. Il avoit beaucoup de passion pour la lecture : dans sa plus tendre jeunesse il y employoit souvent plus de trois heures par jour, & il lisoit ordinairement avant que de se mettre au lit, lors même qu'il étoit au Camp. Il aimoit sur-tout les livres d'Histoire. De tous les grands Hommes de l'Antiquité, il n'y en avoit point dont il eût une si haute idée que d'Alexandre, qu'il a imité en bien des choses. *S. Evremond* de qui nous tenons cette particularité, ajoute que dans toute la Vie d'Alexandre, ce Prince n'admiroit rien tant que la fierté (a) qu'il eut pour les Macedoniens qui vouloient l'abandonner : „ Alexandre, *disoit-il*, abandonné des siens „ parmi des Barbares mal assujétis, se sentoît si digne de com-
 „ mander qu'il ne croyoit pas qu'on pût refuser de lui obéir.
 „ Etre en Europe ou en Asie, parmi les Grecs ou les Perses,
 „ tout lui étoit indifférent : il étoit assuré de trouver des Su-
 „ jets, par-tout où il trouveroit des hommes.

Le Duc d'Enguien eut la curiosité de connoître les divers Sentimens qui divisent les Hommes au sujet de la Religion. Il (b) eut des conférences avec plusieurs personnes, qui avoient des pensées particulières sur cet Article ; avec des Athées, des Deïstes, des Sociniens, des Lutheriens, des Calvinistes, des Illuminés, des Indifférens.

Ses mœurs furent d'abord un peu déréglées, & sa conversation trop libre. La grande vivacité de son esprit servoit à l'entretenir dans cette disposition ; & c'est à cette même vivacité, qu'il étoit redevable de plusieurs pensées ingénieuses qu'il exprimoit en vers sur le champ, aussi joliment, qu'auroient pu faire des Poètes de profession.

Comme

(a) *Quinto-Curce*, Liv. 10. (b) *Voyez le Livre du R. P. Bergier, dont nous avons déjà parlé*, pag. 163.

8. HISTOIRE DU PRINCE

Comme il étoit fort enjoué dans sa jeunesse , il prenoit souvent plaisir à se divertir aux dépens d'autrui.

Raillerie
qu'il fait
contre le
Duc de
Candale.

Il lui échappoit aussi quelquefois des railleries piquantes contre des personnes qu'il auroit dû ménager. Telle est celle qu'il fit du *Duc de Candale* sur son entêtement à faire valoir sa noblesse. Ce Duc , qui prétendoit être Prince à cause de sa Mère *Gabrielle Angelique* légitimée de France, fille naturelle d'*Henri IV.* parlant un jour de ses Parens en présence du Prince de Condé , & ayant dit plusieurs fois, *Monsieur mon Père, Madame ma Mère, &c.* Le Prince choqué de cette vaine affectation, se prit à dire, *Monsieur mon Ecuyer, allez dire à Monsieur mon Cocher qu'il mette Messieurs mes Chevaux à Monsieur mon Carrosse.* Nous verrons, dans la suite de cette Histoire, plusieurs autres preuves de l'esprit railleur du Duc d'Enguien.

Portrait
du Duc
d'Enguien.

Son temperament sanguin, bilieux & assez robuste, lui fit aimer les jeux d'exercice , la chasse, & les autres divertissemens de cette sorte. Sa taille au dessus de la médiocre étoit si aisée, si fine, & si délicate qu'il réussit très-bien à danser, à faire des armes, à monter à cheval, & dans tous les exercices des Cavaliers les plus accomplis. Il avoit les yeux extrêmement vifs, & on a remarqué qu'il avoit la physionomie d'un Aigle.

Sa première
Campagne.
1640.

La Guerre étant allumée dès l'an 1635. entre la France & l'Espagne, le Duc d'Enguien fit sa première Campagne en 1640. devant *Arras*, qui étoit assiégé par les Maréchaux de (a) Chaulnes, de (b) Chastillon, & de *Charles de la Porte*, Duc de la Méilleraie, neveu de *Suzanne de la Porte*, mère du Cardinal de Richelieu. Ce Prince qui n'avoit alors que dix-neuf ans, y fut en qualité de Volontaire, (c) & y donna des preuves de valeur qui furent d'heureux présages des actions étonnantes qu'il fit dans la suite. *Arras* est une grande ville, Capitale de l'Artois fort peuplée, & très-bien fortifiée. Les François l'ayant investie le 14^{me}. de Juin, le Cardinal Infant accourut avec l'Armée d'Espagne, & se posta si
avan-

(a) *Honoré d'Albers* qui devoit toute sa

fortune à son frère aîné le Duc de Luynes.

l'Amiral de Chastillon.

(b) *Gaspard de Coligny*, Petit-Fils de

(c) *Mémoires de Montglat* : Tom. I. pag. 348.

avantageusement à la vûe des Lignes, que dans quelques semaines les François commencèrent à souffrir beaucoup dans leur Camp, faute de vivres. (a) La plupart de leurs Convois avoient été enlevés; & il ne leur restoit que peu de munitions de guerre, lorsque Louis XIII. qui étoit à Amiens avec le Cardinal de Richelieu, résolut de leur envoyer un grand Convoi, escorté par seize à dix-sept mille hommes sous la conduite de Du Hallier, qui fut depuis *Maréchal de l'Hospital*. Ce Convoi partit des environs d'Amiens le 30^{me}. de Juillet; & les Maréchaux de Chaulnes & de la Meilleraye sortirent du Camp avec huit mille hommes de pié & quatre mille chevaux pour lui assurer le passage. Les Espagnols ayant pris ce tems pour attaquer les Lignes qui étoient extrêmement degarnies, les forcerent du côté du Fort de Rantzau, & se rendirent maîtres de ce Fort, qui fut repris & perdu jusqu'à trois fois. Le combat fut fort opiniâtre, & duroit encore lorsque Du Hallier arriva dans le Camp avec sa petite Armée. Les Espagnols qui ne l'attendoient pas encore, se retirèrent aussitôt, & en si grand désordre, que si l'on eût envoyé à leurs trousses, quatre mille chevaux, & deux mille Mousquetaires pour les soutenir, comme le conseilloit Du Hallier, la plupart des Troupes qui étoient entrées dans les Lignes, auroient été prises ou taillées en pièces. Mais le Maréchal de la Meilleraye, parent du Cardinal de Richelieu, & en faveur auprès de lui, s'opposa fortement à cet avis, pour ne pas donner un nouvel avantage à Du Hallier, contre qui sa jalousie éclata si fort qu'il lui dit à lui-même, (b) *que s'il eût cru tenir des Troupes que Du Hallier avoit amenées, le bonheur de n'avoir pas été forcé dans les Lignes, il se seroit passé son épée au travers du Corps*: Lâche fanfaronnade qu'il fut obligé de retracter bientôt après: car dès le lendemain Du Hallier s'étant retiré vers Doullens avec ses Troupes, comme le Maréchal de la Meilleraye eut appris à quelque tems de là, que les Espagnols vouloient faire une nouvelle tentative pour secourir la place, (c) il pria Du Hallier

(a) *Memoires du Baron de Siret*. Tom. I. p. 329, 330.

Tom. I. p. 325.

(c) *Ibid*. p. 330, & 331.

(b) *Memoires du Baron de Siret*,

TOM. I.

B

1640. licr par une Lettre de civilité de se rendre dans les Lignes avec toutes ses Troupes le 8^{me}. d'Août à 4. heures du matin, qui étoit le jour que les Espagnols avoient pris pour cette entreprîse. Du Hallier marcha toute la nuit; & étant arrivé dans le Camp au point du jour, les Espagnols qui paroissent déjà à la vue des Lignes, prirent le parti de se retirer à Douai. Le même jour, Arras fit sa capitulation; & se rendit le 10^{me}. d'Août, après avoir soutenu le siège pendant près de deux mois.

1641. L'Année suivante, il survint au Duc d'Enguien une affaire, Mariage
du Duc
d'Enguien. qui pensa avoir de fâcheuses suites. Le Cardinal de Richelieu souhaita de marier une de ses Nièces avec ce Duc, & en fit faire la proposition au Prince de Condé: mais ce Prince, qui méprisoit cette Alliance, & qui avoit donné sa parole ailleurs, ne lui rendit pas une réponse conforme à ses desirs. Dès-lors le Cardinal, naturellement fier, & accoutumé depuis long-tems à voir tout plier sous ses volontés, forma le dessein de le perdre; & il n'eut pas de peine à trouver des prétextes, pour satisfaire son ressentiment. Comme on avoit déjà soupçonné le Prince de Condé, qui étoit extrêmement intéressé, d'avoir reçu de l'argent des Espagnols (a) pour lever le siège de Dole; & que bien des gens disoient que s'il eût voulu, il auroit pu mieux faire à celui (b) de Fontarabie, ces discours passèrent jusques au Peuple, par l'artifice du Cardinal de Richelieu; & bien-tôt après l'on avertit le Prince de Condé de prendre garde que ce Ministre ne lui jouât quelque mauvais tour. Il traita d'abord cet avis de bagatelle, mais il en reconnut bien-tôt l'importance: car ayant eu à parler au Cardinal, & l'étant allé trouver, il en fut très-mal reçu; & ayant observé dans ce même tems, que le Cardinal parloit tout bas à son Capitaine des Gardes, l'avis qu'on lui avoit donné, lui revint dans l'esprit; & saisi de crainte, il expliqua en mauvaise part tout ce que lui disoit le Cardinal de Richelieu. Après l'avoir quitté, son trouble augmenta beaucoup plus, car

(a) En 1636. Henri de Bourbon, Prince de Condé, assiégea Dole pendant deux mois & demi, & fut enfin obligé de lever le Siège.

(b) Il assiégea cette Ville en 1638. pendant 2 Mois, & fut aussi contraint de lever le Siège.

car croyant voir parmi ses Gardes un mouvement extraordinaire, il s'imagina qu'on l'alloit arrêter, comme en effet on dit que l'ordre en étoit donné. Dans cet embarras, il retourne sur ses pas, demande à parler au Cardinal, l'aborde, & lui fait excuse de ce que d'abord il n'avoit pas reçu avec empressement l'honneur qu'il lui faisoit de vouloir donner sa Nièce à son Fils, disant qu'ayant donné sa parole ailleurs, il n'avoit pas pensé à la retirer promptement. En même tems, il mit cette affaire sur le tapis; & le Cardinal, à qui ce discours plut beaucoup, lui ayant fait aussi bon visage qu'il le lui avoit fait mauvais, un moment auparavant, resta deux heures entières avec lui, & le reconduisit jusqu'à son escalier. On soupçonna pourtant dans le Monde, vu les grands avantages que le Prince de Condé se fit accorder en contractant cette Alliance, que dans le fond il l'avoit acceptée plutôt par intérêt que par crainte. Quoi qu'il en soit, le Duc d'Enguien épousa *Clairé Clemence de Maille-Brezé*, Nièce du Cardinal de Richelieu; & les Noces furent célébrées l'onzième de Février (1641.) avec une magnificence toute Royale. Le Duc d'Enguien eut de ce Mariage trois Enfants, deux Fils & une fille. *Henri Jules* de Bourbon, (a) à présent Prince de Condé, fut le seul qui lui survéquit; les deux autres étant morts dans leur bas âge.

Cette même année, les Troupes du Roi se mirent de bonne heure en Campagne. Le Maréchal de la Meilleraye entra avec une Armée dans les Pays-Bas; & dès le mois de Mai il mit le siège devant *Aire*, Place très-importante, environnée, de toutes parts, de marais qui la rendent extrêmement forte, & munie d'ailleurs en dedans & en dehors de toutes les fortifications que l'art a pu inventer. Le Duc d'Enguien présentant la gloire aux plaisirs, quitta Paris pour se rendre à l'Armée du Maréchal de la Meilleraye & y servit en qualité de Volontaire. Le siège fut fort considérable, par la résistance des Assiégés & par la vigueur des Assiégeans. Ceux-là firent de fréquentes sorties, que ceux-ci soutinrent avec beaucoup de valeur. Une demi-Lune fut prise & reprise plusieurs fois, & les François s'en étant enfin rendus entièrement les maîtres,

Siege
d'Aire.

ils

(a) En 1692.

1641. ils ferrerent la Place de plus près, gagnèrent le fossé, & après avoir fait jouer plusieurs mines & donné plusieurs assauts, ils se logerent sur le bastion. La Ville commença alors à parler, & se rendre le 26^{me} de Juillet.

Le Maréchal de la Meilleraye fut obligé, faute de vivres, de s'éloigner d'Aire sans avoir eu le loisir de la remettre dans l'état qu'il auroit voulu; & les Espagnols profitant de l'occasion, se saisirent des retranchemens que les François avoient faits, & assiégèrent, de nouveau, cette Place sous le commandement du Général *Beck*. La Meilleraye n'ayant pu y faire entrer du secours pénétra plus avant dans le pays des Ennemis, pour faire diversion. Il attaqua *la Bassée*, & l'emporta sans peine. Dans le même tems, le Maréchal de *Brazé* prit *Lens*, après trois jours de résistance, & emporta *Bapaume* en huit jours de tranchée ouverte. Ces petites conquêtes ne détournèrent pourtant pas les Espagnols du siège d'Aire. Ils pressèrent vigoureusement cette Place, malgré la rigueur de la saison, & la repriront sur la fin du mois de Decembre.

1642. L'Année suivante, les François firent de grands préparatifs pour la guerre contre l'Espagne, & entrèrent au mois de Mars dans le Roussillon avec une puissante Armée, pour assiéger Perpignan. C'est la Capitale du Pays, située entre la Mer Méditerranée & les Monts Pyrénées, bien fortifiée, & soutenue ou plutôt commandée par une forte Citadelle. Comme elle avoit alors une très-bonne Garnison, & qu'il n'y avoit pas apparence qu'elle pût être aisément emportée de force, on résolut de la prendre par famine, en empêchant qu'on n'y fit entrer des vivres. Le Maréchal de la Meilleraye fut commandé pour faire ce siège : mais ayant vu que Perpignan recevoit des rafraichissemens de *Collioure*, qui est situé sur le bord de la mer, il conclut qu'il falloit avant toutes choses s'emparer de cette dernière Place, pour fermer entièrement la porte de la Mer. Et l'Armée (a) marcha tout aussi-tôt de ce côté-là.

Le Duc
d'Enguien
comman-
de la No-
blesse du
Languedoc.

Le Duc d'Enguien se trouva à cette expedition, & à la tête de la Noblesse du Languedoc dont il eut le commandement, il donna dans plusieurs occasions de grandes marques de valeur

(a) Le 16^{me} de Mars.

leur & de conduite. Le 17. de Mars on commença d'ouvrir la tranchée & de ferrer de près cette Place, que le Marquis de *Mortare* défendoit avec trois mille hommes. 1642.

Les Espagnols voyant que la perte de Collioure entraîneroit nécessairement celle de tout le Comté du Roussillon, se hâterent de venir à son secours. Leur Armée navale n'étoit pas en état de se mettre en mer. Il ne restoit point d'autre moyen que d'y envoyer un Corps de Cavalerie de gens choisis. Cette entreprise étoit fort hardie, pour ne pas dire désespérée. Il falloit traverser toute la Catalogne sans vivres, passer par des défilés continuels, & avoir les Ennemis à dos & en flanc. Mais *Don Gaspar de Gusman*, Duc d'*Olivarez*, qui gouvernoit alors les affaires d'Espagne comme le Cardinal de Richelieu celles de France, voulut à toute force qu'on fit cette tentative, quelque téméraire qu'elle fût. *Don Pedro d'Arragon*, Marquis de Povar, chargé de cette entreprise, s'avança avec un Corps de trois mille chevaux, composé pour la plupart d'Officiers reformés. *Philippe de la Mothe Houdancourt* fut commandé pour s'opposer à leur marche, & les ayant suivis de près, les battit, en deux rencontres, & les enferma si bien entre les Montagnes, que ne pouvant ni se retirer ni combattre, ils furent obligés de se remettre à la merci du vainqueur. Par ce moyen Collioure, qui étoit toujours attaqué vigoureusement, ayant perdu toute espérance de recevoir du secours, se rendit le treizième d'Avril.

Siège de
Collioure.

Aussi-tôt après la prise de cette Place, l'Armée du Roi prit sa marche vers *Perpignan*, & l'alla investir. On fut quelque tems à déterminer si on l'attaqueroit de vive force, ou si l'on se contenteroit de la bloquer. On prit enfin le parti de l'assiéger dans les formes. Mais comme on étoit assuré qu'il n'y avoit pas beaucoup de vivres dans la Place; que les Espagnols n'étoient pas en état d'y jeter du secours, on l'attaqua foiblement pour ne pas exposer les Soldats sans nécessité. La tranchée fut ouverte à une distance fort éloignée; & l'on n'avançoit que fort lentement. Les Cavaliers de l'Armée du Roi avoient ordre exprès de n'aller chercher du fourrage que dans l'espace qui étoit entre le Camp & la Ville. Les Assiégés de leur côté restoient assez tranquilles derrière leurs retranchemens;

Siège de
Perpignan.

1642. & s'ils les quittoient quelquefois, c'étoit plutôt pour piller que pour se mêler avec l'Ennemi. Ils firent pourtant quelques sorties assez vigoureuses.

Prise de
cette Place.

Deux mois s'étant ainsi passés en sorties & en quelques légers combats, le Roi partit du Camp. Dès-lors on pressa les attaques avec plus de vigueur; & la Ville venant à manquer de vivres, se rendit le 5^{me}. de Septembre. *Don (a) Diego Cavaliero* inférieur au Gouverneur par le rang qu'il tenoit dans la Place, quoi que supérieur par l'autorité qu'il y avoit, sortit le premier, & salva le Duc d'Enguieu, qui (b) à la tête de la Noblesse François occupoit la Porte par où les Espagnols devoient sortir. Par la prise de cette Place, l'une des plus fortes de l'Europe, tout le Comté de Roussillon tomba entre les mains du Roi de France.

Exemple
singulier
de la fierté
du Cardinal
de Richelieu.

Le Duc d'Enguieu étant de retour à Paris alla voir le Cardinal de Richelieu. Comme il avoit passé par Lyon, ce Ministre lui demanda des nouvelles de son Frère qui étoit Archevêque de cette ville. Le Duc, qui ne l'avoit point vu, le lui avoua sans détour. Mais le Cardinal piqué de voir que ce Prince eût négligé de rendre visite à son Frère, ne put s'empêcher d'en témoigner son ressentiment au Prince de Condé, qui ordonna à son fils de partir promptement en poste pour aller voir à Lyon le Frère de cette Eminence. Le Duc d'Enguieu obéit; & de retour à Paris il alla se présenter au Cardinal de Richelieu pour lui apprendre qu'il venoit de voir son Frère en bonne santé. Ce Ministre parut content de cette déference; & il n'en falloit pas moins pour le satisfaire, tant il étoit fier & impérieux.

Quoi que dans les trois Campagnes que nous venons de voir, le Duc d'Enguieu eût fait connoître qu'il avoit de grands talens pour la guerre, il surpassa de beaucoup l'idée qu'on s'en étoit formé. Mais avant que de passer outre, il est nécessaire d'avertir du changement qu'apporta dans les affaires la mort du Cardinal de Richelieu, car cela donnera un grand jour à toute la suite de cette Histoire.

Ce

(a) *Mercurio di Siri*, Tom II. Lib. I.
p. 345.

(b) *Mercurio di Siri*, Tom. V. Part. 2.
p. 260.

Ce fameux Ministre mourut cette même année (1642) le quatrième de Decembre, âgé de 58 ans. C'étoit un esprit né pour les grandes choses, pénétrant, vaste, fier & ambitieux. Il s'éleva par ses intrigues au plus haut degré de fortune, où il put jamais parvenir. Il s'empara de l'Autorité du Roi qui, sans l'aimer, la lui ceda par pure foiblesse; & devenu maître absolu des affaires, il se fit admirer & redouter dans toute l'Europe. Il formoit de hautes entreprises; & n'épargnoit rien pour en venir à bout : mais la hardiesse & l'impetuosité de son génie, l'engagerent quelquefois dans de fâcheuses extrémités. Quoi qu'envié des Grands, & haï du Peuple, il se vangea de tous ceux qui secrètement ou à découvert osèrent s'en prendre à lui, & conserva son autorité jusqu'au dernier soupir. En mourant il recommanda au Roi le Cardinal Mazarin, comme l'homme le plus capable de le servir dans l'administration de ses Etats; & ce conseil fut suivi, comme si, pour comble de gloire, le Cardinal de Richelieu eût dû diriger la volonté Royale, même après sa mort. Louis XIII. qui étoit plus accoutumé à laisser faire les autres qu'à suivre ses propres sentimens, fut bien aise de se reposer encore du soin des affaires sur un Premier Ministre.

1642.
Mort du
Cardinal
de Riche-
lieu.

Le Cardinal Mazarin avoit déjà rendu de grands services à la France. Il étoit instruit des intérêts & des desseins de cette Couronne, & avoit, d'ailleurs, toutes les qualités nécessaires pour remplir ce poste.

Mazarin
succède au
Cardinal
de Riche-
lieu.

Jamais homme n'eut un génie plus propre à s'élever par des voies douces & imperceptibles. Il étoit souple, adroit, maître de ses passions, doux envers tout le monde, propre à gagner la confiance de ceux à qui son élévation devoit être suspecte, & outre cela si prudent & si circonspect dans toutes ses démarches & dans tous ses desseins, qu'il n'entreprenoit rien dont il ne vînt enfin à bout. Comme il avoit reconnu que la conduite impérieuse de son Prédecesseur lui avoit attiré la haine du Roi, des Princes & de tout le Peuple, il prit un chemin tout opposé à celui qu'avoit tenu ce Ministre; & par ses manières soumises & insinuanes parvint, en très-peu de tems, à ce comble d'autorité, auquel le Cardinal de Richelieu n'arriva qu'à travers mille difficultés, & dans l'espace de plusieurs années.

Son ca-
ractère.

Louis

1642. Louis XIII. voulant faire voir que le succès de ses Armes ne dépendoit point si fort de la conduite de Richelieu, qu'il ne put continuer après sa mort, résolut de les signaler à la première Campagne sous le Ministère du Cardinal Mazarin. Cet adroit Ministre ne manqua pas de se servir de cette occasion à son avantage en faisant donner au Duc d'Enguign le commandement de l'Armée de Flandres, afin de mettre la Maison de Condé dans ses intérêts.

Le Duc d'Enguign est fait Général d'Armée.

Ainsi ce Prince, à peine sorti de l'adolescence, fut fait Général d'Armée, & fit bientôt voir qu'il étoit digne de cet Emploi, & que ce n'étoit pas sans raison que Louis XIII. avoit dit de lui, (a) *qu'il sauroit donner & gagner des Batailles en même tems.*

1643. Dès le commencement de l'année 1643. la santé du Roi s'affoiblissoit de jour en jour; & enfin sa maladie étant desespérée, il pensa à régler la forme du Gouvernement. On croyoit qu'il donneroit la Régence à la Reine, ou qu'il la partageroit entre elle, & *Gaston Duc d'Orleans*; son frère; mais le Roi qui jugeoit la Reine incapable de toutes sortes d'affaires, très-passionnée pour l'Espagne sa Patrie, & qui n'avoit guère meilleure opinion du Duc d'Orleans, disposa tout autrement de la Régence. Il fit une Déclaration, par laquelle il laissoit à la Reine le titre de *Régente*, & la direction de la Régence aux Ministres, ordonnant que les affaires les plus importantes du Royaume fussent décidées dans un Conseil composé de la Reine, du Duc d'Orleans à qui il donnoit la Lieutenance générale de la Couronne, du Prince de Condé, du Cardinal Mazarin, du Chancelier *Seguier*, de *Bouthillier*, & de *Chavigni*. Cette Déclaration aigrit fort l'esprit de la Reine; & donna occasion à cent négociations différentes, pendant les derniers jours de la maladie du Roi.

Mort de Louis XIII.

Au milieu de tous ces divers mouvemens, Louis XIII. rendit l'esprit le 14. de Mai, la quarante-deuxième année de son âge, & la trente-troisième de son regne.

LOUIS XIV. son Fils aîné, qui étoit né le 5^{me}. de Septembre de l'An 1638. n'avoit pas encore cinq ans accomplis.

(a) *Memoires du Comte de Brienne*. Tom. II. p. 222.

plis. Aussi-tôt après la mort de Louis XIII. on conseilla à la Reine de faire casser par le Parlement la Déclaration de ce Prince, & de se faire confirmer la Régence sans restriction. Et la chose ayant été entièrement résolue, du consentement du Duc d'Orléans & du Prince de Condé, après qu'*Augustin Potier*, Evêque de Beauvais, eut promis de la part de la Reine, dont il étoit alors le grand confident, un Gouvernement avec une Place pour le Duc d'Orléans, & la même chose pour le Duc d'Enguien, la Reine se présenta au Parlement, & y fut déclarée seule Régente avec un pouvoir absolu.

Il sembla d'abord qu'elle vouloit élever au Ministère l'Evêque de Beauvais. *Elle ne pouvoit mieux choisir pour la fidélité*, dit (a) Monsieur de la Chastre dans ses Memoires, *ni guere plus mal pour la capacité, ce bon Prelat n'ayant pas la cervelle assez forte pour une telle charge.* Et en effet la Reine peu satisfaite des réponses qu'il lui fit sur les affaires qu'elle lui proposa d'abord, commença à se degouter de lui, & le renvoya dans son Diocèse. Le Cardinal Mazarin, profitant de ces conjonctures, se rendit nécessaire; & ayant été déclaré Premier Ministre, malgré plusieurs cabales qui se formerent contre lui, il fit tant par son adresse, par sa douceur & par ses soumissions que les Princes, le Parlement & le Peuple le virent monter sans envie à ce haut degré d'élevation.

La France se trouvoit alors de puissans Ennemis sur les bras. Elle avoit la guerre avec l'Allemagne & avec l'Espagne, & étoit obligée d'entretenir des Armées en Italie, en Allemagne, & en Flandres. Les Espagnols, qui sur la fin de l'année précédente avoient remporté des avantages assez considérables en Flandres, formoient de vastes desseins. Ils prévoyoiient que la mort du Roi causeroit des troubles en France, & fonderoit déjà de grandes espérances sur la Minorité prochaine.

Tandis que la Cour étoit occupée à toutes les intrigues qui précéderent la Mort de Louis XIII. le Duc d'Enguien promit

Etat de la France après la mort du Roi.

Le Duc d'Enguien va en Campagne;

(a) *Memoires de Monsieur de la Chastre*. XIII. & le commencement de celui de Louis XIV. pag. 28.

1643. à la Reine d'être inseparablement attaché à ses intérêts, & de ne prétendre que par elle à toutes les graces qu'il desireroit de la Cour; & la Reine de son côté, lui ayant donné parole de lui procurer tous les Emplois dont on trouveroit moyen d'exclurre le Duc d'Orleans sans qu'il pût en prendre droit de rompre ouvertement avec elle, il partit pour l'Armée de Flandres dans le dessein de hâter les préparatifs de la campagne prochaine.

J'oubliois de dire, que le Roi, en établissant le Duc d'Enguien Général de ses Armées, lui avoit donné le Maréchal de l'*Hospita* pour Lieutenant Général, & pour conseil, afin que ce Capitaine, également sage & expérimenté, moderât les premiers feux de ce jeune Prince, que l'amour de sa gloire auroit pu porter trop avant.

Il arrive
à l'Armée.

Amiens étoit le rendez-vous de l'Armée: le Duc d'Enguien y arriva vers la fin d'Avril, & y trouva *Gassion*, Maréchal de Camp, avec une partie des Troupes. Il demeura là trois semaines pour attendre les autres qui s'y devoient rendre, & pour pénétrer le dessein des Espagnols. *Don Francisco de Melos*, Général de l'Armée Espagnole, tenoit déjà la Campagne de ce côté-là. Le Duc d'Enguien envoya *Gassion* à Douriens pour l'observer de plus près. Enfin, il apprit que Melos avoit assemblé toutes ses forces auprès de Douai, & qu'il marchoit vers Landrecies, avec un grand équipage d'artillerie.

Le Duc d'Enguien partit aussi-tôt d'Amiens avec les troupes qui se trouvoient auprès de lui, & donna ordre à celles qui étoient plus éloignées de le venir joindre dans sa marche. Son Armée reçut du renfort bien-tôt après. *La Ferte-Senneterre*, Maréchal de Camp, lui mena de l'Infanterie; & celle, qui avoit passé l'hyver dans Arras, le vint trouver presque en même tems. Ce Prince commença dès lors, à former le dessein de donner bataille (a), aimant mieux la hazarder que de se charger, disoit-il, de la honte de voir prendre une Place dans les premiers jours de son commandement.

Mais

(a) Relation des Campagnes de Ro. & 1644. pag. 10. & 11, et de Fribourg, en l'année 1643.

Mais parce que le Maréchal de l'Hospital avoit beaucoup de repugnance à ce dessein, le Duc d'Enguien tâcha d'obtenir par adresse ce qu'il ne vouloit pas encore emporter par autorité. Il confia son secret à Gassion. Cet homme, qui étoit toujours prêt à entreprendre les choses les plus difficiles avec autant de hardiesse & d'intrepidité que si elles eussent été fort aisées, mit en peu de tems l'affaire aux termes que le Prince souhaitoit, car sous prétexte de jeter du monde dans les Places, il fit qu'insensiblement l'Armée se trouva si près des Espagnols, qu'il ne fut plus au pouvoir du Maréchal de l'Hospital d'empêcher qu'on n'en vînt à une Bataille.

1643.
Il dispo-
se les cho-
ses pour
une Ba-
taille.

Le Duc d'Enguien fit marcher l'Armée du côté de Guise, qui étoit la Place la plus exposée de la frontière. Bien-tôt après, il apprit que les Espagnols avoient passé devant Landreies & la Capelle, sans s'y arrêter, & qu'ils s'avançoient à grandes journées du côté de la Meuse. Il crut alors, que Melos avoit quelque dessein sur les Places de la Champagne; & craignit de ne le pouvoir joindre qu'après qu'il se seroit bien retranché, ou qu'il auroit enlevé quelqu'une de ces Places, qu'il faisoit être en mauvais état. Pour obvier à ces inconveniens, il ordonna à Gassion d'aller observer les desseins des Espagnols avec un Corps de deux mille Chevaux, & de jeter des Troupes dans les Lieux qui en auroient le plus de besoin. Et continuant lui-même sa marche avec une extrême diligence, les troupes que commandoit *Espenan*, Maréchal de Camp, le rencontrèrent à Joigni, où le Duc ayant eu avis certain que Melos s'étoit arrêté sur la Frontière de Champagne devant *Rocroi*; & qu'il avoit déjà ouvert la tranchée, il résolut d'aller secourir cette Place, à quelque prix que ce fût.

Il n'étoit pas à plus de deux journées de Rocroi qu'il reçut la nouvelle de la mort du Roi Louis XIII. Malgré ce fâcheux contre-tems, il persista dans son dessein. Avec la nouvelle de la mort du Roi, on avoit envoyé un ordre exprès de ne point hasarder la bataille. Le Duc d'Enguien, sans s'opposer ouvertement à cet ordre, tint secrète la mort du Roi, & fit comprendre au Maréchal de l'Hospital, qu'il falloit s'approcher de Rocroi pour y pouvoir jeter un secours

1643. d'hommes & de munitions par les Bois dont cette Place est environnée. Peut-être qu'en cette conjoncture, le Duc d'Enguien auroit dû penser plutôt à retourner à la Cour, qu'à secourir Rocroi, s'il n'eût consulté que ses propres intérêts & ceux de la Maison : mais l'ardeur, qu'il avoit pour la gloire, lui fit fermer les yeux à toute autre considération.

Rocroi
assiégé par
les Espa-
gnols.

Lorsque Melos investit Rocroi, les Fortifications de cette Place étoient en mauvais état, la garnison foible & fort mal pourvue; & le Duc d'Enguien trop éloigné pour la pouvoir secourir à tems. Mais Gassion, qui, comme je viens de dire, avoit pris les devans pour observer les desseins des Ennemis, fit une telle diligence qu'il arriva à l'entrée des bois de Rocroi peu de tems après que les Espagnols se furent postés devant la Place, & y jeta cent cinquante hommes. Ce secours vint fort à propos pour gagner du tems, car il ne fut pas plutôt arrivé, que la garnison ayant fait une vigoureuse sortie, reprit une demi-lune, & tous les dehors que les Ennemis avoient déjà occupés.

Rocroi est situé dans le milieu d'une plaine environnée de Bois si épais, & si pleins de marécages, que de quelque côté qu'on y arrive, il est impossible d'éviter des défilés très-longs, & très-incommodes. Il est vrai que du côté de la Champagne, il n'y a qu'un quart de lieue de bois, & que dans le défilé même, après avoir passé le commencement, qui est fort serré, le chemin s'élargit, & on découvre insensiblement la Plaine. Mais parce que le pais est rempli d'une bruyere fort marécageuse, on n'y peut aller que par petites troupes, hormis assez près de Rocroi, où le terrain s'élevant peu à peu, devient plus sec que dans les Bois, & fournit un champ spacieux, capable de contenir de grandes Armées.

Le Duc
d'Enguien
s'avance
vers Ro-
croi pour
livrer Ba-
taille aux
Espagnols.

Gassion remarqua par cette situation des lieux, que, pour pouvoir attaquer l'Armée Espagnole, il falloit passer nécessairement le défilé qui est sur le chemin de Champagne, & mettre en présence des Ennemis l'Armée en bataille, entre les Bois & la Ville. Après quoi étant allé rejoindre le Duc d'Enguien, il le rencontra à Rumigni, l'instruisit pleinement de ce que faisoient les Espagnols, lui dépeignit leurs postes,
&c

& lui montra le chemin qu'il falloit prendre pour aller à eux. 1643.

Sur cela, le Duc d'Enguien fit assembler les Officiers de son Armée; & après leur avoir exposé ce que Gassion venoit de lui dire, il déclara (a), „ qu'étant résolu de tout „ entreprendre pour secourir Rocroi, il vouloit s'avancer au „ plutôt dans le défilé: Que si les Espagnols s'engageoient à „ le défendre, ils seroient obligés, en dégarnissant leurs Quartiers, de laisser un chemin ouvert au secours qu'on voudroit jeter dans la Place; & que s'ils laissoient passer le „ défilé sans combattre, on en tireroit d'autres avantages: „ que l'Armée s'étant une fois élargie dans la Plaine, on „ pourroit engager les Espagnols à une bataille, ou du moins, „ prendre des postes & s'y fortifier, en attendant qu'on eût „ pourvu aux besoins des Assiégés. Enfin il leur dit que le „ Roi étoit mort, & qu'il falloit tout hasarder pour soutenir „ la réputation des armes de France, dans un tems où les „ Ennemis de ce Royaume faisoient tous leurs efforts pour tirer avantage de la grande perte qu'il venoit de faire: Que „ pour lui, il n'y avoit point de résolution qu'il ne prît pour „ empêcher la prise de Rocroi“. Par ce discours, il entraîna tout le monde dans son sentiment. Le Maréchal de l'Hospital lui-même fit semblant d'y donner comme les autres, s'imaginant peut-être, que les Espagnols disputeroient le défilé, que, tandis qu'on s'escarmoucheroit dans le Bois, on jetteroit du secours dans la Place; & que l'Armée ne se trouvant point engagée au delà du défilé, on pourroit se retirer facilement, sans s'exposer à un combat général.

On résolut donc de marcher le lendemain droit à Rocroi. Le Duc d'Enguien s'avança (b) le même jour jusqu'à Bossu, & disposa l'ordre de Bataille, afin que chacun se préparât à cette grande action.

Son Armée étoit composée de quinze mille hommes de pied & de sept mille chevaux, & devoit combattre sur deux lignes, appuyées d'un Corps de réserve, commandé par *Clau-*
de de Letouf, Baron de Sirot, Maître de Camp de Cavalerie.

Quel étoit
l'Etat de
son Armée.

(a) *Relation des Campagnes de Rocroi & de Fribourg.*

(b) Le 17^{me}. de Mai.

1643. rie. Le Maréchal de l'Hospital avoit soin de l'aîle gauche; & la Ferté-Senneterre y servoit de Maréchal de Camp sous lui. Espenan commandoit toute l'Infanterie; & Gassion étoit sous le Duc d'Enguien, à l'aîle droite.

Ces ordres étant donnés, le Duc envoya le bagage à Aubenton, avec tout ce qui étoit inutile pour un jour de combat, & marcha en bataille jusqu'à l'entrée du Bois.

Melos esperoit emporter Rocroi avant que le Duc d'Enguien pût arriver à tems pour secourir cette Place; & d'ailleurs il ne croyoit pas, que l'Armée de France fût si forte qu'elle étoit. Comme elle s'étoit augmentée peu à peu par des Corps qui la venoient joindre dans sa marche, il ne fut le véritable état de l'Armée du Duc d'Enguien que le jour même qu'elle entra dans le défilé. En un même tems il apprit, qu'elle étoit de près de vingt-trois mille combatans, & qu'elle commençoit à marcher dans le Bois.

Ainsi, Melos se vit contraint de délibérer promptement, s'il défendrait le défilé, ou s'il attendrait dans la Plaine qu'on le vint attaquer. Il lui eût été facile de disputer le passage, en jettant son Infanterie dans le Bois, & en l'appuyant d'un grand Corps de Cavalerie. Il pouvoit même, en ménageant bien l'avantage des Bois & des marécages, occuper l'Armée de France avec une partie de ses troupes, & achever avec l'autre partie de réduire la Place, qui avoit perdu tous ses dehors, & qui ne pouvoit tenir, tout au plus, que deux jours. C'étoit là sans doute le meilleur parti qu'il eût à prendre. Mais plein de ses grands projets, il crut ne pouvoir mieux faire que de combattre l'Armée du Duc d'Enguien, qui seule pouvoit empêcher ou retarder ses desseins, comptant que le gain d'une bataille lui ouvrirait le chemin jusque dans le coeur de la France, comme en effet la chose seroit arrivée, si le succès eût répondu à ses desirs.

Melos
Général
Espagnol
se résolut
à un combat.

Sur ce raisonnement, qui, dans le fond, n'étoit appuyé que sur une espérance très-incertaine, Melos laissa échapper ses avantages présents, & se résolut à un combat général. Et afin d'y engager plus aisément le Duc d'Enguien, il leva le siège de Rocroi; & commençant à ranger ses Troupes dans la Plaine sans faire aucun effort pour disputer le passage du défilé, il

man-

mande au Général Beck, qui étoit à une journée de là avec quatre mille hommes, de le venir joindre en toute diligence. 1643.

Cependant le Duc d'Enguien (a) s'avançoit en ordre de Bataille sur deux colonnes, depuis Bossu jusqu'à l'entrée du défilé. Gassion alloit devant avec quelque Cavalerie pour reconnoître si l'Armée des Ennemis étoit retranchée, ou si elle marchoit pour s'opposer au passage; & n'ayant trouvé le passage défendu que d'une garde de cinquante chevaux, il les poussa, & alla d'abord rapporter au Duc d'Enguien la facilité qu'il y avoit à s'emparer du défilé. Ce fut alors que ce Prince crut devoir parler plus ouvertement au Maréchal de l'Hospital. Le Maréchal voyoit bien que si l'on poussoit plus avant dans la Plaine, il seroit impossible d'éviter de donner bataille. Gassion n'oublioit rien pour engager la partie, & le Maréchal s'opposoit toujours à ses avis; mais enfin le Duc d'Enguien termina la dispute, en disant d'un ton de maître, (b) *Qu'il se chargeoit de l'événement.*

Le Maréchal de l'Hospital, sans contester davantage, se mit à la tête des Troupes qu'il devoit commander; & le Duc d'Enguien fit défiler l'aile droite, logeant de l'Infanterie aux endroits les plus difficiles, afin d'assurer le passage du reste de l'Armée; & en même tems, il s'avança avec une partie de la Cavalerie jusques sur une petite éminence, à demi-portée du Canon des Espagnols. Si dans ce moment Melos eût chargé le Duc d'Enguien, il l'auroit défait infailliblement; mais ce Prince couvrit si bien le haut de cette éminence avec ses Escadrons, que les Espagnols ne purent voir ce qui se faisoit derrière lui. Melos s'imaginant qu'un si grand Corps de Cavalerie ne se seroit pas si fort avancé sans être soutenu par l'Infanterie, se contenta de faire quelques escarmouches, afin de voir le derrière de ces Escadrons: mais n'ayant pu se faire jour au travers, il ne songea plus qu'à ranger ses Troupes en Bataille. Ainsi les deux Généraux concourant à un même dessein, le Prince uniquement appliqué à faire passer le défilé au reste de son Armée, & Melos ne travaillant qu'à rassembler ses quartiers, ils se donnèrent tout le tems nécessaire pour se met-

(a) Le 18. de Mai.

(b) *Relation des Campagnes de Rocroi & de Fribourg* pag. 25.

1643. mettre en bataille, sans s'amuser à escarmoucher comme on fait ordinairement à l'approche de deux Armées.

Etat de
l'Armée
Espagno-
le.

L'Armée Espagnole étoit composée de huit mille Chevaux, conduits par le *Duc d'Albuquerque*, & de dix-huit mille hommes de pied, commandés par le *Comte de Fontaines*, entre lesquels étoit l'élite de l'Infanterie Espagnole.

Le lieu où le Duc d'Enguien avoit pris son champ de bataille, étoit assez spacieux pour y ranger toute son Armée dans l'ordre qu'il avoit projeté. Le terrain y étoit plus élevé qu'aux environs, & s'étendoit insensiblement dans toute la Plaine. Son aile droite étoit bornée d'un Bois, & sa gauche d'un grand marais. Vis-à-vis de cette éminence qu'occupoit le Duc d'Enguien, il y avoit une autre hauteur presque semblable, où les Espagnols se postèrent, & firent le même front que les François.

Les deux Armées étoient également bien postées, si ce n'est que les Espagnols avoient cet avantage que sur le penchant de leur hauteur, & au devant de leur aile droite, il y avoit un Bois taillis qui descendoit assez avant dans le vallon, & dans lequel ils pouvoient loger des Mousquetaires pour incommoder le Duc d'Enguien quand il iroit à eux.

Environ les cinq heures du soir, le Canon des Espagnols commença de tirer, & celui des François, un quart d'heure après. Celui des Espagnols incommodoit beaucoup plus les François, que celui des François n'incommodoit les Espagnols, parce qu'il étoit mieux posté, & en plus grand nombre. A mesure que le Duc d'Enguien étendoit les ailes de son Armée, les Ennemis faisoient de si furieuses décharges d'artillerie, que sans une constance extraordinaire, les Troupes Françoises n'auroient pu conserver le terrain qu'elles avoient occupé. Il y eut ce jour-là, plus de trois cens hommes de tués ou de blessés, de coups de Canon.

A six heures du soir, l'Armée de France avoit passé le défilé. Déjà le Corps de réserve sortoit du Bois, & venoit prendre sa place dans la Plaine. Le Duc d'Enguien se préparoit à fondre sur l'Ennemi; & l'Armée avoit déjà reçu ordre de marcher, quand un accident imprévu pensa la mettre tout-à-fait en désordre, & donner la victoire à Melos.

Dans

Dans le tems que le Duc d'Enguien s'attachoit à reconnoître la contenance des Espagnols & les endroits les plus propres pour marcher à eux, la Ferté-Senneterre, qui commandoit seul l'aîle gauche en l'absence du Maréchal de l'Hospital qui étoit alors auprès du Prince, s'avisa de vouloir jeter un grand secours dans la Place, & fit passer le marais à toute sa Cavalerie & à cinq bataillons de gens de pied. Par ce détachement, l'aîle gauche se trouva entièrement dépourvûe de Cavalerie, & affoiblie d'un grand Corps d'Infanterie. Le Duc d'Enguien n'eut pas plutôt appris cela, qu'il fit faire alte; & courant promptement où un si grand desordre l'appelloit, il remplit le vuide de la première ligne avec des troupes de la seconde, remédiant ainsi par sa prudence à un desordre qui pouvoit avoir des suites très-dangereuses. En même tems, il envoya dire à la Forté de revenir sur ses pas. Les troupes, qu'il avoit détachées, repassèrent le marais; & avant la nuit, l'Armée se trouva remise dans son premier poste. Melos, qui auroit pu se prévaloir de cet accident, se contenta de gagner du terrain pour mettre ses troupes en meilleur ordre.

1643.
Accident
qui pensa
causer la
déroutée de
l'Armée
Françoise.

La nuit étant survenue, le Duc d'Enguien résolut de donner bataille dès que le jour commenceroit à paroître. L'avis qu'il reçut par un Cavalier (a) François, que Beek devoit joindre l'Armée (b) Espagnole sur les sept heures du matin, le confirma dans cette résolution. Les deux Camps enfermés dans cette enceinte de Bois, y passèrent toute la nuit sans rien entreprendre l'un sur l'autre.

Après avoir fait toutes les dispositions nécessaires, le Duc d'Enguien se retira dans sa tente pour reposer le reste de la nuit. Jamais il ne fut si tranquille qu'à la veille d'un si grand jour; & le lendemain à l'heure marquée (c) il dormoit d'un si profond sommeil qu'on fut obligé de l'aller éveiller: Circonstance que j'ose rapporter sur la foi du fameux *Bossuet*, Evêque de Meaux, qui en a orné l'Oraison Funèbre de ce Prince.

Dès

(a) Ce Cavalier étoit dans le parti des Ennemis; & cette même nuit il se vint jeter dans l'Armée de France pour donner cet avis au Duc d'Enguien.

(b) Avec 4000. hommes, comme

nous l'avons déjà dit, *pag. 23.*

(c) La même chose arriva à *Alexandre le Grand*, à la veille de la célèbre Bataille d'*Arbelles*, comme on peut voir dans *Quinte-Curce, Liv. IV.*

1643.

Bataille
donnée
devant
Rocroi.

Dès le point du jour, il donna ses ordres pour la Bataille. Après avoir animé en peu de mots les soldats à soutenir la réputation que les François s'étoient acquise par leur valeur; & à se surmonter eux-mêmes dans une occasion si importante, il commença à les encourager par son propre exemple. D'abord il chargea à la tête de sa Cavalerie, mille Mousquetaires qu'on avoit logé dans le petit Bois, qui étoit au devant de l'aile gauche de l'Armée Espagnole. Quoi que ce lieu fut retranché naturellement, & avantageux pour de l'Infanterie, l'attaque fut si vigoureuse que tous ces Mousquetaires furent tués en pièces. Mais de peur que les Escadrons ne se rompiissent en traversant le reste du Bois où cette Infanterie venoit d'être défaite, le Duc d'Enguien, avec la seconde ligne de Cavalerie, tourna sur la gauche, & commanda à Gassion de mener la première ligne autour du Bois sur la droite. Gassion étendit ses Escadrons en marchant à couvert du Bois, & prit la Cavalerie Espagnole en flanc, pendant que le Duc d'Enguien l'attaquoit de front.

La Cava-
lerie Espa-
gnole eut
rompue.

Le Duc d'Albuquerque, qui ne savoit encore rien de cette première action, & qui n'avoit pas prévu qu'on dût fondre sur lui de deux côtés en même tems, se trouva fort ébranlé de cette attaque. Il voulut opposer quelques Escadrons à Gassion qui venoit l'envelopper, mais ces Escadrons déjà ébranlés furent rompus à la première charge; & toutes les Troupes d'Albuquerque venant à se rompre, & à se renverser les unes sur les autres, le Duc d'Enguien les voyant qui reculent & prennent la fuite, commande à Gassion de les poursuivre; & dans le même instant il tourne tout court contre l'Infanterie.

Déroute
de l'Aile
gauche de
l'Armée
Françoise.

A l'aile gauche de l'Armée Françoisé, on ne combattoit pas avec le même succès, car le Maréchal de l'Hospital ayant mené sa Cavalerie au galop contre les Ennemis, elle fut hors d'haleine avant que de les joindre. Les Espagnols l'attendent de pied ferme, & la rompirent au premier choc. La Ferté-Senneterre, qui commandoit sous le Maréchal de l'Hospital, fut pris, après avoir combattu avec beaucoup de valeur, & reçu plusieurs blessures. Le Maréchal ralliant une partie de ses Troupes revint à la charge avec tant de vigueur qu'il regagna le Canon qu'il venoit de perdre, mais ayant eu le bras cassé d'un

d'un coup de pistolet, il vit en un instant toute son aîle s'enfuir à vauderoute. Les Espagnols la poussèrent vigoureusement, taillèrent en pièces quelques bataillons d'Infanterie, gagnèrent le Canon, & ne s'arrêterent qu'à la vue du Baron de Sirot, qui s'avançoit avec le Corps de reserve, pour leur disputer la victoire. 1643.

Je ne puis passer sous silence la fermeté que ce vaillant Capitaine fit paroître en cette occasion. Ayant rallié promptement les Troupes de l'Aîle gauche qui se retiroient en désordre, il arrêta les Ennemis qui venoient à lui pour le charger. Dans le tems qu'il faisoit tête à l'Infanterie Espagnole, toute composée de vieilles Troupes, qui le serroient de fort près, (a) le Chevalier de la Vallière, Maréchal de Bataille, vint apporter un ordre aux Troupes que Sirot avoit ralliées, de se retirer, parce qu'il n'y avoit plus de ressource, & que la Bataille étoit perdue. Ces Troupes paroissant d'abord fort disposées à suivre l'ordre du Maréchal de Bataille, le Baron de Sirot mit tout en œuvre pour les ramener au combat, mais n'ayant pu les rassurer ni par prières ni par menaces, il marcha aux Ennemis avec son Corps de reserve qui étoit déjà fort affoibli, disant sans s'ébranler, (b) *Que la Bataille n'étoit pas perdue, puis que Sirot & ses compagnons n'avoient pas encore combattu.* Enfin les Troupes, qui venoient de le quitter, ranimées par sa valeur, eurent honte de leur lâcheté, & se joignirent à lui pour le soutenir.

Pendant que le Baron de Sirot arrêtoit ainsi l'effort des Ennemis, le Duc d'Enguien, qui avoit déjà défait l'Infanterie Wallonne & Allemande, & mis en fuite l'Infanterie Italienne, s'aperçut de la déroute du Maréchal de l'Hospital. Alors, ce Prince voyant bien que le gain de la bataille dépendoit entièrement des troupes qu'il avoit auprès de lui, cessa de poursuivre cette Infanterie, & marcha par derrière les Bataillons Espagnols contre leur Cavalerie, qui donnoit la chasse à l'aîle gauche de l'Armée Française, & trouvant leurs Escadrons débordés, il acheva de les rompre. La Ferté-Senneterre, qui avoit

Valeur
incompara-
ble du
Baron de
Sirot.

Le Duc
d'Enguien
va fondre
sur l'aîle
droite des
Espagnols.

(a) *Mémoires & la Vie de Messire Claude de Lamoignon, Chevalier, Baron de Sirot. Tom. II. pag. 44, & 45.* (b) *Relation des Campagnes de Monsieur de Croix, &c. pag. 44.*

1643. avoit été pris dans la déroute de l'aile gauche, fut dégagé dans cette rencontre.

Il la met
en fuite.

Ainsi, l'Aile droite des Espagnols, qui s'étoit debandée en poursuivant l'Aile opposée des François, ne jouit pas longtemps de sa victoire. Ceux qui poursuivoient se mirent à fuir eux-mêmes; & Gassion les rencontrant dans leur fuite, les tailla généralement en pièces. Le Général Melos, qui dans cette journée fit paroître plus de courage que de prudence, se retira alors du combat, ayant jetté à terre son Bâton de Général, pour n'être pas reconnu.

Restoit l'Infanterie Espagnole, qui se tenoit resserrée auprès du Canon, en très-bon ordre, & prête à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Le Comte de Fontaines, l'un des premiers Capitaines de son tems, la commandoit, & bien qu'il fût obligé de se faire porter en chaise à cause de ses incommodités, il ne laissoit pas de donner ses ordres par-tout.

Valeur
extraordi-
naire de
l'Infanterie
Espagnole.

Le Duc d'Enguien ayant appris, que Beck s'avançoit à l'entrée du Bois avec six mille hommes, alla tout aussitôt attaquer cette Infanterie, quoi qu'il n'eût qu'un petit nombre de Cavalerie auprès de lui. Le Comte de Fontaines l'attendit avec beaucoup de fermeté, & ne laissa point tirer que les François ne fussent à cinquante pas. Son Bataillon s'ouvrit en un instant, & il sortit d'entre les rangs une décharge de dix-huit Canons chargés à cartouches, qui fut suivie d'une grêle de mousquetades. Le feu fut si grand, que les François ne le purent soutenir; & si les Espagnols avoient eu de la Cavalerie pour les pousser; jamais l'Infanterie François n'auroit pu se remettre en ordre. Le Duc d'Enguien la rallia promptement, & fit faire deux nouvelles charges qui furent tout aussi inutiles que la première. Mais le Corps de réserve étant arrivé avec plusieurs des Escadrons qui avoient poussé la Cavalerie Espagnole, cette brave Infanterie enveloppée de tous côtés, fut enfin obligée de céder au plus grand nombre. Les Officiers ne pensèrent plus qu'à leur sûreté; & les plus avancés firent signe du chapeau, pour montrer qu'ils demandoient quartier.

Péril où
se trouve
exposé le
Duc d'En-
guien.

Pendant que le Duc d'Enguien s'avance pour recevoir leur parole, les Fantassins Espagnols craignant une nouvelle attaque,

taque, font une décharge sur lui, & ce péril sur le plus grand qu'il eût essuyé de la journée. Les François irrités de ce qui venoit d'arriver à leur Général, l'attribuant à la mauvaise foi des Espagnols, les chargèrent de tous côtés sans attendre l'ordre. Ils entrent l'épée à la main jusques dans le milieu du bataillon; & quelque effort que fasse le Duc d'Enguien pour arrêter leur fureur, les soldats font un carnage épouvantable, & sur-tout les Suisses, qui d'ordinaire s'acharnent plus au meurtre que les François. Le Prince court par-tout pour calmer ces courages émus. Les Officiers Espagnols & même les Soldats se réfugient autour de lui. (a) *Don George de Castelnui*, Mestre-de-Camp, est pris de sa main. Enfin tous ceux qui peuvent échapper de la fureur du soldat, accourent en foule pour lui demander la vie, & le regardent avec admiration.

On ne peut assez louer la valeur de l'Infanterie Espagnole. Il est presque inouï, qu'après la déroute d'une Armée, un Corps de gens de pied, dénué de Cavalerie, ait eu la fermeté d'attendre en rase campagne, non pas une attaque seule, mais trois de suite, sans s'ébranler. Ces braves soldats avoient si fortement résolu de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, que la plupart furent trouvés morts dans la même ordonnance qu'ils avoient combattu. C'est (b) ce qu'un des Prisonniers fit sentir généreusement à un des Chefs de l'Armée François; car cet Officier lui ayant demandé combien ils étoient, il lui répondit, *Comptez les morts*.

Le Prince donna ensuite ses ordres pour la garde des prisonniers, & rallia ses Troupes pour combattre le Général Beck, en cas qu'il poussât Gassion, & qu'il voulût s'engager dans la Plaine. Mais Gassion revenant de la poursuite des fuyards, apprit au Duc d'Enguien, que Beck n'étoit point sorti du Bois, se contentant de recueillir dans le défilé, avec un extrême desordre, quelque débris de la défaite. En effet, après avoir sauvé quelques restes de l'Armée Espagnole, il se retira avec une précipitation incroyable, & abandonna même deux pièces de Canon.

Alors

Il sort
victorieux
de cette
Bataille.

(a) *Relation des Campagnes de Recroi & de Pribourg.*

(b) *Malpaga.*

1643. Alors le Duc d'Enguien voyant sa victoire entièrement assurée, fléchit le genouil dans le champ de bataille, & commanda à tous de faire la même chose, pour remercier Dieu d'un succès si avantageux.

Combien
il eut de
part à cette
victoire.

Ce fut là le coup d'essai de ce Prince. Ses Lieutenans Généraux, à la vérité, le secondèrent très-bien durant tout le combat; mais il est certain qu'il y donna lui-même des marques de valeur & de conduite tout-à fait extraordinaires dans un âge si peu avancé, car il n'avoit alors que vingt-deux ans. On admira sur-tout, au rapport même des Espagnols, cette présence d'esprit, & ce sang froid qu'il conserva dans la plus grande chaleur du combat, qualités absolument nécessaires dans un Général d'Armée : ce qui parut principalement lors que l'aile gauche des Ennemis fut rompue, car au lieu de se laisser emporter à la poursuite des Ennemis, comme auroit fait un Général qui n'auroit eu que de la valeur, il tourna sur leur Infanterie. Par cette retenue, il empêcha ses Troupes de se débander, & se trouva en état d'attaquer avec avantage la Cavalerie des Espagnols, qui croyoit déjà tenir la victoire.

Le gain de cette Bataille ne l'entêta point de lui-même jusqu'à lui faire oublier les belles actions des autres. Il ne refusa à personne les louanges qu'ils avoient justement méritées. Il donna sur-tout de grandes marques de son estime à Gastion, qui s'étoit signalé, cette journée, en une infinité de rencontres, & promit, dans le champ de bataille même, de demander pour lui le Bâton de Maréchal que le Roi lui accorda peu de tems après.

3.
Reponse
ingénieuse
qu'il fit à
un Lieutenant-
Général.

Il ne reçut point aussi sans discernement tous les éloges qu'on lui voulut donner; sur quoi l'on rapporte qu'un Lieutenant-Général, qui étoit envieux, mais pourtant flatteur, lui ayant dit : *Que pourront dire à présent les envieux de votre gloire ?* Le Prince qui connoissoit son esprit, lui répondit, *Je n'en sai rien, je voudrois vous le demander à vous.*

Succès
de la Ba-
taille de
Rocroi.

Le choc dura six heures. De dix-huit mille hommes de pied, qui composoient l'Armée de Melos, il y en eut plus de huit mille de tués sur la place, & près de sept mille prisonniers.

sonniers. Le Comre de Fontaines , Mestre-de-Camp Général , fut trouvé mort auprès de sa chaise , à la tête de ses troupes. Les Espagnols regretterent long-tems la perte de ce Grand Capitaine , les François louerent son courage ; & le Duc d'Enguien dit , *que s'il n'avoit pu vaincre , il auroit voulu mourir comme lui.* Tous les Officiers furent pris ou tués. Les Espagnols perdirent dix-huit pièces de Campagne , & six pièces de batterie , deux-cens Drapeaux , & soixante Etendards. Le pillage fut grand ; & outre le butin du bagage , on trouva l'argent d'une montre entière , que l'Armée Espagnole devoit toucher après la prise de Roctoi. Du côté des François , il y eut environ deux mille hommes de tués. Presque toute l'Infanterie d'Espagne perit en cette occasion , & les Campagnes suivantes ont bien fait voir la grandeur de cette perte que l'Espagne n'a jamais pu reparer. Pour la Cavalerie , elle alla rejoindre Melos à Philippeville , sans avoir reçu beaucoup de dommage.

Autant que cette Bataille fut funeste à l'Espagne , autant fut-elle avantageuse à la France. On peut même dire que , depuis plusieurs siècles , les François n'avoient point remporté de plus glorieuse ni de plus importante Victoire. Par-là , la France se vit à l'abri de mille dangers qui la menaçoient dans le commencement d'une Régence encore mal établie ; & fut en état de pousser un Ennemi , dont il sembloit d'abord qu'elle eut tout à craindre.

La nouvelle de cette Victoire répandit la joie dans le cœur de tous les François. Les Temples retentirent des actions de grâces qu'on en rendit à Dieu. La Cour & le Peuple publioient de concert les louanges du Duc d'Enguien. On élevoit jusqu'au Ciel un si beau coup d'essai , & on attendoit tout de ce jeune Héros , après de si glorieux commencemens.

Alors , beaucoup de *Petits-Maitres* , qui s'étoient attachés auprès de ce Prince , lui conseilloyent de s'en retourner à la Cour pour y recevoir les applaudissemens qui étoient dûs à sa valeur. Mais lui qui pensoit plus à mériter de nouvelles louanges qu'à recevoir celles qu'il avoit déjà méritées , rejetta ce conseil , & se disposa à recueillir les fruits de la victoire qu'il venoit de remporter.

Ayant

1643. Ayant logé son Armée dans le Camp des Ennemis, & donné ses ordres pour les blessés, il entra victorieux dans Rocroi. Après y avoir demeuré deux jours, il mena l'Armée à Guise, par le même chemin qu'elle étoit venue. Elle s'y reposa quelques jours, pendant lesquels le Prince prépara toutes choses pour entrer dans le Pais ennemi, faisant passer des vivres & des munitions dans les Places les plus avancées de la Frontière.

La Flandre étoit ouverte de tous côtés; & la défaite de Melos l'avoit jettée dans une extrême consternation. En quel que lieu que le Duc d'Enguien voulût porter ses armes, rien ne s'opposoit à son passage. Il pouvoit attaquer les Places de la Mer, celles de l'Escaut, ou celles de la Moselle. Toutes ces entreprises étoient fort avantageuses, mais elles n'étoient pas également faciles.

Par la conquête des Places de la Mer, on prétoit la main aux Hollandois; & on ôtoit, en même tems, aux Pays-bas le plus prompt secours qu'ils pussent recevoir d'Espagne. Mais le Duc d'Enguien savoit que les Hollandois ne craignoient rien tant que d'avoir les François pour voisins, & qu'ils auroient mieux aimé faire la paix & même s'allier avec l'Espagne, que de souffrir que la France étendît ses conquêtes sur les Places qui servent de barrière entre ses Frontières & celles des *Provinces-Unies*. D'ailleurs, il étoit impossible de prendre Graveline ou Dunkerque sans une Armée navale; & les Flottes du Roi n'étoient point en état de tenir la Mer. Il falloit beaucoup de tems, d'argent, & de negociations pour vaincre la défiance des Etats Généraux, & pour les obliger d'y envoyer des Navires. Toutes ces raisons détournèrent entièrement le Duc d'Enguien de ce dessein.

Pour les deux autres entreprises, celle de l'Escaut, & celle de la Moselle; la première étoit aussi très-difficile, tant parce que le débris de l'Armée Espagnole s'y étoit retiré, qu'à cause que l'on n'avoit aucuns Magazins de ce côté-là. Ainsi le Duc d'Enguien se détermina à tourner ses armes du côté de la Moselle, & résolut d'attaquer *Thionville*.

Ce dernier dessein étoit très-important pour la conquête de la Flandre, parce que Thionville & les autres Places de la Moselle

Le Duc
d'Enguien
rétoit le
siège de
Thion-
ville.

Moselle donne l'entrée aux Armées d'Allemagne dans les Pays-Bas. Et par ce moyen, on coupoit ce lieu de communication entre l'Allemagne & la Flandre. 1643.

D'ailleurs, on pouvoit aisément faire subsister l'Armée du côté de la Champagne, où Louis XIII. avoit fait mener des munitions & des vivres, à dessein de faire la guerre dans la Franche-Comté. Cependant comme il falloit du tems pour faire venir de Bourgogne & de Champagne les munitions & l'artillerie nécessaires, le Duc d'Enguien ne marcha pas d'abord vers Thionville, de peur que le Général Beck venant à s'apercevoir de son dessein, ne jettât des troupes dans cette Place. Il fit une marche dans le milieu de la Flandre, pour donner l'alarme aux principales Villes, & pour obliger les Ennemis d'en fortifier les garnisons, résolu de revenir sur ses pas à grandes journées, & de tomber sur Thionville, après leur avoir donné le change.

Pour cet effet, il ordonna à *Saint-Martin*, Lieutenant de l'Artillerie, de conduire les munitions sur la frontière de Champagne; & il écrivit à l'Intendant de cette Province, d'y faire amas de bleds pour la subsistance de l'Armée.*

Le Duc d'Enguien, ayant donné ces ordres, partit de Guise le vingt-cinquième de Mai, & prit sa marche vers le Hainaut par Landrecies. Il s'avança vers *Barlemont*, petit Château, moins considérable par ses fortifications que par l'incommodité qu'il pouvoit apporter aux convois de l'Armée de France. Le Gouverneur de ce Château ayant été sommé de se rendre, refusa de le faire. Le Duc fit mettre, sur le champ, deux pièces de Canon en batterie, qu'il fit tirer contre la Place; & après quelques volées de Canon, le Gouverneur se rendit, sans autre condition que d'avoir la vie sauve.

De-là le Duc d'Enguien, pour ne pas perdre tems, a la reconnoître le *Château d'Amery*, qui n'est éloigné de Barlemont que d'un demi-quart de lieue. Il résolut aussi-rôt de l'attaquer. Cette Place étoit beaucoup plus forte que Barlemont. D'abord, le Gouverneur fit mine de la vouloir défendre vigoureusement; mais on n'eut pas plutôt fait quelques approches, qu'il parla de capituler. On lui permit de sortir avec armes & bagage.

T O M. I.

E

En-

Conquêtes qu'il fait avant que d'approcher de cette Place.

1643. Ensuite, le Duc d'Enguien se présenta devant *Maubeuge*, qui ouvrit ses portes sans faire aucune résistance. Il poussa jusqu'à *Binch*, où les Ennemis avoient jetté quelque Infanterie; & pour continuer sa feinte, il fit attaquer cette petite Place, qui se rendit le même jour à discrétion. Le Prince demeura là quinze jours sans rien entreprendre, afin de laisser achever les préparatifs du siège de Thionville.

Il portoit la terreur jusque dans les Villes les plus éloignées, ce qui produisit justement l'effet qu'il avoit prévu; car la Cavalerie des Espagnols se retira tout aussi-tôt sous les Places; & le reste de leur Infanterie fut dispersé dans les Villes voisines de l'Armée François.

Ayant réduit les choses au point qu'il desiroit, on lui vint dire que tout étoit disposé en Champagne pour le siège de Thionville, & que le *Marquis de Gesvres* étoit arrivé devant cette Place avec le Corps qu'il commandoit. A l'instant, le Duc d'Enguien part de Binch, retournant sur ses pas par le chemin de Maubeuge & de Beaumont, après avoir détaché le *Marquis d'Aumont* avec douze cens Chevaux, avec ordre d'aller joindre le *Marquis de Gesvres*, & d'investir ensemble Thionville. Sirot fut chargé de conduire la grosse Artillerie par le chemin de Toul & de Mets, pendant que l'Infanterie avec quelques pièces de campagne marcheroit vers Thionville.

Melos, qui jusqu'alors n'avoit pas cru que le Duc d'Enguien voulût attaquer Thionville, commença de s'en douter, lors que ce Prince partit de Binch. Six mille hommes de l'Armée Espagnole se mirent aussi-tôt en campagne sous la conduite du Général Beck pour tâcher de prévenir le Duc d'Enguien, & de jeter du renfort dans Thionville. Beck s'avance à grandes journées par le plus court chemin, mais le Duc d'Enguien qui pour mieux couvrir son dessein, avoit fait d'abord une partie du chemin par le Pays de France, ayant quitté son bagage, traversa le pays de Luxembourg avec tant de diligence qu'il ne fut que sept jours depuis Binch jusqu'à Thionville; & par ce moyen il devança de deux journées le Général Beck, qui fut obligé de s'arrêter à Luxembourg.

D'Aumont & le Marquis de Gesvres n'arriverent devant Thionville que deux jours avant le Prince.

Cette

Thionville
est assiégée.

Cette Ville est située sur le bord de la Moselle du côté de Luxembourg, quatre lieues au dessous de Mets, & dans une Plaine très-fertile, que des côreaux couverts de Bois bordent de deux côtés. L'avantage de ce poste & la beauré du lieu, sont cause qu'on l'a fortifié avec beaucoup de soin & de dépense. 1643.

Comme la Moselle l'assûre entièrement d'un côté, elle n'a de ce côté-là qu'un rempart revêtu en ligne droite. Le reste de son enceinte est fortifié de cinq grands bastions, revêtus de pierre de taille, & de deux demi-bastions aux deux bouts qui se vont rejoindre à la Rivière. Son fossé est large, profond, & plein d'eau; & les dehors de la Place sont munis de tous les ouvrages nécessaires pour sa défense. La Campagne y est si rase & si unie de toutes parts, qu'on ne peut aborder la Ville qu'à découvert.

Il y avoit dans Thionville huit cens hommes de pied, & assez de munitions & de vivres, quand le Duc d'Enguien (a) l'investit. Dès que ses premières Troupes commencerent à entrer dans la Plaine, il fit passer le *Comte de Grancei*, avec de la Cavalerie, au-delà de la rivière, pour empêcher qu'il n'entrât du secours avant que les Quartiers fussent séparés.

Le Duc d'Enguien étoit resté dans la Plaine; & à mesure que ses Troupes y arrivoient, il leur faisoit prendre les postes les plus avantageux. Il remit au lendemain la séparation des Quartiers, & l'ordonnance du Camp. L'Armée passa toute la nuit sous les armes, sans apprendre aucunes nouvelles des Espagnols. Mais, à la pointe du jour, on vint dire au Duc d'Enguien qu'un secours de près de deux mille hommes étoit entré dans la Place, par le Quartier du Comte de Grancei.

Le Comte, qui avoit servi au premier siège en 1639, & qui connoissoit tous les passages par où les Espagnols pouvoient venir, n'avoit rien négligé pour éviter cet inconvénient. Il avoit disposé ses Corps-de-garde avec tout le soin possible; & avoit visité lui-même tous les postes avec une extrême diligence. Pendant la nuit, il n'avoit eu aucune allarme: mais une heure avant le jour, un de ses partis lui amena deux paisans, qui dirent que quelques troupes des Espagnols avoient

Les Espagnols jet-
tent du se-
cours dans
Thion-
ville.

(a) Le 18. de Juin,

1643. avoient passé la Rivière à Cirq, & qu'elles marchoient le long du bord pour se jeter dans Thionville. Ces païsans accompagnèrent leur rapport de tant de particularités qui rendoient la chose tout-à-fait vraisemblable, que le Comte de Gramsci les crut. En même tems, il changea l'ordre de ses gardes, & portant toutes ses forces vers l'endroit que ces païsans lui avoient marqué, il ne laissa du côté de Mets qu'un ou deux Regimens pour garder ce poste.

Il étoit bien vrai que deux mille hommes Espagnols avoient passé la rivière à Cirq : mais, au lieu de suivre la rivière, comme disoient les païsans, ils avoient pris autour du Bois pour entrer dans la Plaine, du côté de Mets. Les Espagnols exécutèrent leur entreprise avec beaucoup de diligence & de fermeté. On les vit marcher, à la petite pointe du jour, droit à une demi-lune. La garde Françoisé étonnée de cette alarme, les chargea, mais trop tard & en desordre, de sorte que ce secours entra dans Thionville, sans aucune perte.

Le Duc
d'Enguien
continue
le Siège.

Le Duc d'Enguien apprit cette nouvelle avec beaucoup de chagrin. Il voyoit la prise de la Place fort reculée, & par conséquent toutes les conquêtes dépendantes de celle-là, extrêmement éloignées, car une Place comme Thionville ne pouvoit être emportée sans beaucoup de tems, & sans une grande perte d'hommes, après avoir reçu un si grand renfort : au lieu qu'elle n'auroit tenu que très-peu de jours en l'état où le Prince l'avoit investie. Cet inconvénient ne l'empêcha pourtant pas de continuer le siège : au contraire, il redoubla ses soins à proportion du péril & des difficultés qu'il avoit à surmonter.

Il passa la rivière à gué, pour disposer lui-même les Quartiers de ce côté-là ; & fit faire deux ponts de bateaux sur la Moselle, au dessus & au dessous de la Place, pour la communication des Quartiers qu'il vouloit établir sur les deux côtés de cette Rivière.

Disposi-
tion des
Quartiers.

Il disposa ensuite les Quartiers de son Armée de cette sorte. Le plus grand Corps de sa Cavalerie se campa dans une prairie le long de la rivière du côté de Mets ; & Gassion y demeura pour la commander. Le Quartier général fut établi auprès de celui de Gassion dans un petit Village prèsqu'au milieu de la Plaine,

Plaine, sur le bord d'un Ruiffeau, qui la traverse & se va 1643.
 jeter dans la Moselle au pied de la Contrescarpe de Thionville.
 Le Duc d'Enguien s'y logea avec le principal Corps de
 l'Infanterie, & étendit son Camp dans la Plaine, jusqu'au
 pied des Montagnes.

Le Quartier du Marquis d'Aumont fut marqué au milieu de
 la hauteur d'une des Montagnes les plus élevées, laquelle do-
 mine non seulement sur toute la Plaine de Thionville, mais
 encore sur tous les côteaux d'alentour. *Dandelot* commanda
 l'autre quartier. Le Marquis de Gèvres se chargea de garder
 avec sa petite Armée le côté de Cirq, depuis la rivière jus-
 qu'aux hauteurs. *Philippe de Clerembault*, Comte de *Pal-*
luan, & *Siro*, Maréchaux de Camp, eurent le soin de tout
 ce qui étoit au delà de la rivière, parce que *Grancei* étant
 tombé malade, s'étoit retiré du Camp.

Aussi-tôt que les Quartiers furent disposés, le Duc d'En-
 guien fit travailler à la Circonvallation, qui fut achevée dans
 vingt jours. Durant ce tems-là, les Convois des vivres &
 des munitions arrivoient de toutes parts; & le Duc d'En-
 guien fit amener de Merz trente pièces de batterie, & fit fai-
 re un grand amas de planches, de sacs-à-terre, & de fasci-
 nes, pour l'avancement de la tranchée, & pour le service
 de l'Artillerie. Les Assiégés, de leur côté, préparoient tout
 ce qui étoit nécessaire pour leur défense. Pendant que leur
 Infanterie étoit employée à faire de nouveaux travaux, & à
 rétablir les vieux, leur Cavalerie faisoit à toute heure des for-
 ties pour incommoder les Assiégeans.

Deux jours après la séparation des Quartiers, quelques
 Compagnies de Croates firent une sortie si vigoureuse qu'ils
 pénétrèrent jusques dans le Camp du Duc d'Enguien. Après
 une escarmouche de deux heures, Gassion les poussa vers un
 Moulin près de la Ville, où ils avoient jeté des Mousque-
 raires pour favoriser leur retraite. Dans cette rencontre, le
Comte de Tavannes se mêla plusieurs fois avec les ennemis,
 & eut le bras cassé d'un coup de pistolet.

La Plaine étoit toujours remplie d'escarmoucheurs, &
 quelquefois il s'y donnoit des combats fort opiniâtres. Un
 jour que le Duc d'Enguien faisoit un grand amas de gabions &

1643. & de fascines dans le milieu d'une Plaine, les Assiégés ne pouvant discerner de loin ces préparatifs, firent sortir la meilleure partie de leur Cavalerie pour reconnoître ce que c'étoit. Le Prince ennuyé de voir si longtems les ennemis dans la Plaine, commanda à Dandelot de les faire pousser. Ce fut là la dernière escarmouche qui se fit dans la Plaine, mais aussi la plus vigoureuse de toutes.

Dandelot ayant reçu cet ordre, fondit sur les Ennemis avec un courage intrepide, mais avec un peu trop de précipitation, car il ne put être suivi que d'un petit nombre de volontaires. Les escarmoucheurs plierent, à la première charge qu'il leur fit, jusques sur la Contrescarpe de la Ville; mais les Escadrons qui les soutenoient, ayant avancé, Dandelot se trouva envelopé de tous côtés, & il auroit été pris, sans une petite garde de trente Maîtres, conduite par le *Baron de la Moussaye*, qui le dégagea du milieu des ennemis.

Ces Escadrons, sans se ralentir, poussèrent Dandelot & la Moussaye avec tant de vigueur, qu'ils n'auroient jamais pu faire leur retraite, si le Duc d'Enguien n'eût couru à la grand' garde, & ne l'eût menée lui-même en diligence, pour les soutenir. Dandelot fut blessé dans cette occasion; & les Espagnols se retirèrent après un combat fort opiniâtre.

Cependant, on travailloit sans relâche à achever la Circonvallation, & à munir le Camp de toutes les choses nécessaires. Le Duc d'Enguien étoit présent à tout, & reconnoissoit soigneusement les lieux les plus propres pour faire ses attaques. Il résolut d'en faire deux; chacune devoit s'attacher à la face d'un des deux Bastions qui regardent le milieu de la Plaine, afin qu'étant proches l'une de l'autre, elles se pussent soutenir avec plus de facilité.

D'abord, on laissa un grand espace entre les deux ouvertures des tranchées, mais cet espace diminuoit à mesure qu'elles s'avançoient vers la Place. Le travail de la tranchée fut poussé avec tant de diligence, que, malgré le feu continuel des Assiégés, elle fut avancée la quatrième nuit jusqu'à deux cens pas de la Contrescarpe.

En cet endroit, le Duc d'Enguien voulut donner une communication à ses deux attaques, qui s'étoient déjà fort ap-

approchées ; & au lieu de les communiquer par une ligne ordinaire , il les joignit par une grande batterie de vingt-quatre pièces de Canon. Dès le sixième jour de l'ouverture de la tranchée , le Canon commença à battre la Place. Dans ce même lieu de communication , les attaques prirent chacune un chemin différent , & s'éloignèrent l'une de l'autre , pour se tourner vers la face des deux Bastions , qui leur étoient opposés. 1643.

La septième nuit de tranchée ouverte , le Duc d'Enguien attaqua un Moulin , qui étoit à la droite de sa tranchée sur ce petit Ruissseau , dont nous avons déjà parlé. Ce Moulin fut emporté l'épée à la main , malgré la vigoureuse résistance des Assiégés , & le feu continuel du rempart & de la Contrescarpe.

A l'autre attaque , on avançoit également. Mais le huitième jour , les Assiégés firent une furieuse sortie sur Dandelot qui étoit de garde avec le Regiment d'Harcourt. Pendant que toute la Cavalerie des Assiégés combattoit contre celle qui soutenoit la tranchée , leur Infanterie fondit sur la tête du travail , & fit reculer la garde avancée , jusqu'auprès de la batterie. Dandelot , qui se trouvoit à l'autre attaque auprès du Prince , marcha le long de la Contrescarpe , au secours de la tranchée. Les Assiégés se voyant coupés , se retirèrent en diligence. La Garde-à-Cheval , fortifiée de quelque Cavalerie du Camp , poussa celle de la Place jusques dans la barrière de la Porte ; & l'Infanterie fut renversée par Dandelot jusques dans la Contrescarpe.

Après que le Duc d'Enguien eut fait un logement au pied du Glacis de la Contrescarpe , où il perdit beaucoup de monde , il résolut d'emporter la Contrescarpe , au lieu de s'y loger peu à peu par des sapes & des fourneaux.

Ce Prince , qui ne pouvoit se résoudre à voir traîner un siège en longueur , négligeoit de prendre toutes les précautions que l'Art militaire demande pour ménager la vie des hommes. Il soutint même , dans la suite , que sa méthode alloit , dans le fond , à la conservation des soldats ; car il avoit remarqué , disoit-il , *qu'un long siège emporte , par les maladies & par mille autres accidens , autant ou plus de* *mon-* Le Duc d'Enguien néglige les précautions nécessaires pour ménager ses soldats.

1643. *monde , qu'un siège fait en peu de tems , où l'on presse un peu les attaques , sans prendre toutes les mesures ordinaires.*

Le Duc d'Enguien ayant donc formé le dessein d'insulter la Contrescarpe , on logea , la dixième nuit , des Mousquetaires à droite & à gauche , pour appuyer cette entreprise , qui fut exécutée , l'onzième jour. Il fut résolu que l'on forceroit le chemin-couvert aux endroits qui regardoient la face du bastion. Le Duc d'Enguien crut que les deux tranchées faisant leurs attaques tout à la fois , ceux qui défendoient la Contrescarpe , lâcheroient le pied , de peur d'être enveloppés entre les deux attaques , & qu'ainsi le logement s'y pourroit faire.

La nuit que cette attaque fut ordonnée de la sorte , Espenan commandoit la droite , & Gèvres la gauche. Dès que le signal fut donné , leurs hommes marcherent en même tems droit à la palissade. On fit avancer des jetteurs de grenades , lesquels firent un si grand feu sur les Assiégés qu'ils n'y purent résister , mais ayant trouvé en se retirant , que ceux qui s'opposoient au Marquis de Gèvres , avoient fait une plus grande défense , ils se joignirent à eux , & firent , en cet endroit , une résistance si vigoureuse , que le Marquis perdit beaucoup de monde avant que de les pouvoir chasser du chemin-couvert.

Pour Espenan , comme il n'avoit point trouvé d'autre défense que celle de la demi-lune & des bastions , il commença d'abord son logement : mais l'Ingenieur , qui servoit en cette action , ayant été blessé pendant qu'il traçoit l'ouvrage , le desordre se mit parmi ceux qui portoient les matériaux. La ligne n'étoit marquée qu'à demi , on jettoit les fascines en confusion ; & personne ne savoit par où s'y prendre pour travailler au logement. Le Duc d'Enguien accourut aussi-tôt en cet endroit , & fit employer toute la queue de la tranchée à porter des (a) barriques , des fascines , & des sacs-à-terre , tandis que quelques Officiers traçoient le travail le mieux qu'ils pouvoient. Dans ce logement , tel que le desordre permit

(a) *Barrique*, est un tonneau qu'on remplit de terre pour se mettre à couvert.

mit de le faire, cinquante hommes se mirent à couvert, avant la pointe du jour. 1643.

Ainsi, le Duc d'Enguien se rendit maître du chemin-couvert, & les Assiégés ne purent défendre plus long-tems les retranchemens qu'ils avoient faits entre les deux attaques.

On ne fit qu'étendre ces logemens, les nuits suivantes. Les travaux de l'autre attaque s'avançoient beaucoup; & en moins de huit jours, toute la Contrescarpe fut assurée. Alors, on commença les descentes dans le fossé vis-à-vis des faces des bastions. D'abord, à chacune des attaques on fit jeter des fascines dans le fossé, jusqu'à ce qu'il y en eut cinq ou six pieds de haut au dessus de l'eau; & six hommes y passèrent à la faveur de ce grand amas de fascines, qu'ils commencèrent à ranger à droite & à gauche pour se mettre à couvert de côté, & sur lesquelles ils mirent des (a) blindes, pour n'être pas vus de la hauteur du rempart. Pendant qu'ils pouissoient ainsi leur ouvrage vers la muraille, on dressoit les batteries contre les flancs des bastions. Le Canon y fut si bien servi, qu'il rendit inutile celui de la Place; ce qui obligea les Assiégés d'élever au milieu de leur Ville un Cavalier avec une batterie, qui ne donnoit que dans la Plaine, & sur la queue de la tranchée.

Ensuite, le Duc d'Enguien résolut de s'aller loger sur la demi-lune, ce qui fut exécuté avec beaucoup de bonheur. Les Assiégés, qui desespéroient de pouvoir défendre plus long-tems la demi-lune, y avoient fait un fourneau à l'endroit où ils prévoyoiient que l'on se logeroit: mais ce fourneau joua avant que les gens commandés fussent montés sur la demi-lune, & l'effet en fut si heureux pour les Assiégeans qu'il ouvrit un espace très-commode pour placer leur logement.

Dès que ce poste fut assuré, le Duc d'Enguien fit dresser une batterie contre la courtine & les flancs des bastions, qui étoient près de cette demi-lune; & pendant que le Canon achevoit de ruiner toutes ces défenses, il fit faire des trous pour attacher les mineurs dans le milieu des faces des bastions.

Les

(a) Les Blindes sont des pièces de bois, mises de travers d'un des côtés de la tranchée à l'autre, sur lesquelles on met des fascines ou des paniers remplis de terre, pour couvrir les Travaillans par en haut.

1643. Les Assiégés, de leur côté, mettoient tout en usage pour retarder ces travaux. Outre le grand feu du mousquet qu'ils faisoient des bastions, ils ne cessôient de jeter des Bombes, des Grenades & d'autres feux d'artifice; & de tems en tems, ils faisoient des sorties si vigoureuses, qu'à deux différentes attaques, ils chassèrent la garde de la batterie qui étoit sur la Contrescarpe, se rendirent maîtres du Canon, l'enclouèrent, & se retirèrent heureusement dans la Place.

Aussi-tôt que les mines eurent joué, le Duc d'Enguien fit aller à l'assaut, pour tâcher de faire un logement sur le haut du bastion. On combattit des deux côtés avec une extrême valeur; & les Assiégeans furent contraints de se retirer avec beaucoup de perte. Le Duc d'Enguien se contenta de faire faire un petit logement au pied de l'effet de la mine, qui n'avoit presque abbattu que le revêtement de la muraille.

Il fit commencer, dans ce même lieu, un fourneau pour abbatre la terre des bastions. Quoi que le terrain eût été fort ébranlé, le mineur ne laissa pas d'achever deux petits fourneaux à chacune des deux attaques, & l'on se prépara pour faire un effort considérable.

Vigou-
reuse rési-
stance des
Assiégés.

Après un combat fort opiniâtre à l'attaque droite, les Assiégeans se rendirent maîtres du haut de la brèche, mais ils y furent si fort incommodés par les Bombes, les Grenades, & les pierres que les Assiégés jettoient incessamment sur eux, qu'ils furent contraints d'abandonner ce poste, un quart d'heure après. Gassion, qui commandoit la garde de la tranchée, y fut dangereusement blessé à la tête.

L'assaut qu'on avoit donné à l'autre attaque, n'avoit pas eu un meilleur succès, car les deux fourneaux n'ayant pas joué en même tems, le Marquis de Gévres s'avança au bruit de la première mine; & comme il étoit sur le point de marcher à l'assaut avec plusieurs Officiers, il fut accablé par l'effet du second fourneau. Ce brave Capitaine fut fort regretté; & sa mort rallentit beaucoup ceux qu'il commandoit. Ainsi l'attaque de la gauche se fit avec peu d'ordre & de vigueur.

Le Duc d'Enguien vit bien alors, qu'il devoit aller avec plus de précaution contre des gens qui se défendoient avec tant d'opiniâtreté. Malgré les pluies continuelles, il fit per-
cer

cer jusques sous les retranchemens des Ennemis, afin de bouleverfer ces bastions, qu'on ne pouvoit emporter par assaut. 1643.

Après que les mines qu'on faisoit sous les bastions, furent achevées, le Duc d'Enguien fit avertir les Ennemis de l'état où ils étoient, afin qu'ils évitaient, par une prompte capitulation, le renversement des bastions, & les malheurs qui suivent d'ordinaire le sac des Villes qu'on prend par assaut. Les Assiégés ayant visité les mines, acceptèrent ce parti; & le Duc d'Enguien leur accorda des conditions très-honorables.

Le Duc d'Enguien oblige enfin Thionville à capituler.

Ainsi, après une longue résistance, la garnison sortit le neuvième d'Août, & le trentième de l'ouverture de la tranchée. Le Gouverneur avoit été tué; & de deux mille huit cens hommes qui composoient la garnison au commencement du siège, elle étoit réduite à douze cens. Le Duc d'Enguien la fit conduire à Luxembourg où Beck avoit toujours demeuré, pendant le siège, avec le Corps qu'il commandoit.

Ce Prince s'arrêta trois semaines à Thionville avec son Armée, qui fut occupée, pendant tout ce tems-là, à rétablir cette Place, qui avoit été fort ruinée par les mines. Il renvoya le gros Canon à Mets, pourvut Thionville de vivres & de munitions, & y laissa une garnison de mille hommes de pied, & de six-cens Chevaux, sous la conduite de *Marolles*, auquel il donna le gouvernement de la Place.

Il rétablit les fortifications de cette Place.

Comme la saison étoit avancée, & que l'Infanterie Francoise étoit fort diminuée, le Duc d'Enguien ne pensa qu'à assurer la conquête qu'il venoit de faire, & à se rendre entièrement maître de la Moselle. Pour cet effet, il passa le reste de la Campagne, à prendre *Cirg* & quelques Châteaux entre Treves & Thionville.

Fait quelques conquêtes le long de la Moselle.

Cirg est une petite Ville dans la Lorraine, située sur le bord de la Moselle, à quatre lieues de Thionville. Elle n'a aucune fortification, & toute sa sûreté dépend d'un Château, qui commande sur la Ville. Il est flanqué par de grosses tours fort épaisses, & passe pour le meilleur Château qu'il y ait dans toute cette contrée. Le Duc *Charles de Lorraine* y tenoit une garnison de cent hommes. Le soir même que le Duc d'Enguien y arriva, il fit emporter la Ville, & dresser une batterie devant le Château. Dans le même tems, il fit atta-

cher

1643. cher un mineur à la muraille. Le Gouverneur se voyant attaqué si vigoureusement sans espérance d'aucun secours, demanda à capituler, après s'être défendu vingt-quatre heures. Il sortit avec la garnison, emportant armes & bagage.

Le Duc d'Enguien envoya prendre d'autres Châteaux le long de la rivière, qui ne firent aucune résistance; & après cette expédition, il ramena ses Troupes en France dans des quartiers de rafraîchissement. Il laissa son Armée sous la conduite d'Espenan, Palluau, Siror, & Dandelot, Maréchaux de Camp, & leur ordonna de marcher vers Estain, pendant qu'avec deux mille Chevaux il feroit une course dans le pays de Luxembourg. Il rencontra quelques Cavaliers qu'il poussa jusques dans les fossés de la Ville de Luxembourg, à dessein d'attirer au combat le reste de la Cavalerie ennemie qui étoit dans la Place : mais Beck se contenta de faire tirer quelques volées de Canon sur le Duc d'Enguien. Ce Prince marcha ensuite alentour d'Arlon sans trouver d'Ennemis; & ses troupes ayant fait un butin considérable, il vint rejoindre le reste de son Armée à Villiers-la-montagne.

Il quitte
l'Armée,
& va à la
Cour.

Il remit alors le commandement général au Duc d'Angoulême, qui, durant le siège de Thionville, avoit été avec un petit Corps d'Armée sur les frontières de Champagne & de Picardie. Après avoir donné ses ordres, il prit le chemin de la Cour. Une partie de ses Troupes voulut l'accompagner jusques à Verdun.

Le quinzième de Septembre, il arriva en poste à Paris, où il reçut du Roi & de la Reine tous les témoignages d'affection & d'estime, qui étoient dûs à sa valeur.

Il croyoit pouvoir demeurer quelque tems en repos à la Cour, mais il n'y fut pas plutôt arrivé que les affaires d'Allemagne l'obligerent de retourner à l'Armée.

Dès le commencement de cette Campagne, on avoit affoibli l'Armée d'Allemagne pour renforcer celle du Duc d'Enguien, à la sollicitation du Prince de Condé, qui ne vouloit pas exposer son fils à recevoir un affront, à son entrée dans le Généralat. Le Maréchal de Guebriant qui commandoit en Allemagne, se trouvoit cependant bien embarrassé. Il ne savoit plus comment résister aux Ennemis qui le serroient de près.

près. *Merci*, Général des Bavaïois, l'avoit poussé jusques au 1643.
deçà du Rhin ; & son Armée étoit si foible que sans un
prompt & puissant secours, elle ne pouvoit tenir la campagne
plus long-tems.

Le Duc d'Enguien eut ordre de se disposer à mener du ren- Il mène un
fort au Maréchal de Guebriant. Il falloit nécessairement une renfort à
personne de sa qualité pour empêcher les troupes de se dé- l'Armée
bander ; parce qu'elles craignoient de passer en Allemagne. que le Ma-
Le Comte de Rantzau fut choisi pour conduire cette Armée. réchal de
Le Duc d'Enguien ne demeura que quinze jours à Paris, & Guebriant
& s'en alla en poste rejoindre Rantzau en Lorraine. Il le trouva commandoit en Al-
à la côte de *Delme* où étoit le rendez-vous général ; & le- lemagne.
marchant par Sarbourg, il joignit enfin le Maréchal de Guebriant
à Dachstein auprès de Strasbourg, & lui laissa un renfort de
cinq mille hommes effectifs.

Il partit de là, aussi-tôt après, pour aller visiter les Places
d'Alsace, & se rendit par le chemin de Sainte-Marie-aux-mi-
nes à Neuf-Châtel, où il distribua les quartiers d'hiver.

Ainsi, après avoir gagné dans une seule Campagne une
grande (a) Bataille, forcé une (b) Place très-importante, &
mené un puissant secours en Allemagne, il retourna à la
Cour, comblé de bénédictions par le peuple, & admiré de
tout le monde.

Cependant, les choses n'eurent pas, en Allemagne, tout Le Maré-
le succès que la France se promettoit. A la vérité, le Maré- chal de
chal de Guebriant, après avoir reçu le secours dont nous ve- Guebriant
nons de parler, poursuivit à son tour ceux qui l'avoient fait est tué.
reculer, quelque tems auparavant : & n'ayant pu les joindre,
il mit le siège devant *Rotwiél*, qui fut pris malgré tous les
efforts que firent les Ennemis pour le secourir. Mais après la
reddition de cette Place, le Maréchal de Guebriant étant
mort d'un coup de Fauconneau qu'il avoit reçu pendant le sié-
ge, les affaires changerent bien-tôt de face.

L'Armée Françoisé demeura sans autres Chefs que Rantzau Caractère
& *Rofe*. Rantzau avoit beaucoup de courage. Dans les gran- du Géné-
des actions il se surmontoit lui-même ; mais il étoit fort sujet ral Ran-
zau.

(a) La Bataille de Rocroi.

(b) Thionville.

1643. à se relâcher dans les petites & fréquentes occasions qui se présentent dans le service ordinaire. Il avoit mis l'Infanterie en quartier à Tutlinghen, petite Ville sur le Danube, sans prendre aucune précaution pour l'empêcher d'être enlevée. Les Bava-rois & les Lorrains lui tombèrent sur les bras, avant qu'il eut le moindre avis de leur marche; & *Jean de Werth*, Général Bava-rois, l'ayant forcé de se rendre avec ses troupes, tous les Officiers, parmi lesquels étoient le *Marquis de Montausier* & le Baron de Sirot, Maréchaux de Camp, furent prisonniers de guerre. La Cavalerie Allemande dispersée en divers endroits, se retira vers Brisac sous la conduite de Rose, & prit ses quartiers d'hiver dans la Lorraine & dans l'Alsace.

Le Vicomte de Turenne va commander en Allemagne.

Cette nouvelle ne fut pas plutôt arrivée à la Cour que la Reine-Régente envoya le Bâton de Maréchal au *Vicomte de Turenne*, avec ordre d'aller recueillir le débris de cette Armée, & d'en prendre le commandement. Le Vicomte de Turenne passa tout l'hiver à la rétablir; mais quelque soin qu'il en prit, elle ne se trouvoit point assez forte pour faire tête aux Bava-rois, dont l'Armée s'étoit grossie depuis la défaite de Rantzau.

1644. Fribourg assiégé par les Bava-rois.

Merci, qui commandoit les troupes Bava-roises, se voyant maître de la Campagne, (a) alla investir *Fribourg*, assez méchante Place, qui d'ailleurs n'étoit pas pourvue d'une fort bonne garnison.

Le Vicomte de Turenne qui avoit prévu la chose, avoit fait savoir depuis long-tems, au Cardinal Mazarin, qu'il lui seroit impossible de secourir cette Place avec le peu de monde qu'il avoit.

Le Cardinal résolu de signaler le commencement de son Ministère par quelques grandes entreprises contre les Ennemis de la France, afin de couper cours, par même moyen, à toutes les Cabales qu'on pourroit former contre lui dans le Royaume, eut soin de gagner les Princes par des emplois, afin de les intéresser au bonheur de la Régence.

Le Duc d'Enguien a le commandement d'une Armée.

Dans une telle conjoncture, le Duc d'Enguien ne fut point oublié. Mazarin lui fit avoir le commandement d'une Armée, avec

(a) Le vingt-deuxième de Juin.

avec le Gouvernement de Champagne & de Stenay. D'abord, ce Prince eut ordre de s'avancer du côté de la Meuse, pour tenir en jalousie les Frontières, pendant que le Duc d'Orléans, qui devoit commander en Flandres, assiégeroit Graveline. 1644

Ensuite, il traversa cette Rivière, & se jetta dans le Luxembourg, où il avoit déjà mis l'allarme, dès l'année précédente. Son dessein étoit de joindre quelque conquête à celle de Thionville, mais on lui écrivit de la Cour, de ne rien entreprendre jusqu'à nouvel ordre.

Environ ce tems-là, Mazarin ayant appris que Fribourg étoit assiégé, & que les troupes que le Vicomte de Turenne avoit auprès de lui, ne suffisoient pas pour faire lever le siège, il dépêcha un Courier au Duc d'Enguien, pour l'avertir de se joindre incessamment au Vicomte de Turenne, & d'aller au secours de cette Place.

Le Prince marcha le vingtième de Juillet du côté de Mcts, où les troupes passèrent la Moselle, & laissèrent leur gros bagage. En treize jours de marche, il fit soixante-huit lieues, & se rendit à Brisac avec six mille hommes de pied & quatre mille Chevaux. Il va au secours de Fribourg.

Le Vicomte de Turenne avoit reçu ordre de ne point tenter le secours de Fribourg, avant la venue du Duc d'Enguien. Il en donna aussi-tôt avis au Gouverneur, pour l'engager à une vigoureuse défense : Mais cet homme fut si effrayé, qu'il n'eut pas le courage d'attendre le secours.

Le Vicomte de Turenne s'emporta fort contre ce Gouverneur qui n'avoit pas eu la fermeté de se défendre plus longtemps ; & le Duc d'Enguien, qui étoit beaucoup plus violent, ayant appris en chemin qu'il avoit rendu la Place, dit d'abord qu'il le feroit pendre. Et il l'auroit fait sans doute, si la chose n'eût dépendu que de lui : mais étant obligé d'en donner avis en Cour, le Gouverneur trouva plus de miséricorde auprès du Cardinal Mazarin. Il apprend en chemin la reddition de cette Place.

De Brisac, le Duc d'Enguien alla trouver le Vicomte de Turenne, qui étoit campé assez près des Ennemis. Et comme il avoit donné ordre au Comte de Marfin, Maréchal de Camp, de passer le Rhin à Brisac avec l'Armée, il ne demeura au Camp Il résout d'attaquer les Bava-rois.

1644. Camp du Vicomte de Turenne qu'autant qu'il falloit pour reconnoître le poste des Bava-
rois, & pour résoudre comment il
faudroit les attaquer. Il rejoignit son Armée le (a) même
jour qu'elle passa le Rhin, & se mit en marche le lendemain
pour exécuter le projet qu'il avoit formé avec le Vicomte de
Turenne.

Lieu où
les Bava-
rois étoient
campés.

Le Camp des Ennemis étoit assis sur deux Montagnes en-
vironnées de Bois & de marécages. Merci, qui étoit un des
plus grands Capitaines de son tems, n'avoit rien oublié pour
se prévaloir de cette situation. Il avoit fortifié son Camp, du
côté de la Plaine, par un grand retranchement. En venant
de Brisac on ne peut entrer dans cette Plaine que par des dé-
filés au pied d'une Montagne presque inaccessible qui la com-
mande de tous côtés.

Comment
fortifié par
Merci.

Comme on ne pouvoit aller attaquer le Camp de Merci
que par le chemin de Brisac à Fribourg, & qu'il falloit passer
au pied de cette Montagne, qui défendoit la meilleure partie
de ses Troupes, ce Général avoit employé toute son industrie
à mettre cet endroit de son Camp en état de n'être pas forcé.
Dans la pente du côté de la Plaine, il fit faire un Fort palissá-
dé où il mit six cens hommes avec de l'artillerie, s'assurant
par ce moyen-là, du lieu le plus accessible de la Montagne.
De là, il poussa une ligne le long d'un Bois de sapins, en
montant vers le sommet jusqu'à un endroit où il étoit impos-
sible de passer. Cette ligne étoit défendue par des redoutes,
de deux cens pas en deux cens pas; & pour donner encore
plus de peine à ceux qui la voudroient forcer, il fit abattre,
tout du long de cet ouvrage, quantité de sapins dont les bran-
ches étoient à demi-coupées, & entrelacées les unes dans les
autres.

Entre cette Montagne que l'Armée Françoisé trouvoit sur
la droite, & une autre qui étoit plus proche de Fribourg, il
y a un enfoncement, par lequel on pouvoit entrer dans le
Camp des Bava-
rois, mais pour y arriver, il falloit faire un
grand tour, & passer par des lieux qui n'avoient jamais été re-
connus. Cet endroit étoit naturellement fortifié par une ra-
vine large & profonde, & Merci s'étoit contenté d'y faire
faire

(a) Le troisième d'Aout.

faire un abbatris d'arbres couchés au travers de la ravine. Enfin, l'on peut dire que jamais Camp n'a été dans une assiette plus forte, ni mieux retranché que celui-là. 1644

Le Duc d'Enguien, à qui la vûe des plus grands périls sembloit élever le courage, & donner un nouveau degré de confiance, résolut de chasser Merci d'un poste si avantageux, & disposa l'attaque de cette sorte. Il devoit marcher avec toute son Armée contre la ligne du haut de la Montagne le long du Bois des sapins, laissant le Fort sur la gauche, & s'attachant uniquement à emporter les redoutes qui la défendoient.

Le Vicomte de Turenne devoit attaquer l'abbatis d'arbres qui défendoit le vallon. Par ce moyen, on prenoit les Bava-rois par deux endroits; & il y avoit lieu d'espérer que si les attaques se faisoient dans le même tems, Merçi étant obligé de diviser ses forces, seroit embarrassé à se défendre; & que s'il étoit forcé du côté de la ravine, le Duc d'Enguien venant par les hauteurs, & le Vicomte de Turenne entrant en même tems dans la Plaine, il lui seroit impossible de résister.

Dès que les troupes furent arrivées, le Duc d'Enguien donna ordre qu'on se préparât pendant la nuit pour combattre le lendemain. Mais parce que le Vicomte de Turenne avoit un grand tour à faire, les difficultés qu'il rencontra dans sa marche, retarderent les attaques que les deux Armées devoient faire en même tems.

Pour le Duc, il disposa la sienne de cette manière. Son Infanterie étoit composée de six Bataillons, de huit cens hommes chacun. Espenan fut commandé avec deux Bataillons des Regimens de Persan & d'Enguien, pour donner le premier. Le Comte de Tournon, Maréchal de Camp, se mit à la tête des Regimens de Conti & de Mazarin, pour soutenir le Marquis de Persan. Palluau soutenoit toute l'attaque avec le Regiment de Cavalerie d'Enguien; & les Gendarmes furent postés à l'entrée de la Plaine dans un lieu fort ferré afin d'empêcher que les Bava-rois ne prissent l'Infanterie par le flanc. Le Duc d'Enguien réserva deux Regimens pour les employer où l'occasion les demanderoit, & le Maréchal de Grammont, Marlin, l'Eschelle, & Mauvilly demeurèrent auprès de sa per-

Attaque
du Duc
d'Enguien.

1644. personne, pour aller porter ses ordres par-tout où il le jugeroit nécessaire.

Pour aller aux Ennemis, il falloit monter sur une côte fort escarpée au travers d'une vigne, dans laquelle il y avoit, d'espace en espace, des murailles de quatre pieds de haut, qui soutenoient les Terres, & qui étoient comme autant de retranchemens pour les Bava-rois. Les Troupes commandées monterent dans cette vigne, & poussèrent jusqu'au retranchement du Bois de sapin. Cependant les Bava-rois faisoient un si grand feu, que l'Infanterie Françoisse ne pût forcer ces arbres entrelassés sans perdre beaucoup de gens, & même sans se rompre. Le Duc d'Enguien s'étant approché pour voir l'effet de cette attaque, remarqua que la première ligne de ses gens se rallentissoit, & qu'ils étoient en partie entre ce retranchement de Sapins, & en partie dehors, sans avancer, ni reculer. Dans ce moment, ayant reconnu qu'on ne pouvoit point forcer les Bava-rois par le haut de la Montagne, il résolut d'attaquer la ligne des Ennemis par le milieu, avec ce qui restoit des premiers Regimens, bien qu'il n'en eût plus que deux auprès de lui que l'exemple des autres avoit presque découragés. Il n'y avoit point d'autre moyen de dégager ceux qui avoient passé le premier retranchement des Sapins : outre que toute l'Armée Bava-roise n'ayant plus à se défendre contre lui, auroit été fondre sur le Vicomte de Turenne.

Il force
les Bava-
rois dans
leurs re-
tranche-
mens.

Le Prince ayant fait ces reflexions presque en un instant, descend de cheval, se met à la tête du Regiment de Conti, & marche aux Ennemis l'épée à la main. Le Comte de Tournon s'avance en même tems avec le Regiment de Mazarin, suivi du Marquis de *Castelneau-Mauvissiere*. Le Maréchal de Grammont, Marfin, l'Eschelle, Mauvilly, & tout ce qu'il y avoit d'Officiers & de Volontaires mettent pied à terre, pour aller forcer l'Ennemi dans ses retranchemens. Cette action redonne cœur aux Soldats. Le Duc d'Enguien passe, le premier, l'abbatis des sapins; les autres animés par son exemple se jettent en foule par dessus ce retranchement; & ceux qui défendoient la ligne, s'enfuient dans le Bois à la faveur de la nuit qui s'approchoit.

Les Ennemis tenoient encore le Fort, où ils avoient placé de

de l'Artillerie, & si, dans ce tems-là, *Merci* fût venu charger le Duc d'Enguien, il l'auroit réduit à de fâcheuses extrémités. Une partie de l'Infanterie du Prince avoit été tuée; & l'autre s'étoit débandée à poursuivre les fuyards du côté du Bois. Mais peut-être que la nuit qui s'approchoit, empêcha *Merci* de profiter de cette occasion. 1644

A la faveur d'un peu de jour qui restoit, le Duc rassemble promptement son Infanterie, munit les redoutes qu'il venoit d'emporter; & malgré les difficultés du chemin, il fait monter sa Cavalerie jusque sur la hauteur qu'il occupoit. Après que toutes ses Troupes l'eurent joint, il fit sonner les Trompettes & les Timbales, pour apprendre au Vicomte de Turenne que son Armée avoit achevé de gagner le haut de la Montagne, & il disposa toutes choses pour recommencer le combat le lendemain.

A peu près dans le même tems que les Troupes du Duc d'Enguien avoient donné, celles du Vicomte de Turenne avoient attaqué avec beaucoup de vigueur l'abbatis d'arbres qui étoit dans le vallon, entre la Montagne que le Duc avoit emportée, & celle qui étoit proche de Fribourg. *Merci*, qui ne croyoit pas qu'on pût forcer son Camp par la Montagne du côté de Brisac, avoit porté ses principales forces du côté du vallon. Il y avoit, derrière son retranchement, assez d'espace pour mettre ses Troupes en bataille, de sorte que toute la Cavalerie Bavaoise pouvoit, sans rompre ses Escadrons, soutenir l'Infanterie, qui défendoit l'entrée du retranchement. Aussi le Vicomte de Turenne malgré son courage & sa conduite, ne put jamais pénétrer fort avant dans les retranchemens des Bavaois. S'il gaignoit quelques postes, il les perdoit bientôt après, de sorte que toute son attaque se passa en escarmouches. Attaque
du Vicomte
de Tu-
renne.

Cependant le Duc d'Enguien qui entendoit du haut de la Montagne le bruit de cette attaque, se préparoit pour marcher, le lendemain, contre le Camp des Bavaois; afin qu'en faisant tourner vers lui une partie de leurs forces, il pût faciliter au Vicomte de Turenne l'entrée dans la Plaine.

Il étoit presque impossible, que *Merci* pût résister, si, pendant que le Duc d'Enguien viendrait fondre sur lui par les hauteurs, Merci
quitte son
Camp.

1644. teurs, le Vicomte de Turenne l'attaquoit de front. Mais Merci se tira habilement de ce mauvais pas : car pendant la nuit, il retira ses Troupes sur la Montagne proche de Fribourg, & fit sortir son Canon du Fort qui étoit au dessous de l'Armée du Duc d'Enguien, sans que les Généraux-François s'en apperçussent.

Le lendemain, le Duc d'Enguien voyant les Troupes du Vicomte de Turenne répandues dans la Plaine, y descend aussitôt : l'Armée le suit, & à peine a-t-il reconnu les lieux les plus près, que les coups de Canon, tirés du nouveau Camp des Bavares, lui apprennent qu'ils ont achevé d'occuper la Montagne voisine de Fribourg. Le Duc fâché d'avoir manqué son coup, fit mettre, aussi-tôt, son Armée en bataille, malgré la pluie qui n'avoit point cessé pendant la nuit. Mais, parce que les Troupes étoient extrêmement fatiguées des combats passés & du mauvais tems, il remit au lendemain à attaquer les Ennemis dans leurs nouveaux retranchemens.

Il se retire
sur une
Montagne.

La Montagne où Merci s'étoit posté, est à main droite de Fribourg, en venant de Brisac. Elle n'est pas fort rude jusqu'au tiers de sa hauteur, mais le reste est fort escarpé vers le sommet, où il y a une espèce de terrain assez uni, capable de contenir trois ou quatre mille hommes en bataille. Ce Général menagea aussi bien les avantages du lieu dans ce poste, que dans le précédent, & se servit, pour le défendre, de toutes les inventions que l'art de la guerre, & la commodité des Bois lui pouvoient fournir en si peu de tems. Il avoit posté le plus grand Corps de son Infanterie au bout de cette petite Plaine qu'on trouve en avançant vers le sommet de la Montagne. Le reste étoit campé derrière un Bois, sur la droite en approchant de Fribourg; & sa Cavalerie étoit placée depuis le Bois jusqu'aux murailles de la Ville.

Le Duc
d'Enguien
entre-
prend de
le forcer
dans ce
nouveau
Camp.

Dès qu'il fut jour, le Duc d'Enguien s'approcha du pied de la Montagne, où Merci s'étoit retranché, & prit en chemin quelques redoutes que les Dragons des Ennemis gardoient encore dans le vallon. L'Armée du Vicomte de Turenne devoit avoir, ce jour-là, l'Avantgarde, & faire le plus grand effort. Le Marquis d'Aumont, Lieutenant Général, commandoit l'Infanterie. Le Baron de l'Échelle, Maréchal de bataille, mar-

marchoit à la tête de tout, avec mille Mousquetaires, dé- 1644.
tachés des deux Armées : il étoit commandé pour attaquer le
retranchement qui couvroit le plus grand Corps de l'Infanterie
Bavaroise, &, parce que c'étoit le lieu le plus accessible par
où l'on pouvoit aller aux Ennemis, le Vicomte de Turenne
fit marcher de ce côté-là tout le Canon des *Weymariens*.

Espenan, avec l'Infanterie du Duc d'Enguien, devoit forcer
le côté qui regardoit le vallon, où Mercy avoit fait mettre plu-
sieurs rangs d'arbres abbattus avec leurs branches entrelassées.
Entre ces deux attaques, on en devoit faire une fausse avec
peu de gens, seulement pour favoriser les deux véritables.
Rose soutenoit l'Infanterie avec la Cavalerie Weymarienne,
& le Maréchal de Grammont avoit ordre de se tenir en batail-
le dans la Plaine avec la Cavalerie Française, pour prendre
le parti que la nécessité demanderoit.

Le Duc d'Enguien avoit commandé que toutes les attaques
se fissent en même tems. L'Eschelle faisoit déjà tirer l'artille-
rie de son attaque, & se préparoit à marcher aux Ennemis
aussi-tôt que le bruit des mousquetades commenceroit vers l'ab-
batis d'arbres, & vers la fausse attaque du milieu, suivant l'or-
dre qui lui en avoit été donné. Le Duc d'Enguien avoit fort
bien pris ses mesures, mais un accident imprévu les rendit en-
tièrement inutiles.

Pendant qu'on attendoit l'Arrièregarde, qui n'avoit pu join-
dre à cause des mauvais chemins, le Duc suivi du Vicomte de
Turenne & du Maréchal de Grammont étoit monté sur la
plus haute Montagne, pour découvrir le derrière de l'Armée
des Ennemis, & voir leur ordre de bataille. En son absence,
Espenan détacha quelques hommes, à dessein de faire une faus-
se attaque contre une petite redoute qui étoit sur son chemin,
pour aller aux Bavares. Bien qu'ils ne fussent d'abord qu'en
très-petit nombre, ils se mêlèrent avec les Ennemis : leur ex-
emple en attira d'autres, & insensiblement, le combat s'enga-
gea de part & d'autre. Les Bavares soutinrent ceux qui dé-
fendoient leur redoute, & Espenan renforça ceux qui l'atta-
quoient. L'Eschelle ayant oui le bruit qui se faisoit de ce
côté-là, crut que c'étoit le signal de donner par-tout, &
marcha droit à l'Ennemi.

Mauvais
succès de
son entre-
prise.

1644.

Alors le Duc d'Enguien voyant, de la hauteur où il étoit, toute la Montagne des Ennemis en feu, se douta de l'accident qui venoit d'arriver. Il s'avance aussitôt pour réparer ce desordre, pendant que le Vicomte de Turenne, de son côté, fait toutes ses diligences pour aller soutenir ceux qui étoient aux prises avec l'Ennemi. Le Duc d'Enguien court au plus fort de la mêlée, il trouve l'Échelle morte, & ses Troupes qui n'osent ni combattre ni se retirer. Sa présence ranima les Soldats, & l'Infanterie Bavaroloise commençoit à s'ébranler. Déjà, deux Bataillons de celle qui soutenoit le retranchement, avoient fait tourner leurs Drapeaux, & paroissoient tout disposés à prendre la fuite, mais ceux qui bordaient leur ligne, firent un feu si terrible, que l'Infanterie Françoisé perdant courage, les plus éloignés commencerent à se retirer; le reste prit l'épouvante, & plusieurs Officiers même lâcherent le pied. En vain les Généraux les avertissent du desordre qu'on remarquoit dans le Camp des Bavares : en vain ils commandent, sollicitent, menacent : les Soldats ne purent jamais se résoudre à retourner à la charge, tant la peur les avoit saisis.

Ainsi, le Duc d'Enguien fut obligé de faire cesser l'attaque, & de retirer ses Troupes. Cette action fut extrêmement périlleuse pour lui & pour tous ceux qui l'accompagnoient; car il fut toujours à cheval, à trente pas des retranchemens des Ennemis. De vingt personnes qui étoient auprès de lui, il n'y en eût pas un seul qui ne rapportât des marques du danger où il s'étoit exposé. Il eut lui-même le pommeau de la selle de son cheval emporté d'un coup de Canon, & le fourreau de son épée fut rompu d'un coup de mousquet. Le Maréchal de Grammont eut son cheval tué sous lui, & tous les autres y reçurent quelques blessures.

Le Duc d'Enguien change le dessein de son attaque.

Le Prince ne se rebuta point pour ce mauvais succès, mais au lieu de faire le plus grand effort du côté de la Montagne, il ordonna la principale attaque du côté du retranchement d'arbres abbatus. Le Marquis d'Aumont fut commandé pour occuper les Bavares avec les Troupes qui venoient de combattre, en faisant une diversion au même endroit où la première attaque avoit échoué. Le Duc d'Enguien & le Vicomte de Turenne, avec tout le Corps de l'Infanterie conduite par

Mau-

Mauvilly, Maréchal de Bataille, soutenue par les Gendarmes, & par la Cavalerie de Rose, marcherent droit à l'abbatis d'arbres. 1644.

Ceux qui devoient commencer cette nouvelle attaque, furent à peine entrés dans le Bois que les Bavares firent un feu extraordinaire. Les François ne laissèrent pas d'aller à eux en fort bon ordre, pour essayer de les forcer dans ce retranchement. (a) „ Après avoir chassé plusieurs fois les Ennemis, & „ en avoir été repoussés plusieurs fois; enfin *Gaspar de Mer-* „ *ci*, Général-Major de la Cavalerie Bavaresse, (b) ordonna „ à tous ses Cavaliers de mettre pied à terre pour soutenir „ son Infanterie, qui commençoit à se relâcher. Alors on „ combattit, de part & d'autre, avec plus de chaleur qu'au- „ paravant. Les deux partis tirèrent avec tant de furie, que „ le bruit & la fumée confondant toutes choses, ils ne se re- „ connoissoient plus qu'à la lueur du feu de l'artillerie & du „ mousquet. Les Montagnes & les Bois d'alentour retentis- „ soient avec un mugissement effroyable, & augmentoient „ encore l'horreur du combat. Enfin la nuit étant survenue „ les François furent obligés de se retirer sans avoir pu forcer „ le retranchement des Bavares. Jamais peut-être il ne s'est „ fait de combat, où, sans en venir aux coups de main, il „ soit tombé tant de morts de part & d'autre ”.

Combat
sanglant
entre les
Francois
& les Ba-
varois.

Il y eut, ce jour-là, du côté des François plus de deux mil-
le hommes de tués, & quantité de blessés : Mauvilly fut du
nombre des Officiers qui perdirent la vie. Du côté des Ba-
varois il y eut douze cens hommes de tués, entre lesquels fut
Gaspar de Merci, frere de leur Général, & presque autant de
blessés.

Il semble que dans toutes ces attaques le Duc d'Enguien eût
plus en vue de satisfaire sa passion pour la gloire que de me-
nager la vie de ses Soldats. Il reconnut pourtant, après ce
dernier combat, que les pertes qu'il venoit de faire, étoient
assez considérables; mais pour faire voir que tout ce carnage
ne l'étonnoit pas beaucoup, il dit en plaisantant, que (c) *Pa-*

ris

(a) Relation des Campagnes de Ro-
croi & de Fribourg.

b) Ibid.

(c) *Id tamen damni Enguiani ele-*
vans plures und nocte Parisii generari

convallabatur, dit Monsieur Puffendorf
dans l'excellente *Histoire de Suède* qu'il
a composée en Latin. *Lib. XVI. §. 27.*
pag. 539.

144- *ris donnoit chaque nuit plus d'hommes à la France, qu'il n'en étoit mort dans tous les assauts qui avoient été livrés aux Bava-rois.*

Le Duc d'Enguieu ne songe plus à forcer les Bava-rois.

Dès lors, quitrant le dessein de forcer Merci dans ses retranchemens, il ramena son Armée dans le Camp, & ne songea plus qu'à couper les vivres aux Bava-rois pour les obliger à quitter un poste si avantageux. Les Troupes eurent quatre jours pour se rafraîchir; & afin qu'il ne restât rien dans le Camp qui pût retarder son entreprise, il fit porter à Brisac les blessés, qui étoient en grand nombre, comme nous venons de le dire.

Merci se dispose à faire retraite.

Merci ne pouvoit se retirer que par une vallée fort étroite, qui va depuis Fribourg jusqu'à Filinghen. Ainsi le Duc d'Enguieu crut qu'en lui coupant ce chemin, il lui ôteroit les vivres & les fourages, & le contraindroit d'en venir à un combat général, ou de se retirer en desordre. Pour cet effet, le neuvième d'Août, il fit marcher son Armée vers Langsdelinghen, Village situé dans la plus accessible de toutes les Montagnes, qui sont entre Fribourg & Filinghen. Ce lieu étoit assez propre pour incommoder les Bava-rois, & pour les combattre dans leur retraite. Le Duc d'Enguieu y pouvoit faire venir des vivres de Brisac, en cas qu'il s'engageât plus avant dans les Montagnes. Mais le chemin qu'il falloit tenir pour entrer dans cette Vallée, étoit extrêmement difficile, à cause des marécages, dont les Bois sont pleins. Il prit toutes les précautions que demandoient le désavantage du lieu, & la présence d'un Ennemi vigilant, toujours prêt à profiter de l'occasion.

L'Armée Française veut s'exposer à son passage.

Dès le point du jour, le Vicomte de Turenne fit marcher son Armée, qui composoit l'Avant-garde ce jour-là. Le Duc d'Enguieu prit le soin de faire la retraite, il mit un grand Corps d'Infanterie à la queue de l'Armée, pour soutenir l'Arrièregarde de sa Cavalerie, & jeta des pelotons de Mousquetaires sur les Aîles, pour défendre les passages par lesquels les Bava-rois pouvoient la venir charger. Il se tint en présence de l'Armée de Merci jusqu'à ce que toutes les Troupes fussent passées; & après avoir traversé de la sorte ces Marécages & ces Bois, il rejoignit l'Avantgarde à Langsdelinghen, sans que les

Bava-rois

Bavarois eussent fait le moindre effort pour s'opposer à son passage. 1644

Merci ayant observé la marche des François, en avoit d'abord pénétré les raisons ; & jugeant bien qu'il ne pouvoit échaper au Duc d'Enguien qu'en le prévenant, sans s'amuser à lui disputer le passage d'un défilé, dès qu'il vit marcher l'Arrière-garde François qu'il auroit pu attaquer avec assez d'avantage, il fit décamper son Armée de peur que les premières Troupes de l'Avant-garde ne le joignissent ; tenant le haut des Montagnes, & faisant conduire son bagage par le Val de Saint-Peter qui mene vers Filinghen.

Le Duc d'Enguien, de son côté, ayant appris la marche de Merci, hâta la sienne, avec toute la diligence possible. Mais comme ses Troupes étoient extrêmement fatiguées, & qu'il falloit traverser des Montagnes presque inaccessibles pour lui couper le chemin, il détacha le Colonel Rosé avec huit cens Chevaux seulement, pour amuser les Bavarois, & les incommoder dans leur retraite, pendant que le reste de l'Armée passeroit les défilés. Rosé exécuta ces ordres avec vigueur, & commença à escarmoucher contre les Bavarois auprès de l'Abbaye de Saint-Peter. Cependant l'Armée François défiloit par un Vallon fort serré, au bout duquel il falloit monter au sommet d'une Montagne si escarpée & si couverte de Bois, qu'on n'y pouvoit passer qu'un à un. Le Duc d'Enguien surmonta toutes ces difficultés ; & dès que son Avant-garde fut sur le haut de cette Montagne, elle découvrit les Bavarois en bataille, & Rosé qui touchoit presque leur Arrière-garde.

Aussi-tot que Merci eut découvert les premiers Bataillons de l'Avant-garde François, il jugea bien, que le reste de l'Armée étoit derrière ; & comme Rosé incommodoit beaucoup la queue de son Arrière-garde, il prit la résolution de se défaire de lui par un grand effort, avant que le Duc d'Enguien fût plus près, & qu'il eût assez de troupes assemblées pour le soutenir. Pour donc l'accabler tout d'un coup, Merci fit faire demi-tour à-droit à toute son Armée, & marcha contre la Cavalerie de Rosé. Ce Colonel, au lieu de se retirer promptement dans un défilé qui étoit derrière lui, & par où le Duc d'Enguien devoit venir à son secours, ne fit pas diffi-

Coup har-
di du Co-
lonel Rosé.

1644. culté d'aller affronter dans la Plaine toute l'Armée Bavaoise. Il avoit (a) l'Armée ennemie & la Plaine devant lui; à droite, le grand chemin de Fillinghen rempli du bagage des Bavaois; à gauche, un grand précipice; & derrière lui, le défilé par où il devoit joindre le Duc d'Enguien. Il détacha d'abord un de ses Escadrons pour dételer les Chariots du bagage des Ennemis, & avec ce qui lui restoit il alla charger les plus avancés de l'Armée Bavaoise. Mais pour se conserver libre l'entrée du défilé, il y laissa quatre Escadrons, derrière lesquels il se retira, après avoir été trois fois à la charge avec les autres. Ces quatre Escadrons soutinrent le choc des Bavaois sans s'ébranler, jusqu'à ce que le reste de cette Cavalerie fut entré pêle-mêle dans le défilé. Enfin, de quatre Escadrons, Rose n'en laissa plus que deux pour défendre ce passage, lesquels, après une résistance incroyable, voyant leurs gens hors de péril, se jetterent dans le précipice qu'ils avoient sur la gauche, par des lieux tout-à-fait impraticables.

Rose conduisit cette entreprise avec beaucoup de vigueur, & avec tout l'art qu'il étoit possible de pratiquer dans un si grand péril: Mais il ne s'en seroit jamais sauvé, si Merci n'eût pas vu sur la Montagne voisine les Corps de l'Armée Française, qui se formoient peu à peu, & qu'il n'eût appréhendé que le Duc d'Enguien, venant à fondre sur lui tout d'un coup, ne l'engageât à un combat général; ce qu'il vouloit éviter absolument. En effet, le Duc ayant remarqué du haut de la Montagne l'action de Rose & le danger où il étoit, avoit d'abord rallié ce qui s'étoit trouvé de gens autour de sa personne, & Rose en se retirant le rencontra qu'il venoit à son secours.

Merci se
retire hui-
seulement.

Dans le même tems que Rose faisoit sa retraite, Merci commença la sienne, avec tout l'ordre que peut apporter un grand Capitaine, qui ne veut point être forcé de combattre: néanmoins, se voyant serré de près par le Duc d'Enguien, il fut contraint d'abandonner une partie de son Canon, & tout son bagage. Ensuite, il marcha si vite par le grand chemin de Fillinghen, qu'en un moment l'Armée Française le perdit de vue.

C'est

(a) Relation de Rocroi & de Fribourg.

C'est ainsi que se termina la Bataille de Fribourg, qu'on peut nommer *une suite de plusieurs combats très-sanglans plutôt qu'une bataille ordinaire*, comme s'en explique (a) un Auteur, qui a écrit la Relation de cette Campagne avec beaucoup de force, de candeur, & de netteté. 1644.

Les Bavares perdirent, en cette rencontre, huit mille hommes, & presque tous leurs chevaux. La perte que les François y firent, ne fut guère moins grande : mais comme Merci avoit décampé avec tant de précipitation qu'il avoit été obligé d'abandonner son artillerie & son bagage, son départ eut plus l'air d'une fuite que d'une véritable retraite, & l'on donna l'honneur de la Victoire au Duc d'Enguien. Les François, dit (b) *Vittorio Siri*, n'eurent pas grand sujet de se glorifier d'une telle victoire; & selon (c) le Procureur Nani, *le recit qu'on en publia, montant à plus de six mille François morts ou blessés, sembloit plutôt l'Inscription d'un Cimetière que la marque d'un triomphe.*

Il est pourtant vrai de dire, que cette entreprise du Duc d'Enguien fut assez justifiée par les grands avantages qu'il tira de la retraite des Bavares, comme nous l'allons voir.

Pendant que Merci ne songeoit qu'à assurer sa retraite, le Duc d'Enguien de son côté rallia ses Troupes pour le suivre; mais, après l'avoir poursuivi en vain tout le reste du jour, il retourna le lendemain sur ses pas, & vint camper à l'Abbaie de Saint-Peter. Le jour suivant, il laissa reposer dans cet endroit ses Troupes, qui étoient extrêmement fatiguées, & fit brûler le bagage des Bavares, & emmener six Canons & deux mortiers qu'ils avoient abandonnés. Le lendemain, il prit un petit Château près de Fribourg, & envoya le Comte de Tournon conduire l'artillerie à Brisac.

Ensuite, il retourna vers Langsdelinghen, où son bagage & son Canon l'attendoient, & ce fut alors qu'il songea sérieusement

Le Duc d'Enguien le suit inutilement.

(a) *Monsieur de la Chapelle. Relation de la Campagne de Fribourg. En l'année 1644. pag. 139.*

(b) *Frà le Vittorie del Duca, dit à cette occasion Vittorio Siri, raccontano li Francesi questa battaglia, senza saperli un qual fondamento di ragione.*

(c) *S'attribuì all' Anguien la Vittoria; dit cet Auteur, en outre, il racconta che ne fu pubblicato, portando più di sei mila ò morti, ò feriti, più rassombrasse l'Inscrizione di Cimiterio che titolo di trionfo. Hist. dell' Rep. Ven. Parte II. Lib. I. pag. 8.*

1644. sement à profiter, au plutôt, de la retraite des Bava-rois. Le sentiment des principaux Officiers étoit de reprendre Fribourg, mais le Duc d'Enguien ne fut pas de cet avis.

Il forme
le dessein
d'assiéger
Philis-
bourg.

Il représenta que ce dessein n'étoit point assez considérable dans une fin de Campagne, qu'il falloit couronner par quelque action d'éclat ; & en même tems, il proposa le siège de *Philisbourg*. C'étoit-là une entreprise bien glorieuse à la France, mais aussi très-difficile à exécuter. *Philisbourg* est une des plus fortes Places de l'Europe ; & le Duc d'Enguien étoit obligé de faire une traite de dix ou douze jours pour y aller. Son Armée avoit été fort diminuée par les combats précédens, & elle étoit dépourvue d'argent & de provisions. Malgré toutes ces difficultés, le siège de *Philisbourg* fut résolu.

Le Duc d'Enguien commença par ordonner qu'on fit les préparatifs nécessaires pour ce siège. Il envoya à Brisac *Champlastreux*, Intendant de son Armée, pour préparer les munitions, & pour faire charger dix pièces de batterie sur les Bateaux dont on se devoit servir pour faire un pont sur le Rhin, ce qui fut promptement exécuté.

Le seizième d'Août, le Duc d'Enguien partit de Langsdelinghen avec son Armée. Il prit sa route le long du Rhin, du côté de Pfortzheim & Dourlach, d'où Mercy ayant conclu que ce Prince en vouloit à Heilbron, il envoya tout aussi-tôt le Colonel Wolf avec quelques Troupes pour se jeter dans cette Place.

Le Duc d'Enguien avoit pris la conduite de l'Infanterie des deux Armées, & de toute la Cavalerie Française. Il prit en passant un Château situé à cinq ou six lieues de Strasbourg, afin de s'assurer la communication de cette Ville, d'où il devoit tirer des vivres pendant le siège de *Philisbourg*. De là il vint à *Kupenhein*, que Rose avoit pris dans son passage avec plusieurs autres Lieux.

Il arrive
devant
cette Place.

Cependant, le Vicomte de Turenne alla investir *Philisbourg* avec trois mille Chevaux & sept cens hommes de pied, & le Duc d'Enguien arriva le vingt-cinquième d'Août devant cette Place, en dix jours de marche depuis Langsdelinghen.

Philisbourg est situé auprès du Rhin sur les confins du Duché

Duché de Wirtemberg, & du Bas-Palatinat, à trois lieues de Spire. Cette Place a un Fort carré, qui commande sur le Rhin. Vis-à-vis de Philisbourg la Rivière forme un grand coude & fait beaucoup de marécages autour de la moitié de la Place. Elle a sept bastions presque réguliers, & l'approche ne s'y peut faire que par une langue de terre qui conduit à deux bastions, car les cinq autres sont environnés de marais presque inaccessibles, mais qui étoient pourtant un peu durcis par la grande chaleur qu'il faisoit alors. 1644.

Lors que le Duc d'Enguien la fit investir, *Bamberg* en étoit Gouverneur. Sa garnison n'étoit composée que de six cens hommes, mais il avoit cent pièces de Canon, & assez de munitions pour soutenir un long siège.

Après que le Duc d'Enguien eut reconnu les lieux les plus avantageux pour assurer sa circonvallation, il employa le reste de la journée à prendre ses postes, & destina la nuit pour attaquer le Fort du Rhin. Quelque considérable que fût ce poste, il fut emporté sans beaucoup de peine, parce que Bamberg n'ayant pas assez d'Infanterie, avoit retiré dans la Place presque tout ce qui étoit à la défense du Fort. Dès qu'il fut nuit, le Vicomte de Turenne s'en approcha. A la première attaque il fit plier le peu de gens qui y étoient pour le défendre, & s'en étant rendu maître, il le munit de tout ce qui étoit nécessaire contre les attaques de la Ville.

Alors, le Duc d'Enguien & le Vicomte de Turenne ne songèrent plus qu'à fortifier leurs Quartiers, & dans quatre jours, les travaux de la circonvallation furent achevés, & le Camp fermé de tous côtés.

Cependant, le Pont de bateaux arriva, chargé du Canon, des munitions, & des vivres. En vingt-quatre heures il fut placé vis-à-vis de *Germesheim*, & de *Knaudenheim*. *Germesheim* est une petite Ville du Bas-Palatinat, assise sur le bord du Rhin. Sa prise étoit nécessaire pour tenir le haut du Rhin; & comme on ne pouvoit faire de circonvallation au de-là de la Rivière, on ne pouvoit aussi en être assuré qu'en prenant les Places qui la commandoient. C'est pourquoi, du moment que le Pont fut achevé, le Duc d'Enguien fit passer le Marquis d'Aumont avec six cens hommes de pied & trois cens

1644. Chevaux pour attaquer Germesheim. D'Aumont s'en rendit le maître en deux jours de tranchée ouverte, & ensuite il marcha vers *Spire*. Cette Ville ayant été sommée de faire sortir les Impériaux, & de recevoir garnison François, renvoya d'abord fierement le Trompette qui lui en vint faire la proposition. Mais les Habitans de *Spire* ayant appris que le Marquis d'Aumont s'avançoit avec ses Troupes, ils changerent promptement de résolution, & lui firent savoir qu'ils étoient prêts à se mettre sous la protection du Roi de France. Ils demanderent que leurs Privilèges fussent conservés. D'Aumont le leur promit de la part du Duc d'Enguien, & laissa dans la Ville une garnison François de deux cens hommes. Le ving-neuvième de ce mois, ils envoyerent des Députés au Duc d'Enguien, qui les reçut fort honorablement, & leur accorda la confirmation de tous leurs Privilèges & immunités.

Pendant que d'Aumont s'assûroit de tous les postes nécessaires sur le bord du Rhin, le Duc d'Enguien fit commencer les attaques de Philipsbourg. Nous avons déjà dit que l'approche ne s'y peut faire que par une langue de terre, qui conduit à deux bastions. Le Duc d'Enguien ordonna deux attaques par cet endroit. Le Maréchal de Grammont eut soin de la gauche, & le Vicomte de Turenne de la droite. La tranchée fut ouverte le premier jour de Septembre.

Espanan, avec le Régiment de Persan, fut de garde la première nuit dans la tranchée de Grammont; & après avoir poussé la ligne près de deux cens pas, il commença une grande redoute, où il établit un Corps-de-garde de cent Gendarmes à la tête des Travailleurs. Les Assiégés, qui ne savoient pas encore où l'on travailloit, ne firent aucun effort durant la nuit, pour interrompre l'ouvrage des Assiégeans. Mais dès que le jour parut, voyant combien le travail avoit été avancé, ils détacherent, sur les huit heures du matin, deux cens Mousquetaires & cent Chevaux qui s'avancerent contre la ligne; & bien qu'elle fût encore pleine de Travailleurs, Espanan se prépara pour les recevoir. Il commanda, en même tems, aux Gendarmes de faire tête à la Cavalerie des Assiégés. Cet Escadron marcha aux Ennemis dans un si grand desordre qu'il fut rompu au premier choc, & le *Marquis de Boulaye*, Lieutenant

tenant de cette Compagnie des Gendarmes , fut tué sur la 1644.
place.

Néanmoins , Espenan mit la ligne en si bon état que les Assiégés n'osèrent l'attaquer , ni pousser plus loin ce premier avantage qu'ils venoient de remporter , & pendant ce tems-là , les Gendarmes s'étant ralliés , revinrent à la charge ; & malgré le feu continuel des bastions , ils repoussèrent les Ennemis jusques à la palissade de leur fossé. Ce fut là la seule sortie que Bamberg fit faire durant tout le siège.

Les Assiégés continuèrent leur travail sans interruption. Le Duc d'Enguien s'appliquoit fortement à faire avancer les travaux de son attaque : il visitoit jour & nuit les postes les plus avancés , & engageoit par ses libéralités les Soldats & les Travailleurs à mépriser les grandes fatigues qu'il leur falloit essuyer. Le Vicomte de Turenne ne faisoit pas moins de diligence de son côté. La cinquième nuit , les deux attaques firent leur logement sur la Contrescarpe. Bamberg ne s'étoit opposé à tous ces travaux que par le feu du Canon & du Mousquet.

Aussi-tôt que les deux attaques eurent fait leurs logemens sur la Contrescarpe , on poussa le travail jusques au fossé , qu'on se mit en état de combler. Les Assiégés firent en cette occasion tous les efforts imaginables pour empêcher ce travail , tirant incessamment le Canon contre le Pont des fascines que les Assiégés faisoient pour passer le fossé. Comme ils avoient un grand nombre de Canons , dès qu'une de leurs pièces étoit démontée , ils en pouissoient une autre à la place. Mais enfin , le Duc d'Enguien ayant fait élever des épaulemens pour se mettre à couvert des faces des Bastions , où les Assiégés avoient placé quantité de pièces de Canon , avec lesquelles ils ruinoient les siennes & foudroyoient les Travailleurs , son Canon eut le dessus , & les Assiégés travaillèrent à leur Pont avec plus de sûreté qu'auparavant.

Bamberg reconnut alors qu'il n'étoit plus en son pouvoir d'empêcher que le fossé ne fût comblé ; & comme sa garnison étoit foible , il crut qu'il feroit une capitulation plus avantageuse s'il se rendoit avant que le mineur fût attaché. Il fit battre la chamade : les otages furent donnés ; & la garnison for-
tit

Philip-
bourg se
rend par
composi-
tion.

1644 tit le douzième de Septembre, au nombre de cinq cens hommes, tambour battant, enseignes déployées, avec armes, bagages, chevaux, & deux pièces d'artillerie. L'on trouva dans cette Place soixante & dix pièces de Canon en batterie presque toutes de fonte verte. Le Duc d'Enguien y fit entrer une bonne garnison, & y mit Espenan pour Gouverneur.

La prise de Philisbourg donna une grande réputation aux armes de France. Le Duc d'Enguien, avant que de recueillir les fruits d'une conquête si importante, ne voulut point s'en éloigner qu'il ne l'eût remise en défense. Il répara les grandes ruines que le Canon avoit faites, & fit même quelques nouvelles fortifications.

Le Vicomte de Turenne prend Worms.

Mais parce que toute l'Armée n'étoit pas nécessaire pour si peu de chose, le Duc d'Enguien détacha le Vicomte de Turenne pour aller attaquer *Worms*. Le Duc Charles de Lorraine y tenoit garnison, & depuis la perte de ses Etats, il n'avoit presque point d'autre retraite que celle-là. Le Vicomte de Turenne ayant pris sa marche par le Palatinat avec deux mille Chevaux, rencontra le Général Beck; & lui défit six cens hommes qu'il conduisoit à Frankendal. Les Habitans de Worms n'ayant plus rien à espérer, après la défaite de ce Général, ouvrirent leurs portes au Vicomte de Turenne, & en firent sortir les Lorrains.

Il s'approche de Mayence.

De là, ce Vicomte poursuivit sa marche vers *Mayence*, & détacha Rose pour aller attaquer *Openheim* qui se rendit sans faire aucune résistance. Merci qui n'avoit pas cru que toutes ces Places se rendissent si facilement, se hâta pour empêcher au moins que Mayence ne tombât entre les mains des François. Il détacha le Colonel Wolf avec deux cens Chevaux & cinq cens Dragons, pour se jeter dans cette Place. Le Vicomte de Turenne s'étoit déjà présenté devant Mayence; & s'étant logé dans le Fauxbourg, il envoya un Trompette à ceux qui commandoient dans la Ville, pour leur offrir des conditions honorables.

Mayence veut se rendre au Duc d'Enguien, qui vient auprès de cette Place.

L'Electeur de cette Ville n'ayant pas cru y pouvoir demeurer en sûreté, s'étoit retiré à Hermelstein. Ainsi, le Chapitre, à qui toute l'autorité appartient en l'absence de l'Archevêque, fit assembler tous les Corps de la Ville pour savoir ce qu'il falloit

loit faire dans une telle conjoncture; & après plusieurs délibérations, ils résolurent de députer vers le Duc d'Enguien, & de ne donner les Clefs qu'à lui-même, afin de rendre en quelque sorte leur Capitulation plus honorable par la qualité de celui qui les recevroit. Le Vicomte de Turenne envoya cette réponse au Duc d'Enguien, qui étoit toujours avec son Armée à la vue de Philisbourg. Ce Prince partit aussi-tôt avec une escorte de quatre cens Chevaux, & se rendit, en un jour & demi, près de Mayence.

Cependant, le Colonel Wolf, que Merci avoit détaché de son Armée pour empêcher que Mayence ne se rendit aux François, étoit arrivé dans cette Ville, un quart-d'heure avant le Duc d'Enguien. Le Trompette que ce Prince envoya aux Habitans pour les avertir de sa venue, trouva Wolf, qui les haranguoit pour leur persuader de se défendre, offrant le secours qu'il avoit laissé de l'autre côté du Rhin, & celui de toute l'Armée Bavaoise, qui le suivroit en même tems. Mais les Habitans de Mayence répondirent à ce Colonel, „ qu'il „ falloit employer d'autres armes que des paroles pour résister „ à une Armée victorieuse qui étoit à leurs portes, & qui sa- „ roit mieux les attaquer qu'ils ne sauroient se défendre. Ainsi ils tinrent la parole qu'ils avoient donnée au Vicomte de Turenne; & après avoir fait sortir Wolf de la Ville, ils envoyèrent au Duc d'Enguien, qui étoit en personne dans leur Fauxbourg, leurs Députés pour conclure la Capitulation. Le Chapitre s'obligea de faire sortir la garnison qu'il tenoit dans Bingen, petite Ville avec un bon Château sur le Rhin, & d'y recevoir des Troupes Françaises.

La garnison Impériale qui étoit dans Mayence, étant sortie par un accord particulier qu'elle fit avec le Duc d'Enguien, ce Prince fit son entrée dans la Ville, où il fut reçu avec toute la magnificence possible. Tous les Corps de la Ville vinrent au devant de lui pour le haranguer. Ils firent leur compliment en Latin, & le Duc d'Enguien y répondit en la même Langue, d'une manière qui lui fit beaucoup d'honneur dans toute l'Allemagne.

Ce Duc donna le Gouvernement de Mayence au Comte de Courval, & y établit une forte garnison, avec ce qui étoit

T O M. I.

I

néces-

Honneurs
qu'on lui
rend à son
entrée dans
Mayence.

1644 nécessaire pour réparer les anciennes fortifications, & en faire de nouvelles.

Le Vicomte de Turenne prit en passant *Creutznach*, & le Duc d'Enguien détacha le Marquis d'Aumont pour aller investir *Landaw* avec douze cens hommes de pied, & quinze cens Chevaux.

Cette Ville est située dans une Plaine à quatre lieues de Philisbourg, de sorte qu'il étoit d'une assez grande importance de s'en rendre maître, pour assurer les quartiers d'hiver que l'Armée de France vouloit prendre au delà du Rhin. Il y avoit dedans quatre cens hommes de Troupes Lorraines.

Pendant que d'Aumont prenoit ses quartiers, & commençoit ses travaux devant Landaw, le Duc d'Enguien vint rejoindre son Armée à Philisbourg, pour être près du siège que d'Aumont alloit entreprendre.

D'Aumont travailla aux approches avec une extrême diligence, & fit ouvrir la tranchée en fort peu de jours; mais en allant visiter le travail, il reçut une blessure dont il mourut quelques jours après à Spire, où il avoit été obligé de se faire porter. La mort de ce Général rallentit beaucoup l'ardeur des Assiégeans, & donna cœur aux Assiégés, qui faisoient à tout moment de violentes irruptions dans le Camp. Le Vicomte de Turenne ayant appris ce désordre, y alla avec cinq cens hommes de renfort pour continuer le siège. Il poussa la tranchée avec tant de diligence que dans trois jours on fit une batterie sur la contrescarpe, & le cinquième jour, le Duc d'Enguien y étant venu pour visiter les travaux, les Lorrains traitèrent avec le Vicomte de Turenne, & sortirent de la Place.

Le Duc
d'Enguien
revient à
la Cour,

Après la prise de Landaw, *Nienstad*, *Manheim* & *Baccarach* ne firent que fort peu de résistance. Le Duc d'Enguien termina par-là cette Campagne. Il prit avec lui la Cavalerie Française, laissant le reste de son Armée sous la conduite du Vicomte de Turenne, & revint à la Cour, où il reçut de nouveaux applaudissemens pour le grand nombre de conquêtes qu'il venoit de faire, s'étant rendu maître en une seule Campagne de presque tout le Palatinat, du cours du Rhin depuis Philisbourg jusqu'à Hermeststein, & de tout ce qui est entre le Rhin & la Mozelle.

Au

Au commencement de Janvier de l'Année 1645. il arriva un accident qui pensa causer une grande division entre le Duc d'Orleans & le Duc d'Enguien : mais le Cardinal Mazarin détourna prudemment ce malheur. Le Duc d'Enguien étant à l'Hôtel de Luxembourg, (a) un Exempt des Gardes du Duc d'Orleans voulant empêcher les Pages de toucher à quelques confitures, poussa par mégarde son bâton dans les cheveux du Duc d'Enguien, & le blessa un peu au visage. A l'instant, le Duc lui arracha le bâton des mains, & le lui rompit sur le dos, quoi que l'Exempt se fût d'abord jetté à ses pieds pour lui demander pardon.

1645.

Il se brouille avec le Duc d'Orleans.

Cette affaire fit beaucoup de bruit au Luxembourg; & le Comte de Saint Aignan, qui étoit Capitaine des Gardes du Duc d'Orleans, dit tout haut, que (b) s'il y avoit été, il auroit tout au moins arrêté le Duc d'Enguien. Le Duc d'Orleans demanda que le Duc d'Enguien lui vint faire réparation, soutenant qu'il n'auroit pas dû maltraiter l'Exempt, puisqu'il avoit demandé pardon de sa faute, du moment qu'il l'eût commise. Il appuyoit cela de l'exemple de Louis XIII. (c) à qui une semblable chose étoit arrivée; car un Exempt l'ayant frappé au coude avec son bâton, & s'étant jetté incontinent à ses pieds pour lui demander grace, Louis XIII. le fit lever, en lui disant, *Allez, Allez, vous faifiez votre Charge.* La chose étant dans cet état, Mazarin eut soin d'empêcher qu'elle n'eût de fâcheuses suites. Il fit si bien, que le Duc d'Orleans perdit bien tôt le souvenir de l'action du Duc d'Enguien.

L'accommodement se fit dans l'Hôtel de Luxembourg. Le Duc d'Enguien accompagné du Cardinal Mazarin, & du Duc de Longueville, y alla saluez le Duc d'Orleans qui l'attendoit seul dans un Cabinet; & quelques momens après, la Reine vint rendre visite à la Duchesse d'Orleans, menant avec elle la Princesse de Condé, afin qu'il ne restât aucun sujet d'aigreur entre ces deux Maisons.

Le Duc d'Enguien ne fit pas un fort long séjour à la Cour. Depuis qu'il étoit parti d'Allemagne, les choses y avoient bien chan-

Il se raccommode avec lui.

Ce qui se passe en Allemagne pendant que le Duc d'Enguien est à la Cour.

(a) Vittorio Siri dans son Mercure. Liv. 4. pag. 249.

(b) La Vie du Vicomte de Turenne. (c) Vittorio Siri dans son Mercure.

1645. changé de face. Les Bavaois , qui depuis la bataille de Frébourg , n'avoient osé faire aucune entreprise , ni même s'opposer aux conquêtes de l'Armée de France , commencèrent à s'approcher de Philisbourg dont la perte leur tenoit fort au cœur. Ils tâchèrent de s'emparer des Places voisines , espérant que s'ils pouvoient le bloquer , il leur seroit aisé de s'en rendre maîtres : mais le Vicomte de Turenne s'étant aperçu de leur dessein , se posta si avantageusement qu'il leur fut impossible de l'exécuter. Se voyant découverts , ils se jetterent inopinément sur *Manheim* , & le prirent d'emblée , avant que le Vicomte de Turenne pût le secourir. Ils tentèrent quelques autres entreprises que ce Grand Capitaine rendit entièrement inutiles.

Enfin le Vicomte de Turenne voulant donner du relâche à son Armée , après tant de fatigues qu'elle venoit d'essuyer dans les diverses marches qu'elle avoit faites pour s'opposer aux Bavaois , il la mit en quartier d'hiver , sur le rapport qu'on lui fit que les Ennemis alloient , de leur côté , prendre du repos. Il dispersa son Armée près de Mergentheim dans la Franconie , en différens quartiers assez éloignés les uns des autres.

Le Vi-
comte de
Turenne
est battu
par Merc.

Merci ayant appris que l'Armée Françoisé ainsi séparée ne pensoit à rien moins qu'à prévenir une surprise , ne laissa pas échapper une si belle occasion. Il ramassa promptement toutes ses Troupes , & (a) vint fondre si à propos sur ses quartiers divisés ; qu'il en eut enlevé la meilleure partie avant qu'ils pussent se rallier pour lui faire tête. Le Vicomte de Turenne résolu de périr ou de sauver le reste de son Armée , fit ferme à l'entrée d'un défilé avec ce qu'il put rassembler de Cavalerie , & se retira enfin à la faveur de la nuit. Les Ennemis ne sachant quel chemin il avoit pris , & craignant de donner dans quelque embuscade , jugerent à propos d'attendre la pointe du jour pour le poursuivre ; mais ils n'arriverent sur les bords du Mein que lorsque le Vicomte de Turenne avoit déjà passé cette Rivière , avec les débris de son Armée.

Après cette victoire les Bavaois prirent *Gernsheim* , & au-
voient

(a) C'étoit le cinquième jour de Mai

roient ravagé entièrement les Etats de la Landgrave de Hesse, 1645. si les Suédois ne fussent venus au secours de cette Princesse, qui, depuis le commencement de la guerre, avoit toujours été attachée au parti de la France.

Cependant le Vicomte de Turenne qui d'abord s'étoit retiré au-delà du Rhin, le repassa pour s'aller joindre aux Suédois & aux Troupes de Hesse, & résolut avec les autres Chefs, de se tenir sur la défensive jusqu'à ce qu'il fût venu quelque secours de France.

Le Vicomte de Turenne se joint aux Suédois.

Le Cardinal Mazarin informé de l'état où étoient les choses en Allemagne, résolut aussi-tôt d'y envoyer le Duc d'Enguien. Cette année, le Duc d'Orleans prit encore le commandement de l'Armée de Flandre, où il fit des progrès assez considérables.

Le Duc d'Enguien se prépare à retourner en Allemagne.

On envoya, dans le même tems, une autre Armée contre le Duc de Lorraine, qui trouvoit moyen de tems en tems de rentrer dans quelques-unes de ses Places. Il étoit nécessaire d'empêcher de bonne heure qu'il ne s'y établit; de peur que la Lorraine, qui haïssoit la domination François, n'en vint à une revolte générale. Ainsi, quoi que les affaires pressassent beaucoup en Allemagne, pendant que le *Marquis de Villeroi*, qu'on avoit envoyé en Lorraine, assiégeoit *la Motte*, l'une des plus fortes & des plus importantes Places de la Province, le Duc d'Enguien eut ordre de s'opposer au secours que le Duc Charles voudroit jeter dans cette Place.

Il s'arrête en Lorraine.

Les Suédois gronderent fort de ce qu'au préjudice de leurs affaires, on en entreprenoit de nouvelles; mais le Vicomte de Turenne tâcha de modérer leur mécontentement, en leur faisant entendre que ce Siègne ne durerait pas longtems. Il fut pourtant plus long qu'il ne pensoit, & le Gouverneur se défendit si vigoureusement, que le Duc de Lorraine eut le tems de pouvoir venir à son secours. Il se mit en marche pour cela, & ayant joint à ses Troupes quelques Regimens que lui donnerent les Espagnols, il passa la Meuse, comptant déjà que rien ne pourroit s'opposer à son entreprise: mais il trouva le Duc d'Enguien posté avec tant d'avantage qu'il n'osa passer outre.

Plaintes des Suédois sur le retardement du Duc d'Enguien.

Cependant les Suédois ne cessèrent de s'emporter contre la France,

1645. France, voyant qu'elle faisoit de grands efforts en Flandre, & en Lorraine, tandis qu'ils étoient obligés de garder, pour ainsi dire, le Vicomte de Turenne en Allemagne. Ce Prince ne savoit plus que faire pour les engager à prendre patience. Il avoit déjà dépêché divers Courriers au Duc d'Enguien & au Cardinal Mazarin, mais ils lui mandoient pour toute réponse, qu'on ne pouvoit pas faire autrement.

Le Duc d'Enguien arrive en Allemagne.

Enfin Villeroi ayant réduit La Mothe avec quelques autres petites Places que le Duc de Lorraine tenoit encore, le Duc d'Enguien (a) s'avança en Allemagne, où il étoit attendu avec beaucoup d'impatience. Il amenoit avec lui le Maréchal de Grammont avec six mille hommes de pied, & quatre mille Cavaliers, tous gens d'élite. Il passa le Rhin à Spire, & joignit le Vicomte de Turenne sans que personne osât s'opposer à son passage.

Les Suédois l'abandonnent.

Il ne fut pas plutôt arrivé que les Suédois demanderent de se séparer pour aller joindre *Tortenson*, Général des Troupes Suédoises, qui étoit engagé dans la Moravie. Le Prince s'emporta extraordinairement à cette proposition, (b) mais le Vicomte de Turenne lui ayant remontré que les Etrangers ne se gaignoient pas de la sorte, il consentit qu'il vît de sa part *Konigsmark* qui commandoit les Troupes Suédoises, & qu'il tâchât de le ramener par la douceur. *Konigsmark* non seulement persista dans sa première résolution, il fit même ensuite que *Geis*, Général des Troupes de Hesse, demanda à se retirer. On employa un jour & demi à traiter de cette affaire; & tout ce qu'on put obtenir fut que *Geis* resteroit, en attendant des nouvelles de sa Maîtresse. Le Duc d'Enguien ayant écrit lui-même à la Landgrave de Hesse, (c) elle envoya ordre à son Armée de ne point quitter les François, & au Général *Geis* d'obéir absolument au Duc d'Enguien.

Progrès qu'il fait en Allemagne.

Merci, qui avoit bien prévu que les François feroient, cette année, de grands efforts en Allemagne, avoit renforcé son Armée de quatre mille hommes, que le Général *Gleem* lui mena de Westphalie. Le Duc d'Enguien résolut d'abord de passer

(a) Au commencement du Mois de Juin. pag. 199.

(c) Mémoires de Montglat: Tom. II.

(b) La Vie du Vicomte de Turenne, pag. 156.

passer le Nekre pour aller attaquer Heilbron : mais Merci s'é-
tant aperçu de son dessein , se posta si avantageusement que
le Prince n'osa passer cette Rivière en présence des Ennemis.
Il aima mieux attaquer *Wimphen* , qui est au deçà du Nekre,
& sans s'amuser à l'assiéger dans les formes , il le fit canon-
ner avec tant de furie qu'il s'en rendit maître en fort peu de
tems. Ensuite , il passa le Nekre dans le dessein d'attirer l'En-
nemi à un combat général. Il voulut avant toutes choses s'as-
surer de *Rottembourg* , qui lui étoit nécessaire pour sa retrai-
te. Cette Ville ouvrit ses portes après quelques volées de Ca-
non ; & deux cens hommes , qui y étoient dedans , prirent
parti dans l'Armée de France. Le Duc d'Enguien s'arrêta-là
quelques jours pour rafraichir son Armée.

1645.

De là il poursuivit sa marche droit à Dunkenspiel à dessein
de l'emporter. Mais ayant eu avis que les Ennemis n'étoient
qu'à une lieue de son Armée , il résolut d'aller à eux pour
les obliger à combattre. Il quitta son bagage , & la nuit-mê-
me , il fit défilér son Armée au travers d'un Bois.

Il va au
devant de
Merci.

Merci n'eut pas plutôt appris que les François s'avançoient,
qu'il se mit en bataille derrière un marais environné d'étangs,
qui s'étendoient depuis une des Ailes de son Armée jusqu'à
l'autre.

Le Duc d'Enguien ne pouvoit l'attaquer dans un poste si a-
vantageux , sans s'exposer à perdre entièrement son Armée.
Ainsi , quelque envie qu'il eût de combattre , il se rendit au
sentiment des Généraux , qui lui firent voir le danger qu'il y
auroit à s'engager dans une telle entreprise. Les deux Armées
demeurerent en présence tout le jour à se canonner d'une ma-
nière si terrible , qu'il resta sur la place deux ou trois cens
hommes de part & d'autre.

Le Duc d'Enguien désespérant d'engager les Ennemis au
combat , prit le chemin de Nortlingue , pour s'emparer de
cette Place , ou pour obliger le Général Merci à en venir aux
mains. Après deux jours de marche , il apprit que les Enne-
mis avoient pris les devans pour l'empêcher d'attaquer *Nort-
lingue*. Cette nouvelle le réjouit beaucoup , parce que par
ce moyen il se voyoit en liberté de revenir sur ses pas , &
d'aller tomber sur Heilbron avec toutes ses forces. Il étoit dé-
jà

Il s'avance
vers Nort-
lingue.

1645. ja déterminé à prendre ce dernier parti , lors qu'un Cavalier Suédois vint lui dire que les Bavares n'étoient éloignés de l'Armée de France que d'une lieuë & demi.

Il rencon-
tre Merci
auprès de
cette Ville.

Il eut d'abord de la peine à croire cette nouvelle : mais le Suédois affirmoit la chose si positivement , que le Prince accompagné des Généraux François prit quelques Escadrons de Cavalerie pour aller reconnoître lui-même ce qui en étoit. Il ne fut pas long-tems à découvrir les Troupes des Ennemis. Il vit même les Généraux qui travailloient à ranger leurs Troupes. Si Merci eût détaché sur le champ un gros de Cavalerie sur ces Escadrons François, il auroit infailliblement tué ou pris prisonniers tous ces Généraux qui s'étoient trop écartés de leur Armée pour pouvoir être secourus à tems. Mais il étoit si appliqué à se poster, qu'il ne pensa point à profiter d'une si belle occasion. Le Duc d'Enguien qui ne desiroit rien avec plus d'ardeur que d'attaquer l'Ennemi, donna incontinent ordre à toute son Armée de s'avancer en diligence.

Campe-
ment des
Bavares.

Les Bavares étoient campés fort avantageusement. Ils avoient devant eux un assez bon Château , & un Village où ils jetterent une partie de leur Infanterie , qui s'y retrancha avec beaucoup de soin. Le reste de leur Armée étoit posté entre deux éminences. L'Aîle droite , qui étoit composée de toute la Cavalerie des Impériaux, sous la conduite du Général Gleen , occupoit le côté droit du Village , & s'étendoit jusques sur la Montagne du même côté : & l'Aîle gauche , où étoient les Escadrons Bavares , s'étendoit jusque sur l'autre Montagne.

Le Duc
d'Enguien
se dispose
à les atta-
quer.

Le Duc d'Enguien , loin de se rebuter pour toutes les difficultés qu'il y avoit à aller attaquer un Ennemi si bien posté , ne pensoit qu'à la gloire qu'il remporteroit à le vaincre. Sans donc donner plus de tems aux Bavares de se mieux fortifier dans leur Camp, il mit promptement son Armée en bataille.

Il donna au Maréchal de Grammont le commandement de l'Aîle droite, qui avoit à sa gauche l'Infanterie, divisée en dix Bataillons, & soutenue par trois Escadrons de Gendarmes. Le Vicomte de Turenne commandoit l'Aîle gauche , où étoit toute la Cavalerie Allemande. *Bellenave* & *Marfia* , Maré-
chaux

chaux de Camp, & *Castelnaud*, Maréchal de Bataille, avoient 1645.
toute l'Infanterie qui étoit entre les deux Ailes. Le Général
Geis étoit à la seconde Ligne, avec toutes les Troupes de
Hesse, composées de six Bataillons, & d'autant d'Escadrons.

Ainsi l'Aile du Maréchal de Grammont étoit opposée aux
Bavarois, & celle du Vicomte de Turenne aux Impériaux, &
la plus grande partie de l'Infanterie du Duc d'Enguien à la plus
grande partie de celle des Ennemis, qui étoit couverte par le
Village, dont nous avons parlé. *Chabot*, Maréchal de Camp,
commandoit le Corps de réserve, pour prendre le parti que
l'événement conseilleroit.

D'abord, le Duc d'Enguien s'avança à la tête de l'Armée
avec le Maréchal de Grammont, le Vicomte de Turenne, &
le Général Geis, pour voir par où il faudroit commencer le
combat. Il fut résolu qu'on attaqueroit premièrement le Vil-
lage avec l'Infanterie ; & sur les quatre heures après midi,
(a) on commença de le battre à coups de Canon.

Alors, *Merci* croyant tenir la victoire entre ses mains, ne
pût s'empêcher d'en témoigner une joie extraordinaire. (b) A-
près avoir bu plus de quarante verres de vin sans avoir le cer-
veau troublé en aucune manière, il donna un baiser à sa fem-
me, en disant : *Voilà le baiser le plus doux que je vous
puisse donner de ma vie. Je suis transporté de joie. Je
vois clairement que Dieu veut faire tomber ces étourdis
entre mes mains. Oui, cette journée nous sera si avanta-
geuse, que les François seront contraints, malgré qu'ils en
ayent, de parler d'accord.*

Confiance
mal fondée
du Général
Merci.

Cependant, l'Infanterie Françoisse marcha contre le Village,
où les Bavarois s'étoient retranchés. *Merci*, qui favoit de quel-
le importance étoit ce poste, détacha, en même tems, de
l'Infanterie pour le défendre. On combattit d'abord avec beau-
coup de vigueur de part & d'autre : mais les Bavarois firent un
si grand feu, que les François n'y purent résister. *Marfin*, qui
commandoit ce premier détachement, y fut blessé après avoir
combattu avec beaucoup de valeur, & ses gens furent entière-
ment rompus. Le Duc d'Enguien, qui vouloit, à quelque
prix

Commence-
ment de
la Bataille
de Nort-
lingue.

(a) Ce fut le troisième jour d'Août.

(b) *Vittorio Siri* dans son *Mercur*.

1645. prix que ce fût, emporter ce Village, envoya la Mouffaye avec des Troupes fraîches pour commencer une nouvelle attaque. Le combat s'opiniâtra plus qu'auparavant; & des deux côtés il se fit un grand carnage, les uns s'appliquant à forcer, & les autres à défendre le retranchement. Mais les Bava-rois favorisés par la situation des lieux, & recevant toujours du renfort, repoussèrent encore une fois l'Infanterie Françoisé: sur quoi, le Duc d'Enguien allant lui-même à la charge, eut un cheval tué sous lui. Comme c'étoit trop hazarder pour un Général, on le pria de se retirer; mais sourd à ces remontrances, il se tint au milieu du feu, animant chacun, de la voix & du geste, à faire son devoir.

Merci est
tue.

Dans ce tems-là (a) le Général Merci reçut un coup de mousquet dont il mourut sur le champ. Enfin, après un combat très-sanglant, les François s'étant emparés du Village, y mirent le feu; & l'Infanterie Bava-roise fut dissipée, à la réserve de deux Regimens, dont l'un se retira dans une maison forte, & l'autre dans une Eglise, où il fit tête aux François jusqu'à la fin du combat.

Les Fran-
çois sont
repoussés
à l'Aile
droite.

Les François n'eurent pas plutôt gagné ce poste, que l'Aile gauche des Bava-rois vint fondre sur leur Aile droite. Le Maréchal de Grammont soutint leurs efforts pendant quelque tems, & reçut une légère blessure à la tête, combattant au milieu de la mêlée avec un courage intrepide. Mais les Bava-rois firent de si terribles charges, que la Cavalerie Françoisé ayant commencé à s'ébranler, (b) fut d'abord enfoncée, rompue, & mise en fuite. Et Jean de Werth se mettant à la poursuite des fuyards, les poussa si vivement, qu'il pénétra jusque dans le Corps de réserve, qui après avoir résisté quelque tems, fut enfin contraint de céder, parce que la Cavalerie n'eut pas le courage de se rallier, pour aller à son secours.

Valeur du
Maréchal
de Gram-
mont.

Dans cette déroute générale, le Maréchal de Grammont n'oublia rien pour redonner cœur à ses Troupes, pour arrêter leur fuite, les rallier, & les entraîner au combat; & ne pou-

(a) Siri dans son *Mercurio*, Tom. V. Part. II. pag. 161.

(b) *Allar la Cavalleria Bava-ro sfer-rò con empito si furioso addosso alla me-*

desima Ala dritta già palpitante, che non ebbe altra fatica in aprirla, sbaragliarla e vincerla, che in comparire avan-ti di essa. MERCURIO di Siri, Ibid.

pouvant en venir à bout, il se mit à la tête de deux Régimens d'Infanterie Irlandoise, qui n'avoient point encore quitté leur poste, attendant de pied ferme la Cavalerie Bavaroise, qu'il chargea avec tant de vigueur que les premiers Escadrons en furent tout ébranlés. Mais enfin environné d'Ennemis de tous côtés, & forcé de céder au plus grand nombre, il fut fait prisonnier. 1645.

Dès que les François eurent chassé les Bavaois du Village, le Duc d'Enguien, après y avoir laissé ses ordres, courut à l'Aile gauche, où étoit le Vicomte de Turenne. Il eut en passant un Cheval tué sous lui. Le Vicomte de Turenne s'étoit déjà avancé entre le Village & la Montagne, & quoi qu'il eût en même tems à esuyer le feu de ces deux endroits qui le prenoient en flanc, & qu'il eût été blessé légèrement par un Canon chargé à Cartouches, il ne laissa pas de marcher avec beaucoup de fermeté contre l'Aile droite des Ennemis. Le choc fut très-rude en cet endroit. Des deux côtés, on fit de vigoureuses attaques, qui furent soutenues avec une égale intrépidité. Le succès du combat fut douteux durant quelque tems. On voyoit dans chaque parti même courage, même desir de vaincre, & même mépris de la mort. Jamais la valeur des Troupes Allemandes ne parut avec plus d'éclat qu'en cette occasion : Car autant que les Troupes Françoises qui composoient l'Aile droite, témoignèrent peu de courage à soutenir l'effort des Bavaois, autant la Cavalerie Weymarienne, & les Troupes de Hesse montrèrent de fermeté à attaquer & à se défendre avec la dernière vigueur : tantôt allant à la charge, & tantôt soutenant le choc des Ennemis, ou se ralliant pour faire de nouvelles attaques.

Enfin le Vicomte de Turenne, après avoir chargé plusieurs fois les Imperiaux sans avoir pu les rompre, enfonça la première ligne de leur Aile droite, mais le Général Gleen ayant fait avancer sa seconde ligne pour soutenir la première, rompit à son tour les premiers escadrons du Vicomte de Turenne, dont le Cheval fut blessé. Dans le même tems, le Duc d'Enguien marchant avec les Troupes Hessiennes, qui étoient à la seconde ligne, & ralliant celles de la première, va aux Ennemis avec le Vicomte de Turenne, malgré les continuelles décharges du Canon,

L'Aile droite des Ennemis est enfoncée.

1645. Canon, que les Imperiaux avoient mis sur la Montagne voisine. Les deux Armées furent quelque tems en présence, à la portée du Mousquet, sans tirer : mais les Imperiaux ayant fait leur décharge, les Troupes de Hesse les chargerent avec tant d'impetuosité, qu'ils commencèrent à s'ébranler. Le Duc d'Enguieu eut encore un Cheval blessé sous lui, & reçut un coup de pistolet au coude.

La Victoire se déclare pour les François.

Les Ennemis se rallierent plusieurs fois, & l'on fit encore quatre ou cinq charges avec une égale vigueur de part & d'autre. Mais enfin les Imperiaux ayant lâché le pied, le Général Gleen fut fait prisonnier ; & dès lors le combat ne fut plus qu'une sanglante boucherie. Durant deux heures, on poursuivit les Ennemis, sans faire quartier à personne, hormis aux Officiers, suivant l'ordre que le Duc d'Enguieu avoit donné de ne se point embarrasser de prisonniers.

Le Vicomte de Turenne voyant la détoute de l'Aile droite des Ennemis, tourna contre leur Aile gauche, qui, comme nous l'avons déjà dit, avoit entièrement défait l'Aile droite des François, & s'étoit même emparée du Canon. Mais les Bavaois apprenant alors le malheur qui venoit d'arriver à leur Aile droite, abandonnerent le Canon des François, & se retirèrent sur une Montagne où ils avoient encore huit pièces de Canon.

Succès de cette Bataille.

Ainsi finit cette célèbre Bataille après avoir duré six heures, car la nuit étant survenue, on ne jugea pas à propos de poursuivre les Bavaois. Du côté des Imperiaux, il y eut, outre les Officiers, deux mille hommes de tués, & treize cens prisonniers. Les François perdirent dix-huit cens hommes, sans compter un assez bon nombre de prisonniers. Le Champ de Bataille leur demeura, & ils gagnèrent quatorze pièces de Canon, quinze Drapeaux, & dix-neuf Etendarts. (a) On publia dans Paris la nouvelle de cette Victoire avant même que les deux Armées eussent combattu.

Combien le Duc d'Enguieu y eut de part.

Cette journée fut fort glorieuse au Duc d'Enguieu en particulier. Il parut presque toujours au plus fort de la mêlée, soutenu de cette valeur extraordinaire, qui l'entraînoit, pour ainsi

(a) *Lutetia ante pugnam publicata Victoria. Priolus de Rebus Gallicis. Lib. II, pag. 64.*

ainsi dire, au milieu des plus grands dangers, & le faisoit venir à bout des entreprises les plus hardies. *Christine* Reine de Suède lui écrivit une Lettre de sa propre main, pour lui témoigner la joie qu'elle ressentoit de ce qu'il avoit effacé par sa victoire l'affront que les Suédois avoient reçu autrefois dans les mêmes Campagnes où il venoit de combattre. Car (a) onze ans auparavant, l'Armée des Suédois avoit été entièrement défaite dans les Campagnes de Nortlingue par le Roi de Hongrie & le Cardinal Infant.

Quoi que le Duc d'Enguien eût donné d'illustres marques de courage durant tout ce combat, il ne laissa pas de reconnoître, qu'une partie de la victoire étoit due à la valeur & à la conduite du Vicomte de Turenne, comme il le témoigna dans une Lettre qu'il écrivit lui-même à la Reine.

Il rend justice à la valeur du Vicomte de Turenne.

Ayant passé la nuit sur le Champ de Bataille avec son Armée, il se présenta le lendemain devant *Nortlingue*, qui se rendit aussi-tôt. Il y demeura huit jours pour rafraîchir son Armée. De là, il marcha contre la Ville de *Dunkespiel*, qu'il emporta après cinq jours de résistance, ayant fait prisonniers de guerre quatre cens Dragons qui la défendoient.

Il s'empare de Nortlingue.

Aussi-tôt après, il fit marcher son Armée vers *Heilbron*, dont la prise étoit le principal objet des Armes Françaises : mais comme cette Place étoit très-bien fortifiée, & défendue par une bonne Garnison, on se contenta de l'investir, sans l'assiéger dans les formes.

Sur ces entrefaites, le Duc d'Enguien fut attaqué d'une grande maladie. Il se fit, aussi-tôt, transporter en litière à *Philisbourg*, laissant le commandement de l'Armée au Vicomte de Turenne, & au Maréchal de Grammont, dont on avoit déjà fait échange avec le Général Gleen. Le Prince de Condé envoya promptement des Médecins pour le traiter. Son mal fut d'abord si violent, qu'on desespéroit de sa guérison ; mais ayant enfin recouvré la santé, il repassa en France.

Il tombe malade, & retourne à la Cour.

Heilbron, attaqué plus vivement depuis le 9^{me}. Septembre, se rendit cinq jours après. Cependant, l'Archiduc *Leopold* & le Général *Gales* ayant joint leurs forces à celles des Bava-
rois Bava-
rois,

L'Archiduc Leopold se joint aux Bava-
rois,

(a) En 1634. le 27. d'Août.

1645. varois formoient un Corps d'Armée de près de quarante mil-
 le hommes. D'abord l'Archiduc repassa le Danube , & s'a-
 vança le plus secrètement qu'il pût , dans le dessein de sur-
 prendre les François , qui n'étoient pas en état de soutenir les
 efforts d'une si puissante Armée : mais le Vicomte de Tu-
 renne & le Maréchal de Grammont avertis de sa marche, pri-
 rent le parti de se retirer au plutôt sous le Canon de Philis-
 bourg ; & afin d'amuser l'Ennemi, ils laissèrent garnison dans
 les Places qu'ils venoient de conquérir. L'Archiduc trop ha-
 bile pour donner dans ce piège , se mit à leurs trouffes sans
 perdre un seul moment de tems , & leur donna beaucoup
 d'affaires : mais par leur conduite , & une extrême diligence,
 ils conduisirent heureusement l'Armée sous le Canon de Philis-
 bourg. L'Archiduc de son côté ayant tenté inutilement de leur
 faire quitter un poste avantageux , retourna sur ses pas , & re-
 conquit toutes les Places que les François venoient de pren-
 dre , de sorte qu'il ne leur resta de cette Campagne que le
 souvenir de ce qu'ils avoient fait de beau ; car pour l'avanta-
 ge, il se trouva perdu avant qu'elle fût achevée.

1646. Le Vicomte de Turenne étant demeuré seul en Allemagne
 avec un petit Corps de Troupes , le Duc d'Enguien aima
 mieux aller en Flandre, l'année suivante, en qualité de Lieu-
 tenant Général du Duc d'Orleans , que d'aller risquer sa répu-
 tation en Allemagne. Dès le mois de Mai , il se mit en
 Campagne , & joignit le Duc d'Orleans auprès d'Arras. Tou-
 tes leurs forces pouvoient faire en tout trente mille hommes.
 Leur premier dessein avoit été de commencer cette Campagne
 par le siège de Douay , mais ils se déterminèrent à celui de
 Courtray , considérant que les Ennemis qui étoient campés
 sur la Rivière de l'Escaut , pouvoient facilement jeter du se-
 cours dans Douay , avant que l'Armée de France pût l'in-
 vestir.

Siège de Pendant que le Duc d'Orleans alloit mettre le siège de-
 Courtray. vant Courtray , le Duc d'Enguien fit marcher son Armée
 vers Lannoy , fort bon Château , dont la prise étoit néces-
 saire pour ôter aux Places qui sont sur l'Escaut , la commu-
 nication de Lille ; & il le prit en deux jours.

Le Duo d'Enguien se rend de-
 vant cette Place. De là le Duc d'Enguien alla joindre le Duc d'Orleans de-
 vant

vant Courtrai. La circonvallation de cette Place fut faite en moins de quatre jours, quoi qu'elle eût près de cinq lieues de tour. Les Espagnols, qui ne croyoient pas que l'Armée Françoisé se fût retranchée en si peu de tems, vinrent se camper sur une petite hauteur, auprès du quartier du Maréchal de Gassion, sur lequel ils firent (a) une tentative qui se termina par la prise de quelques-uns de leurs Soldats. Ils se retrancherent ensuite, & mirent du Canon en batterie qui portoit jusque dans le Camp des François. Comme un tel Voisinage obligeoit les Assiégeans à se tenir incessamment sur leurs gardes, le Duc d'Orleans se trouvoit par-tout pour donner ses ordres; le Duc d'Enguien passoit les nuits entières à la tranchée; & les Officiers Généraux étoient presque toujours à cheval. Les Espagnols ne voyant aucun jour à surprendre les François, bornèrent tous leurs efforts à quelques légères escarmouches, sans oser les attaquer ouvertement dans leurs Lignes.

On avança cependant la tranchée avec beaucoup de diligence. Les Assiégés de leur côté, dans l'espérance d'être secourus, n'oublioient rien pour retarder les travaux des François : mais enfin voyant qu'ils ne pouvoient recevoir aucun secours, ils se rendirent par composition le 28^{me}. de Juin, le treizième jour de l'ouverture de la tranchée.

Dans le tems que la Ville parlementoit, les Espagnols, qui, jusques là, avoient fait mine de la secourir, se disposèrent à se retirer, de peur que toute l'Armée Françoisé ne leur vint tomber sur les bras ; & le Duc de Lorraine favorisa leur retraite par ce stratagème. Il demanda à parler au Comte de Marbeville, qui avoit été son Gouverneur, & qui étoit alors auprès du Duc d'Orleans. Son Altesse permit à ce Comte d'aller trouver le Duc de Lorraine, & il y eut, pour cet effet, une suspension d'armes. On espéroit quelque avantage de cette entrevue, mais tout passa en civilités, & pendant ce tems-là les Espagnols ayant retiré leur Canon, firent défilér leur Armée par derrière ; & continuant de marcher le reste du jour, & toute la nuit, ils se trouverent en sûreté le lendemain.

Après la prise de Courtray, le Général Piccolomini détacha quelques Troupes pour s'opposer aux desseins des Hollandois qui

Courtray
est obligé
de se ren-
dre.

L'Armée
Françoisé
envoie un
détache-
ment aux
Hollan-
dois.

(a) *Memoires du Comte de Buff, Tom. I. pag. 115.*

1646. qui étoient près du Sas de-Gand, & pour empêcher qu'ils ne se joignissent à l'Armée de France. Les Hollandois se voyant par-là dans l'impuissance de rien entreprendre, firent savoir au Duc d'Orléans, que s'il leur envoyoit six mille hommes, ils s'engageoient de passer l'Escaut, & d'assiéger Anvers. Ce secours leur fut accordé, & le Maréchal de Grammont fut choisi pour le conduire. On résolut en même tems, pour favoriser le passage de ce Maréchal, de faire avancer l'Armée jusques sur la Mandre. On passa même cette Rivière, & le Duc d'Enguien, qui étoit bien aise de conduire le Maréchal de Grammont le plus avant qu'il pourroit, s'avança une lieue par delà, jusques à Molbech.

Les Espagnols avertis de la marche de l'Armée Françoisé, délogèrent aussi-tôt & arrivèrent à Teil, presque dans le même tems que le Duc d'Enguien arrivoit à Molbech. Les deux Armées se trouverent alors si proches, que les Gardes avancées de Cavalerie en vinrent, deux ou trois fois, aux coups de pistolet. Dès lors, on commença à croire, que l'on ne se sépareroit point sans combattre. Et comme il étoit impossible que le Maréchal de Grammont pût passer si près des Ennemis avec six mille hommes seulement, sans être défait, on résolut de le conduire avec toute l'Armée jusques au Canal de Bruges, & de combattre les Ennemis, s'ils se mettoient au passage.

Les Espagnols qui d'abord sembloient vouloir s'opposer à la jonction des François avec les Hollandois, marcherent vers la Plaine de Bruges, où ils arrivèrent le 19^{me}. de Juiller. Les François n'entrèrent dans cette Plaine que trois ou quatre jours après; & comme ils ne pouvoient y aller que par un défilé, ils crurent plus que jamais qu'il faudroit combattre; & déjà, le Duc d'Orléans y exhortoit tout le monde. Mais quelque diligence que put faire le Duc d'Enguien qui commandoit l'Avant-garde ce jour-là, presque toute l'Armée des Ennemis se trouva sous les Bastions de Bruges lorsqu'il commença d'arriver dans la Plaine. Le Duc d'Enguien étant aux coureurs, prit lui-même un Officier prisonnier, comme nous l'apprend (a) *Buffy Rabutin*, qui servoit alors dans l'Armée de ce Prince; & lui ayant demandé pourquoi les Ennemis n'avoient pas

(a) Dans ses *Memoires*, Tom. I. pag. 119.

pas profité de l'avantage du lieu, pour attaquer les François, 1646.
l'Officier lui répondit sans le connoître, *qu'ils avoient bien résolu d'abord, de donner bataille, mais qu'ayant appris que le Duc d'Enguien avoit l'Avant-garde, ils avoient changé de résolution.*

Après que l'Armée eut passé le défilé, le Duc d'Orleans la rangea en Bataille dans la Plaine, & fit savoir son arrivée à l'Armée de *Frederic Henri* Prince d'Orange, qui n'étoit qu'à cinq ou six heures de là. Le Duc d'Enguien s'avança, le lendemain, vers le Canal de Bruges, pour faire deux Ponts pour le passage des Troupes du Maréchal de Grammont; & le jour suivant, le Duc d'Orleans, le Duc d'Enguien, & la plupart des Officiers de l'Armée conduisirent le Maréchal de Grammont jusqu'au Canal, où (a) *Guillaume* Fils du Prince d'Orange, les vint recevoir avec trois mille Chevaux, & huit cens Mousquetaires très-bien équipés. Ce secours fut inutile au Prince d'Orange qui ne put ou ne voulut rien faire durant toute la Campagne.

Pour le Duc d'Orleans, il reprit incontinent sa route vers Courtrai, dans le dessein de faire quelque nouvelle conquête. Les Espagnols en peine pour toutes les Places de l'Escaur, jetterent toutes leurs forces de ce côté-là; & le Duc d'Orleans voyant la côte de la Mer abandonnée, marcha droit à *Bergues de Saint Vinox*, l'assiégea, & le prit en vingt-quatre heures. Il mit (b) ensuite le siège devant *Mardick*, qui est un Fort situé sur le bord de la Mer, à une lieue de Dunkerque; & en même tems il dépêcha en Hollande pour solliciter l'Amiral *Martin Harpertz-Tromp* de s'approcher de Mardick avec ses vaisseaux, afin que cette Place ne pût avoir aucune communication avec Dunkerque. Comme cet Amiral tarda assez long-tems à venir, Mardick fit une vigoureuse résistance, parce que l'on y faisoit entrer, tous les jours, trois mille hommes de la Garnison de Dunkerque, lesquels, après avoir fait leurs vingt quatre heures de garde, retournient à Dunkerque pour s'y rafraichir.

Pendant ce siège, qui dura quinze jours de tranchée ouverte, les Assiégés se fiant sur leur grand nombre, firent de rudes &

Nouvelles
Conquêtes
de l'Armée
Françoise.

(a) *Laberdans*, de Rebus Gallicis, pag. 218.

(b) Le 4^{me}. d'Août.

1646. & de fréquentes sorties. Ils en firent une entr'autres, très-remarquable, le 13^{me}. d'Août vers les onze heures du matin, sur la tranchée du Duc d'Enguien. Les Ennemis se saisirent d'abord de la tête du travail qu'ils ruinèrent sans peine, parce que ce n'étoit que du sable, & que les Suisses qui le gardoient ne firent pas grand' résistance. Le Comte de Buffy qui commandoit la Compagnie des Chevaux-legers du Prince de Condé. fit monter sa compagnie à cheval; & courant à la tête de la tranchée, où il découvrit un gros Bataillon Espagnol qui soutenoit un détachement de deux cens hommes lesquels avec cent pionniers avoient causé tout ce desordre, il laissa son Cornette avec la moitié de ses gens, pour faire tête au Bataillon Espagnol; & avec l'autre il entra dans la Tranchée pour en chasser l'Ennemi. Le Duc d'Enguien s'y étoit déjà rendu à toute bride, suivi de quantité de Noblesse, & après un combat assez rude il repoussa l'Ennemi, & rétablit les Suisses dans leur poste. Cette action dura près d'une heure, & coûta la vie à plusieurs personnes de distinction. On en peut voir tout le détail dans les (a) *Memoires* de Buffy qui s'y distingua d'une manière si brillante, que le Duc d'Enguien lui envoya un Officier pour lui dire de sa part de se retirer, & que s'il avoit à prendre un second dans l'Armée, il n'en choisiroit point d'autre que lui.

Deux jours après, le Duc d'Enguien étant à la tranchée eut le visage tout brûlé par un Soldat François, qui passant auprès de lui, le chapeau plein de poudre sous le bras, y mit le feu avec sa meche qu'il laissa tomber dessus par mégarde. *Le Gazetteur*, dit (b) le Comte de Buffy, *crut faire un grand honneur au Prince de dire que cet accident lui étoit arrivé par une grenade des Ennemis, mais lui-même s'en moquoit; car personne n'a jamais fait si peu de cas que lui de la fausse gloire.*

Enfin le Canal de Dunkerque à Mardick ayant été fermé par les Vaisseaux Hollandois, & par de petits bâtimens nommés *Heus* qu'on amena de Normandie, les Assiégés n'étant plus rafraîchis de gens ni de munitions, commencèrent à se rallentir; & serrés de plus près, ils furent enfin réduits à capituler

(a) *Tom. I. pag. 126, 127, &c.* (b) *Dans ses Memoires, Tom. I. p. 130-*

pituler le 23^{me}. d'Août, les Officiers, & les Soldats au nombre de deux mille cinq cens se rendant prisonniers de guerre, & le Gouverneur s'obligeant à ne servir de six semaines. 1646.

Toute l'Armée ayant paru s'intéresser extrêmement à la conservation du Duc d'Enguien, à l'occasion de la blessure qu'il avoit reçue au visage, & dont il n'étoit pas encore tout-à-fait guéri, le Duc d'Orleans en conçut tant de jalousie, que sous prétexte de quelque incommodité il s'en retourna à la Cour aussitôt après la prise de Mardick.

Le Duc d'Orleans laisse l'Armée au Duc d'Enguien.

Le Duc d'Enguien qui par le depart du Duc d'Orleans de-
meuroit maître de l'Armée, ne voulut point finir la campagne sans avoir exécuté quelque action digne de sa réputation & de sa fortune; & bientôt, il disposa toutes choses pour le siège de *Dunkerque*. Après avoir donné ordre à l'Amiral Tromp de s'aller ancrer devant cette Ville, afin d'empêcher que les Vaisseaux n'y entraissent, il partit (a) de Mardick avec son Armée, passa la Colme, & alla loger à Petchem où il y avoit quantité de fourrages, dans le dessein de continuer sa marche du côté de *Furnes*, pour s'ouvrir, par la prise de cette Place, les passages de *Dunkerque*.

Le Duc d'Enguien résout le Siège de *Dunkerque*.

L'Armée s'étant rafraîchie trois jours à Petchem, le Duc d'Enguien s'avança jusqu'auprès de *Furnes*, sur la Rivière du Lograt, résolu d'enlever quelques Troupes Ennemies qui étoient au delà de cette Rivière, ou de prendre *Furnes*, si ces Troupes se retiroient. Il se disposa même à aller attaquer *Caracene* & *Lamboy*, qui étoient au delà de la Neuve-Rivière avec cinq ou six mille hommes.

Il force un passage.

Les Troupes, qui étoient entre le Lograt & la Neuve-Rivière ayant disparu à son approche, il résolut de les poursuivre & de les attirer au combat. Pour cet effet, il prit avec lui 400 Chevaux, & autant de Mousquetaires, & après avoir donné ordre à son Armée de le suivre en diligence, il s'avança, dès la pointe du jour, sur le bord de la Neuve-Rivière. Delà, ayant découvert, dans des hayes du côté opposé, environ cent Mousquetaires, deux petites troupes de Cavalerie, & derrière eux, un peu plus loin, tout le reste de l'Armée rangée

(a) Le 29^{me}. d'Août.

1646 gée en bataille, il fit aussi-tôt avancer les Mousquetaires pour commencer l'escarmouche : mais les Ennemis se retirèrent.

Le Duc d'Enguien fit faire, en même tems, un Pont sur la Rivière; & dès que les Gardes & les Dragons du Maréchal de Gassion eurent passé de l'autre côté, le reste de l'Armée étant arrivé, il passa lui-même à la tête des premiers Escadrons. Les Ennemis qui marchaient en toute diligence du côté de Nieuport, se voyant pressés par environ deux-cens Chevaux qui étoient passés les premiers, commencèrent à se débânder, & dans cette retraite, qui eut tout l'air d'une véritable fuite, ils perdirent cinquante ou soixante hommes qui furent tués ou pris prisonniers, huit ou neuf Drapeaux, & une partie de leur bagage.

Il s'empare
de Furnes.

Le Duc d'Enguien ayant ainsi chassé les Ennemis d'auprès de *Furnes*, se présenta le 5^{me}. de Septembre, devant cette Place, qui se rendit le même jour sans faire aucune résistance. Ce fut alors que ce Prince songeant plus que jamais à aller assiéger Dunkerque, assembla son Conseil pour proposer cette entreprise qui fut presque unanimement approuvée. Dunkerque se trouvant comme bloqué par la prise de Furnes, le Prince plus fortement déterminé que jamais à faire le siège de Dunkerque.

Il se pré-
pare au
siège de
Dunker-
que.

L'entreprise étoit digne du courage & de la capacité du Duc d'Enguien; mais il s'y rencontroit de si grands obstacles, qu'il sembloit qu'on ne les pût pas humainement surmonter. La saison étoit déjà fort avancée: c'étoit sur la fin de Septembre, auquel tems les vents sont les plus violens, & les Marées montent le plus haut. La Place étoit en très-bon état. Dès le commencement de cette Campagne, les Espagnols qui apprehendoient de la perdre, l'avoient fortifiée autant que sa situation l'avoit pu permettre: ils y avoient porté avec loisir & profusion toutes les munitions qu'ils avoient cru nécessaires pour la défendre: la Garnison étoit nombreuse, les Bourgeois aguerris, les Magasins pleins; & ce qui sembloit le plus considérable, le Baron de *Leyde* commandoit dedans, c'est-à-dire, l'un des plus vaillans Capitaines de son siècle, recommandable par une fidélité à toute épreuve, par une prudence consommée, & fameux par la longue & forte résistance qu'il avoit faite

faite en 1632. dans Mastricht , où il s'étoit défendu près de deux mois & dem^e, contre une puissante Armée des Hollandois, commandée par *Frederic Henri de Nassau*. 1646.

Tous ces obstacles ne furent pas capables de décourager le Duc d'Enguien. Animé par la gloire qu'il auroit à faire réussir une entreprise que tout le monde avoit souhaité depuis le commencement de la guerre, sans que personne l'eût encore osé tenter, il se détermina à vaincre toutes les difficultés qui s'y rencontroient. Ayant envoyé *S. Euremond* à la Cour pour porter la nouvelle de la prise de Furnes, il le chargea de proposer en même tems le siège de Dunkerque, & comme il avoit disposé cette négociation de telle sorte qu'il ne doutoit point que la Reine ne se remit à lui de toutes choses, il commença à préparer tout ce qu'il jugeoit nécessaire pour ce siège, afin que, lors que la réponse de la Cour seroit venue, il n'y eût plus rien qui pût retarder son action.

Il eut soin d'assembler de nouvelles Troupes, car celles qu'il avoit auprès de lui ne suffisoient pas pour entreprendre une expédition aussi considérable que le siège de Dunkerque. Elles avoient été fort fatiguées pendant toute la campagne : elles diminueoient tous les jours ; & alloient être exposées à de nouvelles fatigues, encore plus grandes que celles qu'elles venoient de souffrir. La Ferté-Senneterre étant demeuré sur le Lis, avec un Camp-volant de huit cens Chevaux & de quinze cens hommes de pied, pour y assurer les conquêtes qu'on venoit de faire, le Duc d'Enguien lui donna ordre de munir en diligence les Places qu'on tenoit dans ces quartiers-là, & de les mettre en tel état, que, s'il l'envoyoit querir, il pût s'en éloigner sans qu'elles courussent aucun danger. Il écrivit au Vidame d'Amiens, Lieutenant de Roi en Picardie, de lui amener le plus de Soldats qu'il pourroit tirer des Garnisons de sa Frontière. Il fit partir *Villequier* pour le Boulonnois, dont il avoit le Gouvernement, afin d'y ramasser les Milices de ce pays, lesquelles avoient déjà servi pour la prise de Mardick. Et comme il prévoyoit que l'Infanterie Françoisé, qui avoit suivi en Hollande le Maréchal de Grammont, & qui repassoit en France dans deux Vaisseaux des Etats, pourroit arriver à la Rade de Mardick un peu avant le tems, auquel il vouloit aller

1646. à Dunkerque, il ordonna qu'aussi-tôt que ces Troupes débarqueroient on les distribuât dans Mardick, dans Bourbourg, & dans Bergues, afin qu'il les trouvât prêtes aux premiers besoins du siège. Il fit, outre cela, savoir au Baron de Sirot Maréchal de Camp, qui étoit proche de Calais, de le venir trouver avec quelques Régimens Polonois, nouvellement venus en France sous sa conduite. Ainsi, le Prince trouva moyen d'avoir assez de forces pour fournir à tous les travaux du siège, & pour s'opposer aux Ennemis, en cas qu'ils voulussent l'attaquer dans ses lignes.

Il pourvut en même tems à la subsistance de ses Troupes, en dépêchant à Calais Champlastreux, auquel il marqua ce qu'il devoit faire pour amasser des munitions & des vivres. Et parce qu'il étoit à craindre que les Ennemis n'envoyassent avec de petits Vaisseaux du secours dans Dunkerque, (car quoi que l'Amiral Tromp bouchât avec dix navires de guerre le Port de Dunkerque, ces petits Vaisseaux auroient toujours pu se couler le long de la terre, & se jeter dans la Place) le Duc d'Enguien fit venir des Fregates des Ports les plus proches pour remédier à cet inconvénient.

Il fortifie
Furnes.

Enfin il résolut de mettre Furnes en état de défense, & d'y amasser les fourrages qui devoient faire subsister la Cavalerie du Camp. Il s'attacha lui-même à faire exécuter ces deux choses, le plus promptement qu'il se pourroit. Jamais on n'a vû tant de diligence & tant d'ordre. Les fortifications s'élevoient, la Ville se remplissoit de provisions; la Cavalerie, l'Infanterie, les Bourgeois, les Payfans, les Matelots, chacun s'occupoit avec promptitude, & sans confusion à ce qui lui étoit enjoint. Le Prince présent à tout, conduisoit lui-même les travaux; & il parut en peu de tems combien la présence & la capacité du Général avançaient les choses: car dans l'espace de quatorze jours, les fortifications furent achevées, & les Magasins remplis.

Tous ces préparatifs étoient à peu près achevés, quand la réponse de la Cour arriva au Prince. Les Ministres l'avoient écrite de telle sorte, qu'en core qu'ils proposassent quelques difficultés pour l'entreprise de Dunkerque, il étoit aisé de connoître qu'ils inclinoient au dessein de l'attaquer. Ils remettoient pour-

pourtant de nouveau au Prince à examiner, s'il tenteroit cette conquête, voulant, sans doute, se décharger, par-là, de l'incertitu dede l'événement. 1646.

Dès lors le Duc d'Enguien ne songea qu'à se hâter d'aller mettre le siège devant Dunkerque, depeur que le tems, qui panchoit désormais vers l'hyver, n'apportât de nouveaux obstacles à l'exécution de ce dessein. Il pourvut premièrement à la sûreté de Furnes. Il y mit un Gouverneur, sous lequel il établit une Garnison de douze cens hommes, & de cent Chevaux; & lui laissa une instruction pour faire continuellement venir au Camp les grains, les foin, & les pailles qu'on y avoit amassé.

Le dix-neuvième de Septembre, l'Armée se leva des environs de Furnes, & prit la route de Dunkerque. Elle étoit composée de neuf à dix mille hommes de pied, & de cinq mille Chevaux, sans les bagages.

Le Duc d'Enguien divisa cette Armée en trois Brigades, afin d'occuper tout le Pays, qui separe Furnes de Dunkerque, & d'investir cette Place dès qu'il sortiroit de Furnes. Cette disposition rendoit sa marche plus aisée, & par ce moyen les trois Corps, qu'il avoit séparés, pouvoient arriver devant la Place presque en même tems. Le Prince se mit à la tête d'un de ces Corps; & Gassion & Rantzau, Maréchaux de France, conduisirent les deux autres.

Après une marche de six heures, toutes ces Troupes arrivèrent devant Dunkerque, sans avoir rencontré d'obstacles considérables. Dunkerque étoit en très-bon état, lors que l'Armée du Duc d'Enguien vint camper devant. Elle étoit gardée par deux mille six cens hommes, en onze Regimens d'Infanterie, des Armées de Caracene, & de Lamboy. Il y avoit, outre cela, trois cens Chevaux, trois mille Bourgeois capables de porter les Armes, & deux mille Marclots.

Je ne décrirai point ici les grands travaux que le Duc d'Enguien fit faire autour de cette Place, pour assurer son Camp & pour se mettre à l'abri de l'Artillerie: on pourra voir ce qu'en dit *Sarasin* dans la Relation qu'il a faite de ce Siège. Je ne rapporterai pas non plus tous les accidens de cette Expédition que *Sarasin* a détaillés avec tant de clarté, d'ordre & de pré-

L'Armée
Françoise
arrive de-
vant Dun-
kerque.

1646. précision, que ce petit Livre pourroit tout seul immortaliser le nom de son Auteur, fameux d'ailleurs par plusieurs autres Ouvrages.

D'abord le Prince distribua les Quartiers; & le lendemain, il fit travailler à la circonvallation. Malgré le vent & la pluie continuelle, les fortifications du Camp furent achevées en quatre jours; quoi qu'on eût été obligé d'occuper plusieurs éminences des Dunes qui se trouvoient le long des Lignes, & de les mettre en défense. Ceux même qui venoient de travailler à tous ces retranchemens, s'étonnoient de voir qu'en si peu de tems ils eussent achevé de si prodigieux Ouvrages.

Le même jour que les retranchemens furent achevés, le Duc d'Enguien alla reconnoître la Place, accompagné des Maréchaux de Gassion & de Rantzau. Après l'avoir fort considérée, il résolut qu'on y feroit deux attaques, l'une à un Bastion, & l'autre à l'Ouvrage à Corne, le plus proche de ce Bastion. Il donna la première Attaque à son Armée, & la dernière aux Brigades des deux Maréchaux qui se devoient relever. Dès ce même soir, les deux tranchées furent ouvertes.

Le Duc résolu d'abord d'emporter Dunkerque de vive force, de peur qu'après un long tems employé sans avantage, l'hiver qui approchoit, ne rendit tant de précautions inutiles; & que la mortalité ne détruisît son Armée, il fit presser les attaques avec une extrême promptitude. Ses Troupes animées par sa présence & par son exemple remportoient tous les jours quelque avantage. Les Assiégés, de leur côté, disputoient le terrain avec beaucoup de vigueur, défendant jusqu'à la dernière extrémité tous les Postes qu'on vouloit leur enlever: & souvent, après les avoir perdus, ils revenoient trois & quatre fois à la charge pour les reprendre.

Pendant que les choses se passoient ainsi devant la Place, on eut avis que les Généraux Ennemis, qui étoient à Nieuport avec leurs Troupes, avoient dessein de venir fondre sur le Camp, & que déjà les premiers Escadrons de leur Avant-garde avoient paru entre Furnes & Dunkerque. Tout cela n'étoit fondé que sur le bruit que les Espagnols faisoient courir afin d'affermir l'esprit des peuples, qu'ils préparoient un grand secours pour faire lever le siège. Le Prince étant averti que les forces

forces de Flandres s'assembloient à Nieuport, & voulant s'éclaircir avec certitude de la rumeur tumultuaire de leur marche pour se préparer à tout, envoya aux nouvelles, & fit tenir à la Ferté-Sennetetre l'ordre de s'approcher avec son Camp volant. Le jour suivant, on sut que cette Cavalerie Ennemie, qui avoit allarmé les Paysans & les Espions, n'étoit autre chose qu'un grand Parti sorti de Nieuport, qui s'étoit retiré en diligence après avoir enlevé quelques fourrageurs. 1646.

Cependant on continuoît le travail des tranchées avec beaucoup de diligence, & l'on faisoit tous les jours de nouveaux logemens. Les Assiégés, de leur côté, poussés par leur valeur, conduits par un excellent Capitaine, & esperant d'être secourus, n'oublioient rien de tout ce qui pouvoit servir à leur défense. Ils se trouvoient incessamment, ou au travail ou au combat. Ils défendoient avec opiniâtreté leurs Ouvrages; & dès qu'on les avoit emportés, ils en élevoient d'autres, que le Gouverneur habile & expérimenté dans l'art de garder les Places, conduisoit avec tant de jugement, qu'après qu'on les avoit gagnés, on étoit obligé de s'y couvrir, pour n'être pas exposé aux batteries de la Place.

Le second jour d'Octobre, auquel on commença à descendre dans le fossé à l'attaque du Due d'Enguien, ce Prince qui se trouvoit presque toujours dans les occasions les plus périlleuses, courut un très-grand danger. Etant allé visiter, selon la coutume, les nouveaux ouvrages, afin de les mettre en perfection, pendant qu'il donnoit ses ordres, un Ingenieur fut tué auprès de lui; & comme si ce premier hazard eût été un avertissement pour un plus grand, en retournant à son Quartier sur les cinq heures du soir, une volée de Canon emporta la tête à un valet de pied qui le suivoit, & dont il se trouva si proche, qu'il fut couvert de sang, & que les éclats du crâne le blessèrent au visage, en cinq ou six endroits.

La nuit suivante, on passa le fossé, & on attacha le Mineur à la Corne, & le lendemain, on fit jouer la mine, qui réussit très-bien. Un Regiment Suisse fut commandé pour aller à la brèche qui étoit sans défense; mais les Suisses n'eurent pas plutôôt commencé le logement, que les Assiégés, qui s'étoient

1646. retirés pour laisser passer l'effet de la mine, vinrent fondre sur eux tête baissée. Après un sanglant combat de deux heures, où les uns & les autres eurent successivement l'avantage, les Ennemis cedèrent; & on continua de travailler au logement.

Quelques jours après, à l'attaque des Maréchaux, on commença à jeter des fascines pour combler le fossé, qui étoit beaucoup plus profond & plus large que devant l'ouvrage à Corne.

Les Espagnols tentent de faire lever le Siège au Duc d'Enguien.

Picolomini voyant Dunkerque dans un si pressant danger, voulut tâcher d'y jeter du secours, du côté de la Mer. Quoique cette entreprise ne fût pas capable de sauver la Place, il lui étoit pourtant glorieux de la tenter. Etant donc parti de Nieupoort, suivi de cinq cens Maîtres des meilleurs de son Armée, il marcha toute la nuit avec un tel ordre & un si profond silence, qu'il vint jusques auprès du Camp sans avoir été découvert. Il espéroit déjà qu'il pourroit faire passer ses gens, mais la Garde de l'Infanterie qui veilleoit soigneusement dans le Camp, fit une si terrible décharge sur eux qu'il fut obligé de se retirer.

Le Duc d'Enguien averti de l'approche des Ennemis, monta aussi-tôt à cheval; & sortant des lignes avec deux Regimens de Cavalerie, il marcha en diligence plus de deux lieues par le même chemin qu'ils avoient pris en se retirant; mais il ne put les attrapper. Picolomini ayant bien jugé qu'il seroit pour-

Propositions du Duc d'Enguien au Gouverneur de Dunkerque.

Cependant le Duc d'Enguien qui désormais étoit assuré de la prise de Dunkerque, résolu de joindre la négociation aux armes pour avancer la fin du siège par le moyen d'une Conférence, écrivit à Leyde, Gouverneur de Dunkerque, *Qu'ayant à traiter avec lui d'une affaire qui le regardoit, & qui lui étoit de grande importance, il eût bien desiré lui envoyer une personne de condition pour lui expliquer ses intentions.*

Comment requies.

Un Tambour porta cette Lettre; & à la même heure Leyde répondit, *Qu'il tiendroit cette Conférence à très-grand honneur; mais qu'étant obligé de rendre compte de ses actions au Conseil d'Espagne, & aux Généraux des Pays-Bas, il ne jugeroit pas qu'il lui fût possible, avec bienveillance, de recevoir un homme de considération dans sa Place, sans*

sans en avoir eu la permission : Qu'il pouvoit bien à ce défaut en envoyer un au Camp, & que si son Altesse l'avoit agréable, on iroit le lendemain recevoir ses Commandemens. Le Duc d'Enguien ayant agréé la condition, *facinto de Veere*, Général Major de Lamboy, sortit, le jour suivant, de Dunkerque, & se rendit au Camp sur les dix heures du matin. Le Prince, après avoir reçu ses civilités entrant d'abord en matière, lui dit : *Qu'il avoit une singulière estime pour le Gouverneur & les Officiers qui avoient défendu Dunkerque, & qu'il étoit prêt à leur faire toutes sortes de bons traitemens, pourvu qu'ils ne s'élassent pas à eux-mêmes les moyens de les recevoir ; qu'ils devoient se contenter de l'avoir arrêté jusqu'alors devant une Place qu'il auroit bien plus-tôt soumise, si d'autres qu'eux l'eussent défendue. Qu'ils avoient acquis, en ce siège, toute la gloire qu'ils en avoient pu espérer ; qu'ils avoient entièrement satisfait à leur honneur, qu'il falloit à présent qu'ils songeassent à leur sûreté, & capitulassent promptement, s'ils ne se vouloient entièrement perdre. Qu'ils devoient considérer qu'ils n'avoient plus de secours à attendre, & que la plus vigoureuse défense qu'ils pussent faire, en l'état où il les avoit réduits, ne retarderoit plus leur perte que de quelques jours. Que pourtant en considération de leur valeur, il vouloit bien leur faire la grace de les laisser sortir de Dunkerque avec honneur ; mais que s'ils attendoient la dernière extrémité, il en useroit avec eux à toute rigueur, & les feroit prisonniers de guerre.*

Veere parut fort surpris du discours du Prince, & s'excusant d'y rien répondre sur ce qu'il n'avoit aucun pouvoir de traiter, il reprit le chemin de Dunkerque pour en informer Leyde, & promit de rapporter la réponse avant que le jour passât.

Il revint au Camp vers le soir, portant pouvoir de capituler. Pallua, & Arnould eurent ordre de traiter avec lui ; & après quelques contestations, ils arrêterent ensemble les Articles de la Composition, dont les principaux étoient : *Qu'on laisseroit au Gouverneur & à ses Soldats toutes les marques d'honneur ; que les Regimens de Lamboy sortiroient*

M 2 avec.

1646. *avec leur Artillerie; & qu'on donneroit aux Armées d'Espagne trois jours pour venir secourir Dunkerque, & qu'après ce tems, on la remettroit entre les mains du Prince.* Cette Capitulation ayant été signée, & les otages donnés ce soir même, Veere partit à l'instant pour aller trouver à Nieuport les Généraux d'Espagne.

Cette nuit, on poussa les travaux aux deux attaques, mais le lendemain on fit trêves en attendant le retour de Veere; qui revint à deux jours delà, sans espérance de secours.

Dunker-
que se
rend.

Enfin le soir du dernier des trois jours que l'on avoit accordés, Leyde remit entre les mains du Duc d'Enguien toute la Nouvelle-Ville, & la porte de Nieuport de la Vieille-Ville, comme on en étoit demeuré d'accord. Ainsi fut prise la Ville de Dunkerque en treize jours depuis l'ouverture de la tranchée.

Le lendemain onzième jour d'Octobre, les Troupes Ennemies commencèrent à sortir de la Place sur les huit heures du matin. Le Duc d'Enguien se trouva sur le chemin par où elles devoient passer, afin de voir Leyde pour qui il avoit une extrême considération.

Toutes ces Troupes, qui faisoient environ dix-sept cens hommes de pied, & trois cens Chevaux, défilèrent en très-bon ordre. Leyde venoit le dernier, monté sur un beau Cheval & accompagné de ses principaux Officiers. Aussi-tôt qu'il apperçût le Prince, il mit pied à terre, & l'aborda avec beaucoup de respect. Le Prince, qui étoit aussi descendu de cheval, dès qu'il l'avoit vû près de lui, le reçut fort civilement. Après les premiers complimens, & quantité de louanges réciproques, le Duc d'Enguien demanda au Gouverneur si on lui avoit rendu les Prisonniers qu'on lui avoit pris, car dans la Capitulation il y avoit un Article qui portoit, *qu'on se rendroit réciproquement les Prisonniers qui avoient été pris de part & d'autre pendant le siège.*

Brouillerie
entre le
Duc d'En-
guien &
Gassion.

Leyde répondit au Prince qu'il en restoit encore six à rendre, lesquels avoient été pris par les gens de Monsieur de Gassion. Le Prince, (a) appella aussi-tôt le Maréchal de Gassion, & lui demanda avec assez de fierté, pourquoi il n'avoit pas

(a) *Mercurio di Siri*, Tom. VIII. pag. 815.

pas rendu ces Soldats ? Gassion se sentant piqué lui répondit 1646.
aussi un peu fierement. Mais le Prince se tournant vers lui,
lui dit : *Monsieur de Gassion, rendez les Prisonniers que
vous avez, & les rendez tout présentement. Quand je
commande quelque chose, je veux qu'on m'obéisse, & je vous
ferai obéir aussi bien que le dernier homme de l'Armée.*

Comme le Gouverneur étoit prêt de se retirer, le Duc
d'Enguien l'arrêta, & le convia de voir passer la Garnison qu'il
vouloit mettre dans Dunkerque. Ces Troupes, avec ce qui
étoit entré d'Infanterie, faisoient bien deux mille quatre cens
hommes. Dès qu'elles furent passées, Leyde prit congé du
Prince, qui le fit escorter jusques à Nieuport par les Gendarmes
de la Reine.

Le Duc d'Enguien entra ensuite dans Dunkerque. Il trouva
dans les Magasins quantité de munitions de bouche & de guerre ;
sur les fortifications plusieurs Canons de fonte, un grand
nombre de pièces de fer, & dans le Port deux grands Vais-
seaux, trois Flûtes, & treize Fregates. Le Maréchal de Rant-
zau eut le Gouvernement de cette Place.

Le Duc d'Enguien voyant que la saison étoit trop avancée
pour entreprendre quelque siège considerable, envoya le Ma-
réchal de Gassion avec son Armée vers l'Abbaie de Looz, afin
de reconnoître si l'on ne pourroit rien entreprendre sur Dix-
mude. Son dessein étoit d'y mettre rafraichir ses Troupes, &
de s'ouvrir par la prise de cette Place un chemin sûr pour un
convoi de vivres, qu'il vouloit faire conduire à Courtrai. Le
lendemain, le Prince apprit que le Maréchal de Gassion étoit
demeuré malade à Furnes. Il se rendit aussi-tôt à l'Armée de
ce Maréchal, où il fut qu'on ne pouvoit point approcher de
Dixmude, parce que tout le pays d'alentour étoit inondé.

Cependant il faisoit préparer à Armentieres le convoi qu'on
devoit envoyer à Courtrai, & lors qu'il crut qu'il pouvoit
être prêt, il donna ordre au Maréchal de Gassion, dont la
maladie n'avoit duré que peu de jours, d'aller à Armentieres
avec son Regiment de Cavalerie, pour tâcher de faire entrer
ce Convoi dans Courtrai. Le Maréchal ayant su, que les
Ennemis étoient sur le passage avec des forces assez considéra-
bles, n'osa tenter cette entreprise avec le peu de Troupes qu'il

Le Duc
d'Enguien
prépare un
Convoi
pour Cour-
trai.

1646. avait auprès de lui. Il le fit savoir au Duc d'Enguien. A l'instant, ce Prince résolut de mener lui-même le Convoi. Il partit avec son Armée, & le Convoi étant arrivé par eau à Warwic, il fit décharger tous les sacs de farine qui étoient dans les bateaux, & les fit ranger sur le bord de la Rivière, dans le même ordre que les Régimens de Cavalerie devoient marcher. On employa à cela toute la nuit.

Il le conduisit lui-même.

Le lendemain sur les deux heures après minuit, le Duc d'Enguien commanda que chaque Cavalier prit un sac de bled sur la croupe de son Cheval. Ce qui fut exécuté tout aussitôt. A la pointe du jour, tous les Chevaux de somme étant chargés, & tous les Cavaliers ayant mis chacun un sac de bled sur leurs Chevaux, le Prince fit marcher son Armée en bataille, entre Menin & Ypres. Il avoit déjà eu avis que le Duc Charles, & le Général Piccolomini étoient à Ypres avec un grand Corps d'Armée, dans le dessein de le venir attaquer, lorsque le Convoi seroit en chemin. Et ce jour-là, on vint encore lui dire que cette Armée marchoit vers lui pour le combattre. Malgré tous ces avis, il ne laissa pas de continuer sa marche.

Sur les trois heures après midi, trois Escadrons de Cavalerie Ennemie parurent effectivement avec quelques Pelotons de Mousquetaires, & allerent attaquer l'Arrière-garde de l'Armée du Duc d'Enguien; mais *Jacques d'Esclamps*, Marquis de la *Ferté-Imbault*, qui la commandoit, les repoussa vivement, en tua plusieurs, & fit quelques prisonniers.

Cette première tentative ayant si mal réussi aux Ennemis, ils ne revinrent plus à la charge; & le Convoi arriva heureusement à Courtrai, le soir même.

Après cela, le Duc d'Enguien reprit sa route vers Armentieres. Les Ennemis s'étant campés avantageusement auprès du lieu où il devoit passer, firent encore mine de le vouloir attaquer; mais la vigilance & la fermeté du Prince les empêcha d'en venir à l'exécution. Ils se retirèrent; & le Duc d'Enguien demeura un jour à Armentieres pour distribuer les quartiers aux Troupes qui devoient passer l'Hyver en Flandres.

Sur la fin de cette campagne, Armand de Brezé, Amiral de France, beau-frère du Duc d'Enguien, ayant été tué d'un coup

coup de Canon dans le tems qu'il mettoit actuellement en 1646.
 fuite la Flotte Espagnole qu'il venoit de combattre sur les
 côtes de Toscane, le Prince de Condé fit demander la Charge
 d'Amiral pour le Duc d'Enguien, à qui il ne sembloit pas
 que la Cour pût la refuser après les grandes choses qu'il venoit
 de faire. Mais la Reine, de l'avis du Cardinal Mazarin qui
 commençoit à redouter l'élevation d'un Prince que ses victo-
 res rendoient tous les jours plus respectable aux Grands, aux
 Soldats, & au Peuple, fit dire au Prince de Condé, (a) qu'ayant
 pourvu le Duc d'Orleans du Gouvernement du Languedoc, &
 le Duc d'Enguien de celui de Champagne, Elle avoit résolu
 de garder pour elle-même ce qui vaquoit par la mort du Duc
 de Brezé : & en effet on expédia, bien-tôt après, les provi-
 sions de l'Amirauté, sous le nom de la Reine. Le Prince de
 Condé aigri par ce refus se retira dans son Gouvernement de
 Bourgogne, & manda au Duc d'Enguien, (b) *que c'étoit*
pour une chose comme celle-là qu'il se falloit brasser à la
Cour, & non pas en cassant le bâton d'un Exempt des
Gardes du Duc d'Orleans (c) (comme il avoit fait l'Hyver pré-
 cédent au Palais de Luxembourg) *& que s'il prenoit ce parti-*
là il lui feroit toucher deux millions en quelque endroit de
la Frontiere qu'il voudroit. Le Cardinal Mazarin craignant
 les suites de ce mécontentement, apaisa le Prince de Condé
 en lui donnant un Evêché pour un de ses Serviteurs.

Cependant le Duc d'Enguien qui ne savoit encore à quoi
 aboutiroit cette affaire, étant parti de l'Armée, s'approchoit
 de la Cour à fort petites journées en attendant des nouvelles
 du Prince de Condé qui lui manda enfin que tout étoit accom-
 modé. Dès-lors il prit la poste, & arriva bientôt à Paris, où
 le Prince son Père étant retourné mourut cette même année
 le 26^{me}. de Decembre, âgé de 58 ans. On crut généralement
 que s'il eût vécu, la France n'auroit point été agitée des trou-
 bles qui arrivèrent dans la suite, parce qu'il les auroit prévenues
 par sa prudence, & par son autorité qui donnoit de la retenue
 aux Ministres, & à laquelle le Parlement auroit déferé. C'étoit
 un Prince d'une grande sagesse, habile dans le cabinet, ama-
 teur de la Paix, extrêmement attaché à ses intérêts, & pour
 cet

(a) *Memoires du Comte de Brienne. Tom. III. p. 3. Edit. d'Amsterdam, 1719.*

(b) *Memoires de Bussy, Tom. I. pag. 135.*

(c) *Voyez ci-dessus, p. 67.*

1646. cet effet devoué à la Cour & aux Ministres, qui bien aises de l'avoir dans leur parti, prenoient soin de le contenter; aussi avoit-il amassé de grandes richesses.

Ses En- Il laissa trois Enfans, le Duc d'Enguien, dont nous écrivons
fans. l'Histoire, & que nous nommerons à l'avenir PRINCE DE CONDE', Armand PRINCE DE CONTY, & Anne Geneviève, connue sous le nom de DUCHESSE DE LONGUEVILLE, parce qu'elle fut mariée à Henri d'Orleans, Duc de Longueville. Comme ces deux dernières personnes auront beaucoup de part à la suite de cette Histoire, il ne sera pas hors de propos d'en donner ici le caractère.

Portrait
de la Du-
chesse de
Longue-
ville & du
Prince de
Conti.

Pour représenter la Duchesse de Longueville, je n'emploierai point d'autres paroles que celles du Duc de la Rochefoucault qui outre une grande connoissance du Cœur humain qu'il s'étoit acquise par une merveilleuse sagacité, & un grand usage du monde, avoit eu des relations très-particulières avec cette Princesse. Elle avoit, (a) dit-il, tous les avantages de l'esprit & de la beauté en si haut point, & avec tant d'agremens, qu'il sembloit, que la Nature avoit pris plaisir de former en sa personne un ouvrage parfait & achevé: mais ces belles qualités étoient moins brillantes à cause d'une tache, qui ne s'est jamais vue en une Princesse de ce mérite, qui est que, bien loin de donner la loi à ceux qui avoient une particulière adoration pour elle, elle se transformoit si fort dans leurs sentimens, qu'elle ne reconnoissoit plus les siens propres.

Pour le Prince de Conti, assez beau de visage, mais d'une taille petite & contrainte, d'un Esprit vif, agréable, & assez cultivé, plein de cœur, & d'un désintéressement parfait; peu ferme dans ses résolutions, il étoit doux & facile par foiblesse, & un peu malin par inclination. Il fut d'abord destiné à l'Etat Ecclesiastique, mais la constitution des affaires & son inclination particulière le firent rentrer dans le monde. Il se laissoit posséder par la Duchesse de Longueville sa Sœur, & s'abandonnoit si fort à tous ses sentimens, (b) qu'on a cru, quoi qu'injustement, qu'il eût pour elle une passion qui passoit les bornes de la plus violente amitié.

(a) Monsieur de la Rochefoucault. La Vie du Vicomte de Turenne p. 242. dans ses Mémoires, pag. 141.

(b) Voyez la Relation de ce qui se passa. Les Mémoires du Cardinal de Retz, Tom. I. p. 185.
depuis la Prison des Princes. pag. 258.

Fin du Premier Livre.

HIS-

HISTOIRE
 D E
 LOUIS
 D E
 BOURBON
 II. DU NOM
 PRINCE DE CONDÉ,
 ET PREMIER PRINCE DU SANG.

LIVRE SECONDE.



LE Prince de Condé, dont la vie n'a été jusqu'ici qu'une suite de prospérités, eut bien-tôt sujet de regretter la perte du Prince son Pere. Après avoir fait ses obseques, il alla en Bourgogne pour prendre possession du Gouvernement de cette Province, qui appartenoit au feu Prince de Condé, & que la Reine venoit de lui substituer avec la Charge de Grand-Maitre. Le Cardinal Mazarin, qui craignoit l'humeur imperieuse & altière

1647.

Le Prince de Condé va commander en Catalogne.

T O M. I.

. N

du

1647. du Prince, songea d'abord à l'éloigner de la Cour, afin de gouverner avec plus d'autorité & d'indépendance. Il lui proposa, pour cet effet, d'aller en Catalogne, en qualité de Vice-Roi, pour réparer l'affront que *Henri de Lorraine, Comte d'Harcourt*, avoit reçu, l'année passée, devant *Lerida*, dont il avoit été contraint de lever le siège. Ce jeune Prince, à qui c'étoit une grande amorce que la gloire, donna tout aussitôt dans ce piège; ce que son Père n'eût jamais souffert, s'il eût été au monde. Ses plus confidens amis tâchèrent de le détourner de cette entreprise, mais ils ne purent en venir à bout. Ebloui par les belles promesses que le Cardinal Mazarin lui faisoit de lui envoyer toutes les choses dont il auroit besoin, il partit dès le mois d'Avril pour aller commander l'Armée de France en Catalogne. Les Peuples de cette Province témoignèrent une grande joie, lors qu'ils furent que ce Prince venoit à leur secours; & la Ville de Barcelonne fit présent d'une Chaîne d'or de cinq cens écus à celui qui lui en apporta la nouvelle.

Il assiège
Lerida.

Le Prince étant arrivé en Catalogne, y trouva les choses dans un assez mauvais état; les Peuples irrésolus, & agités de mille soupçons, & les forces, qui étoient dans le pays, peu considérables. Malgré ce contre-tems, après s'être arrêté quelque tems à Barcelonne, il résolut d'assiéger *Lerida*, s'imaginant que la fortune le suivroit en Catalogne, comme elle avoit fait par-tout ailleurs, & qu'il seroit plus heureux dans ce siège que n'avoit été le Comte d'Harcourt.

Il y avoit dans la Place trois mille Espagnols naturels, & pour Gouverneur, Don *Gregorio Brit*, Portugais, homme d'autant d'expérience que de valeur, & du reste intrepide dans la manière de défendre sa place.

On fit d'abord deux attaques, l'une du côté du Prince de Condé, l'autre de celui du Maréchal de Grammont: lesquelles furent poussées assez vivement jusqu'au pied de quelques ouvrages que Brit avoit faits à mi-côte: mais comme l'on voulut attacher le minceur pour les faire sauter, on trouva un roc si dur qu'on ne pût venir à bout de le percer, & quelque diligence qu'on pût faire, les nuits se passoient sans que le travail s'avancât beaucoup.

Le

Le Gouverneur de son côté fit deux sorties considérables, toutes deux sur la tranchée du Prince de Condé. A la première, les Suisses qui y étoient de garde, furent si rudement menés qu'ils l'abandonnèrent entièrement; & n'ayant jamais pu se rallier, il fallut que le Prince de Condé & le Maréchal de Grammont vinssent du Camp pour reprendre tous les postes qui avoient été abandonnés, ce qui ne put se faire qu'avec beaucoup de perte.

L'autre sortie fut encore sur la même attaque du Prince. Le Regiment qui avoit la garde, ne l'abandonna pas tout-à-fait, ayant été soutenu par le Regiment de Perlan qui étoit dans la tranchée du Maréchal de Grammont.

Les Ennemis ne laissèrent pourtant pas d'y tuer grand nombre d'Officiers & de Soldats & généralement tous les Mineurs, desquels ils ruinèrent totalement le travail.

A ces mauvais succès se joignit encore la désertion des Troupes jusqu'au nombre de plus de quatre mille hommes, ce qui affoiblit tellement l'Armée que les gardes des tranchées qui étoient ordinairement de douze cens hommes, ne furent plus que de trois cens.

Toutes ces circonstances murement pesées par le Prince de Condé il envoya chercher un matin à la pointe du jour le Maréchal de Grammont pour lui dire la résolution qu'il avoit prise de lever le siège, voyant bien que la difficulté du roc étoit insurmontable, que tous les Mineurs avoient été tués, & que nos Troupes affoiblies, au point où elles l'étoient, & celles des Ennemis en état de marcher, l'on se trouvoit exposé à la même fâcheuse aventure qu'avoit essuyée le Comte d'Har-court.

Le Maréchal de Grammont surpris & charmé d'entendre parler ainsi le Prince de Condé, l'oua & approuva le parti qu'il avoit pris, comme le plus sage qu'il pût prendre; cependant il supplia instamment son Altesse avant de se déterminer tout-à-fait, d'envoyer chercher le Baron de Marcin, & le Duc de Châtillon, tous deux Lieutenans Généraux, pour prendre leurs avis sur un fait d'une si grande importance: aussi-tôt qu'ils furent arrivés, le Prince leur exposa les mêmes raisons qu'il avoit alléguées au Maréchal de Grammont: à quoi ils ne ré-

1647. pondirent autre chose, si ce n'est que louans Dieu de tout leur cœur de le voir dans les sentimens où il étoit, ils lui avouèrent n'avoir jamais osé lui faire la proposition de lever le siège, quoi qu'ils en connussent mieux que personne la nécessité indispensable.

Dès le lendemain le Prince se retira au deçà de la Rivière de Segre, à une lieue de Lerida, & y demeura campé un mois & demi, afin d'observer la contenance des Espagnols qui n'étoient pas fort loin de lui. Il détachoit même, de tems en tems, des partis contre eux, dans le dessein de les attirer au combat; mais il ne put jamais les faire sortir de leurs retranchemens.

Enfin le Prince de Condé ne voulant pas laisser passer la campagne sans faire quelque expédition, quitta ce poste: mais, avant que de rien entreprendre, il employa huit jours à assurer la Frontière contre les irruptions des Espagnols. Il visita lui-même toutes les Places, jusqu'aux moindres Châteaux, tant du côté d'Arragon, que sur la côte de la Mer aux environs de Tarragone. Il fit fortifier ces Places, & y mit autant de Troupes & de Munitions qu'il le jugea nécessaire pour leur sûreté.

Il prend
la Ville
d'Ager.

Ensuite, il alla mettre le siège devant la Ville & le Château d'Ager, dont la situation est très-avantageuse. Cette Place fut investie le sixième jour d'Octobre, & attaquée avec tant de vigueur, qu'elle fut emportée dans trois jours. Elle fut prise d'assaut, & le Gouverneur de la Ville & celui du Château furent faits prisonniers, avec toute la Garnison.

Comme cette Place est fort importante, soit par l'avantage de son assiette, soit parce qu'elle facilite l'entrée dans l'Arragon, le Prince de Condé y demeura quelque tems, pour la remettre en défense. Il rétablit les fortifications en l'état où elles étoient avant le siège, & y en ajouta de nouvelles.

Il oblige
les Espa-
gnols à se
retirer de
devant
Constanti-
na.

Pendant que le Prince de Condé étoit occupé au siège d'Ager, les Espagnols, qui croyoient que cette Place l'arrêteroit plus long-tems qu'elle ne fit, assiégèrent *Constantin*; mais le Prince n'eut pas plutôt pris Ager, qu'il détacha le Maréchal de Grammont pour les aller attaquer dans leurs retranchemens. Ce Maréchal tint sa marche si secrète, que les Espa-
gnols

gnols n'eurent avis de son approche que lors qu'il fut assez près de leur Camp. A cette nouvelle, ils leverent le siège avec une précipitation extraordinaire, & se retirèrent à Tarragone, qui n'est qu'à demi-lieue de Constantin. Ce fut par ce dernier exploit que le Prince de Condé termina cette campagne. 1647.

Tous ces petits avantages qu'il venoit de remporter ne lui firent pas perdre le souvenir de l'affront qu'il avoit reçu devant Lerida. Il avoit toujours cela sur le cœur, & pour faire connoître combien il étoit irrité contre le Cardinal Mazarin, qui, après l'avoir engagé dans cette entreprise, ne lui avoit point envoyé le secours qu'il lui avoit promis; il se retira dans son Gouvernement de Bourgogne, sans aller à la Cour : mais il ceda bien-tôt aux pressantes sollicitations qu'on lui fit pour l'obliger à y revenir. D'abord, il parut fort outré contre le Cardinal. Cet adroit Ministre tâcha de se disculper envers lui par les grandes affaires qui lui étoient survenues de tous côtés, mais voyant que cette excuse ne le satisfaisoit point, il l'appaisa enfin en lui donnant de quoi refaire son équipage, & en lui promettant le commandement de l'Armée de Flandre.

Il se retire en Bourgogne, aigri contre le Cardinal Mazarin.

Avant que de parler de ce que le Prince de Condé fit en Flandre, il ne sera pas inutile de dire un mot des troubles qui s'éleverent en France au commencement de cette année, & qui mirent ce Royaume à deux doigts de sa ruine. Comme le Prince de Condé y eut beaucoup de part, peu de tems après qu'ils eurent éclaté, il en faut nécessairement savoir l'origine pour pouvoir bien entendre l'Histoire de ce Prince. Nous en verrons, après cela, tous les progrès, en suivant le fil de notre narration; car l'Histoire du Prince de Condé ne sera bien-tôt qu'une Histoire suivie des troubles qui ont agité la France, depuis l'année 1648. jusques à la fin de l'année 1653.

Origine des troubles arrivés sous la Minorité de Louis XIV. 1648.

Pour reprendre la chose dans son origine, il faut remarquer que le Cardinal Mazarin, en entrant dans le Ministère, avoit continué de charger le Peuple, qui gémissoit, déjà depuis long-tems, sous la domination tyrannique du Cardinal de Richelieu. Il fut obligé à cela pour subvenir aux dépenses de la Guerre. Cependant, il est vrai de dire que Mazarin n'agit pas en cette occasion avec toute la retenue nécessaire, & qu'il

joit

1648. joignit son propre intérêt à celui de l'Etat. Dans le même tems *Michel Particelle d'Emery*, Surintendant des Finances, ne gardoit aucunes mesures dans l'administration de sa Charge. Tous les jours il inventoit des moyens de faire de nouvelles levées de deniers, & mettoit en pratique tous les expédients que son esprit lui fournissoit, sans être retenu ni par la justice, ni par la pitié, ni par le desespoir où il pourroit jeter le Peuple. Enfin toutes ressources étant épuisées, il proposa un Edit sur les Cours Souveraines. Le Chancelier Seguier, qui étoit entièrement dévoué aux volontés du Cardinal, signa cet Edit, sans faire beaucoup de reflexion sur ce qui en pouvoit arriver. Mais lors qu'on voulut le faire passer au Parlement, on trouva de fortes oppositions. Le Parlement voyant que cet Edit étoit contraire à son intérêt particulier, le rejetta hautement, & donna un Arrêt, par lequel il s'unir avec les autres Cours Souveraines pour délibérer sur les affaires pressantes de l'Etat.

Le Cardinal Mazarin fut extrêmement surpris de la hardiesse du Parlement. La Reine Régente, qui avoit le cœur haut, étoit d'avis qu'on arrêât ceux qui avoient ouvert cette opinion; mais le Cardinal, naturellement timide, lui fit trouver bon de révoquer l'Edit, de peur que le Parlement n'en vînt à une revolte, d'autant plus dangereuse, que le Peuple ne manqueroit pas de l'appuyer.

Cependant, le mal étoit déjà assez grand. L'*Arrêt d'Union*, que le Parlement venoit de donner, fut un signal pour tous les mécontents. Le Peuple, qui, jusqu'ici, avoit souffert l'oppression sans se plaindre, se mit à déclamer ouvertement contre l'exaction violente des Traitans, & à en demander réparation au Parlement. Les noms des Partisans, & d'Emery devinrent l'objet de l'exécration publique, & dans ce déchaînement universel, on n'épargnoit pas même le Cardinal Mazarin.

Le Parlement résolu de profiter de cette occasion, pour faire valoir son autorité, & pour abaisser celle du premier Ministre, paroit touché des miseres publiques. Il reçoit les supplications des malheureux, offre de leur faire justice & par la part qu'il témoigne prendre aux souffrances des Peuples, acquiert leur bienveillance à tel point qu'il est respecté comme leur *Dieu vangeur & libérateur*.

Dès

Dès lors, le Parlement commença de s'assembler tous les jours, sous prétexte de travailler à la réformation de l'Etat. Après avoir supprimé des Edits & des droits nouveaux; après avoir révoqué les Intendans des Provinces; il prétendoit faire rendre compte de l'emploi des deniers levés depuis la Régence, attaquant ainsi, d'une manière indirecte, l'administration du Cardinal. 1648.

La Reine n'oublia rien pour faire cesser ces Assemblées; & afin d'engager le Parlement à déférer à ses ordres, elle autorisa tous les Arrêts qu'il venoit de donner. Mais ces voies de douceur furent mal interprétées; on les prit pour des marques de faiblesse & de crainte, & l'on s'assembla plus que jamais.

Nous ne ferons point ici un récit particulier des Assemblées des Chambres, des matières que l'on y traita, des avis & des délibérations de la Compagnie: il suffit de remarquer, pour l'intelligence de ce que nous dirons dans la suite, qu'il y avoit trois sortes de partis dans le Parlement.

Le premier étoit des *Frondeurs*, nom donné par raillerie à ceux qui se déclaroient ouvertement contre les sentimens de la Cour. Ces gens-là, dans le désir qu'ils avoient d'arrêter le cours des calamités publiques, avoient le même objet, quoi que par un différent motif, que ceux qui étoient intéressés par leur fortune, ou par leur haine particulière contre le principal Ministre.

Trois différens Partis s'élevèrent dans le Parlement.

Le second parti étoit des *Mazarins*, qui étoient entièrement dévoués à la Cour, soit par conscience, soit par intérêt.

Et le dernier étoit de ceux qui blâmoient l'emportement des premiers, & désapprouvoient la retenue des seconds, sans épouser aucun parti; disposés à agir dans les occasions, ou selon leur intérêt, ou selon leur devoir.

Durant tous ces troubles, le Prince étoit allé commander l'Armée du Roi en Flandre. Les choses étoient beaucoup changées en ce pais-là depuis un an. L'Empereur y avoit envoyé en 1647. l'Archiduc Leopold, avec une Armée beaucoup plus forte que celle des Maréchaux de Gassion & de Rantzau, qui commandoient alors en Flandre. L'Archiduc se mit de bonne heure en campagne. Il assiégea d'abord *Armentières*, & auroit fait de fort grands progrès dans le Pais, si cette

Succès des Armes Espagnoles en Flandre, en 1647.

Place

1648. Place se fût rendue aussi-tôt qu'il se l'étoit imaginé. Il prit ensuite *Varneton*, *Comines* & *Lens*. De là il s'avança vers *Landrecies*, pendant que les Maréchaux de Gassion & de Rantzau, qui ne pouvoient s'opposer à ses conquêtes, se rendirent maîtres de *Dixmude* & de la *Bassée*. Ce Prince n'eut pas plutôt emporté *Landrecies*, qu'il marcha contre eux pour leur livrer bataille, mais n'ayant pu les attirer au combat il tâcha de reprendre *Dixmude*.

Gassion
est tué de-
vant *Lens*.

Gassion le voyant occupé devant cette Place, alla tout aussitôt attaquer *Lens*, où en s'efforçant d'arracher un pieu d'une palissade, il fut blessé à la tête d'un coup de mousquet, dont il mourut le lendemain. Ce grand Capitaine s'étoit avancé par son propre mérite; il avoit passé par tous les degrés de la milice; & dans quelque rang qu'il se fût trouvé, il avoit remporté l'estime de tout le monde.

Après la mort de Gassion, le Maréchal de Rantzau alla continuer le siège de *Lens*, qu'il prit dans peu de jours. L'Archiduc emporta *Dixmude*, presque en même tems, & c'est par cette dernière conquête que ce Prince termina la campagne.

Les avantages que l'Archiduc venoit de remporter, étoient assez considérables par rapport aux campagnes précédentes, qui, depuis long tems, avoient été fatales aux Espagnols : mais ce Prince avoit conçu de plus grandes espérances.

Il croyoit enfin exécuter, cette année, les projets qu'il avoit faits l'année précédente. Pour cet effet, après avoir grossi son Armée, il se mit promptement en campagne, & avant la fin du Printems, il pensa surprendre Courtrai.

Le Prince de Condé voyant la diligence de l'Archiduc, entra en campagne dès que la saison le lui pût permettre, afin de s'opposer à ses desseins, & d'abord il le côtoya si bien, qu'il lui fut impossible de rien entreprendre.

Le Prince
de Condé
assiège &
prend
Ypres.

Peu de tems après, l'Archiduc fut obligé de faire un détachement pour l'envoyer contre un petit Corps d'Armée, composé des Garnisons d'Alsace, avec lequel les François faisoient mine d'investir *Fribourg*. Le Prince de Condé voyant l'Armée des Espagnols affoiblie, se servit de cette occasion pour aller assiéger *Ypres*. Cette entreprise étoit fort hardie, parce que
cette

cette Place étant au milieu de la Flandre, pouvoit facilement recevoir du secours. Le Prince arriva le dix-septième de Mai devant Ypres avec son Armée. Pendant qu'on étoit occupé à faire les retranchemens, & à fermer le camp, l'Archiduc tenta de forcer les lignes, mais il n'en put venir à bout. Les Assiégés se voyant hors d'espérance d'être secourus, se rendirent à composition, après avoir soutenu le siège durant treize jours.

Cependant l'Archiduc Leopold avoit réussi dans tous ses desseins au delà de ses espérances; & il pouvoit se promettre une fin de Campagne très-glorieuse, si les suites eussent été semblables à leurs commencemens. Il avoit forcé la Ville & la Citadelle de Courtrai à trois lieues d'Ypres, & presque à la vûe du Prince de Condé qui assiégeoit cette dernière place. L'entreprise d'Ostende avoit été funeste à ses Entrepreneurs; & douze cens François malheureusement échoués sur le Rivage, étoient retenus prisonniers dans la Ville même qu'ils avoient voulu prendre. L'irruption que l'Archiduc avoit faite sur la frontière de Picardie, avoit eu l'effet qu'il s'étoit proposé. L'Armée Françoisé avoit quitté la Flandre pour venir au secours de la Picardie; & les partis que l'Archiduc avoit envoyés dans cette Province y avoient fait de si grands ravages qu'il s'étoit persuadé que le bruit de son nom avoit donné de l'effroi à la Ville de Paris.

Relation
de la Ba-
taille de
Lens ga-
gnée par le
Prince de
Condé sur
l'Archiduc.

Mais de tous ces avantages nul ne le flattoit si agréablement que d'avoir réduit le Prince de Condé à la dure nécessité d'avoir été spectateur de la prise de Furnes dont la perte alloit attirer apparemment celle d'Ypres que le Prince venoit de prendre, & celle de Dunkerque qu'il avoit prise deux ans auparavant. Un progrès de félicité si considérable avoit élevé si haut le courage de l'Archiduc qu'il estima que c'étoit une chose indigne & de sa réputation & de la grandeur de la Maison d'Autriche de se tenir au delà de la Rivière du Lis en des postes retranchés de Canaux que les Flamans appellent *Watergangs*. Le Lis étoit son Rubicon : il résolut de le passer pour entrer dans la plaine; & aller bien plus avant, si la fortune secondoit ses projets. On avoit publié que les Parisiens étoient agités du même esprit de trouble, & de confusion dont nous les

1648. verrons bientôt possédés. Il vouloit tenter s'ils ne seroient pas d'humeur d'ouvrir leurs portes aux étendards d'Espagne.

Le Prince de Condé, Général de l'Armée du Roi dans les mêmes Pais-Bas, voyoit le succès des affaires de l'Archiduc & le desordre des siennes avec une douleur sensible, mais secrète. La fortune qui l'avoit toujours favorisé, sembloit en ce tems-là ne le regarder que de mauvais œil; & le reproche des fautes d'autrui tomboit en quelque façon sur lui par la croyance où l'on étoit qu'étant le maître de son Armée, rien ne s'y passoit que par ses ordres, ce qui n'étoit pourtant pas si absolument vrai que tout le monde le croyoit.

Le siège d'Ypres avoit été résolu dans le Conseil de guerre tenu à Paris; & l'on s'y étoit engagé sur un faux rapport de celui qui avoit reconnu la place, de sorte que si le Prince qui ne se donne point de repos & qui n'en donne point à personne dans toutes les factions de la guerre, mais principalement dans un siège, n'eût apporté à celui d'Ypres une résolution, une vigilance, & une assiduité toute particulière, il est certain que ce siège auroit été plus long, & par conséquent plus douloureux.

Quant à la perte de Courtrai le même Conseil de guerre avoit ordonné, sur la parole du Gouverneur; le nombre d'hommes qui devoient sortir de cette garnison pour fortifier l'Armée du Prince; & le Gouverneur n'avoit mené que 1600 Hommes de deux mille qu'il avoit promis. Mais de ce nombre encore le Prince en avoit renvoyé 200 sur le soupçon qu'il eut que la place seroit dépourvue de défense en cas qu'elle fût attaquée; quoique le Gouverneur lui protestât que rien n'y manquait; & lui répondit positivement qu'elle étoit munie d'hommes & de choses nécessaires au delà de ce qu'il en falloit pour soutenir un siège & attendre du secours.

L'entreprise d'Ostende n'avoit été ni du conseil ni de la connoissance du Prince; & il n'en eut avis que sur le point que l'exécution s'en devoit faire. Il eut ordre de la Cour d'envoyer 1200. Hommes au Maréchal de Rantzau auteur & exécutateur de l'entreprise & de s'avancer en même tems avec le reste de ses Troupes près de Dixmude pour y attirer les Ennemis, & les éloigner d'Ostende. Le Prince avoit effectué l'un

&

& l'autre si adroitement que les Espagnols crurent que les 1200 Hommes envoyés à Dunkerque n'étoient qu'une feinte; 1648.
& qu'en effet on en vouloit à Dixmude. Ils coururent de toutes parts au secours de cette place. Ostende même y avoit envoyé ses meilleurs hommes; & Ostende étoit prise si on l'eût su prendre.

Si le Prince fut mal secondé à Ostende, il fut mal obéi à Furnes. Le Maréchal de Rantzau ne s'étoit pas posté sur les Canaux des avenues où le Prince lui avoit commandé de se tenir, lorsqu'il partit de Flandre pour suivre l'Archiduc en Picardie : & si l'ordre qu'il avoit laissé, eût été observé, il est constant que les Ennemis n'auroient jamais songé au siège de Furnes.

Mais de tout ce qui avoit traversé la Campagne du Prince, rien ne le touchoit comme de voir périr son Armée qui avoit été des plus belles & des plus lestes qui fussent entrées dans le pais ennemi; & qui étoit devenue la plus chetive & la plus delabrée qui se vit jamais. Il avoit perdu une bonne partie de ses meilleurs Soldats sur la plage d'Ostende. La Campagne avoit été rude & pénible; & son Armée n'avoit touché qu'une demi-montre. La faim, la nudité, la maladie & la desertion l'affoiblissoient à vûe d'œil; & par-là elle se trouvoit réduite aux deux tiers de ce qu'elle étoit au siège d'Ypres.

De telles circonstances auroient étonné tout autre que le Prince de Condé. Au milieu de tous ces desordres il témoigna une fermeté inébranlable; & ne laissa pas de contenir ses Troupes dans une Discipline aussi exacte que si elles avoient été exactement payées.

L'Archiduc de son côté assembloit toutes ses forces pour le dessein qu'il avoit & passa le Lis. Il assiegea en passant le Château d'Eterre qui fit peu de résistance. Le Prince qui étoit campé près de Bethune avoit tâché, tout foible qu'il étoit, de secourir cette place, mais il ne le put; parce que l'Archiduc qui avoit gagné les devans s'étoit posté sur les avenues du secours, qu'il étoit aisé de garder & presque impossible de forcer.

Après cela les Ennemis voulant passer la Lave qui est la Rivière de Bethune, aux villages de la Gorgue & Lestrain, retirèrent les ponts qui étoient rompus. Ce poste qu'il importoit de dé-

1648. fendre, obligea le Prince d'y envoyer en diligence le Duc de Châtillon Lieutenant Général avec quelques Troupes détachées de l'Avant garde & de le suivre avec tout le gros de l'Armée pour le soutenir. Le Comte de Buquoi étoit passé avec quantité de Troupes Espagnoles; & le reste de l'Armée ennemie filoit toujours quand le Duc de Châtillon alla droit à ce Comte, & le chargea si vigoureusement qu'il ne fut pas seulement contraint de repasser les ponts, mais de les repasser en combattant avec perte de beaucoup de Soldats & de plusieurs Officiers.

Le Prince ayant chassé les Ennemis au delà de la Rivière de Bethune avoit de l'inquietude pour le Général Erlac qui étoit arrivé à Arras. Il craignoit avec raison que l'Archiduc ne voulût les empêcher de se joindre, afin de les combattre séparément. Maroles Gentilhomme volontaire étoit à Arras de la part du Prince pour concerter cette jonction; & Vaubecour Maréchal de Camp attendoit à Bethune le commandement de marcher pour aller recevoir ce Gentilhomme avec une escorte de Cavalerie & d'Infanterie. Le Prince fit partir Vaubecour si à propos que ses Troupes & celles d'Erlac se rencontrèrent la nuit de ce même jour & à même heure au Village de Souche, lieu destiné pour le rendez-vous de l'un & de l'autre.

Les François & les Allemands joints ensemble, arrivèrent le lendemain matin à Bethune où le Prince étant allé voir le Général & ses Troupes, apprit par le Général de Grammont qui étoit demeuré au Camp, que les Ennemis avoient délogé. Il se mit sur l'heure même à la tête de la Compagnie des Corps d'Erlac & de Vaubecour; & découvrit l'Archiduc dans la plaine qui marchoit avec toute son Armée le long de la grande route d'Eterre à la Bassée. On lui rendit en même tems un Billet de Plessis Beliere Gouverneur de la Bassée qui portoit que les Ennemis alloient au pont Adon; & que le bruit étoit parmi eux qu'ils retournoient en France. Le Prince dépêcha au Vidame d'Amiens qui étoit à Arras, pour donner ordre à la Frontière de Guise & de Rocroi, & ne doutant plus de la route que prenoient les Espagnols, il fit état que l'Archiduc ne se pourroit dedire de la Bataille à laquelle il le vouloit engager.

Avant

Avant que d'aller à lui, il trouva à propos de retourner en son Camp où étoit le Maréchal de Grammont, & résolut de reprendre Eterre pour regagner en chemin faisant un poste important sur le Lis. Eterre fut forcé en moins d'un jour, le Prince ayant pris d'assaut ce que l'Archiduc avoit pris par Capitulation. 1648.

Le Gouverneur de la Bassée manda environ ce tems-là que l'Armée Ennemie passoit au pont Aventin, & qu'elle gagnoit la plaine à dessein d'attaquer Lens. Le Prince impatient de savoir où iroit l'Archiduc, commanda que son Armée le suivit à la Bassée, & s'avança avec quelques Troupes de Cavalerie pour reconnoître en personne les Ennemis qui parurent au nombre de 40 Escadrons sur une hauteur de Lens. Il eut une joie qui ne se peut exprimer de les voir en si beau lieu pour les combattre; & retourna fort content à la Bassée où toutes ses Troupes arriverent sur le soir. Il fit son ordre de Bataille dès le minuit. Le lendemain au point du jour il marcha aux Ennemis qu'il croyoit postés sur la même hauteur où il les avoit laissés: mais il les trouva à Lens qui s'étoit rendu cette nuit-là même au bruit de la marche Espagnole sans attendre le Canon.

Lens est une petite ville du Comté d'Artois, assise sur une Eminence entre Arras & la Bassée, à quatre lieues d'Arras sur la main droite, & à deux lieues de la Bassée. Une petite Rivière coule au pied de l'éminence du côté d'Arras, & y forme un marais. La Campagne du côté de la Bassée est composée de ces grandes plaines onnées dont les côreaux & les vallons se haussent & se baissent imperceptiblement, & semblent n'avoir été faits que pour y donner des Batailles. Cette place a été prise & reprise diverses fois; & qui a été maître de la Campagne, a été maître de Lens qui est devenu célèbre par la Bataille que le Prince y donna & qui en a pris le nom.

L'Archiduc avoit désiré de voir le Prince, ou selon l'humeur Espagnole, en avoit fait le semblant; & le Prince se présenta devant lui en Bataille rangée sur la hauteur la plus proche de Lens.

Pour l'Archiduc voici comme il étoit campé. Son aile droite étoit sous la Ville de Lens, remparée par le devant de ra-

1648. vines & de chemins creux. Son corps de Bataille étoit posté dans de petits Bourgs naturellement retranchés. Et son aîle gauche occupoit un lieu élevé au devant duquel il y avoit quantité de défils.

L'Armée de l'Archiduc étoit plus forte que celle du Prince de trois à quatre mille hommes; & il n'y avoit pas d'apparence que le plus foible dût attaquer le plus fort en des postes si avantageux. C'étoit pourtant cela même à quoi l'Archiduc s'étoit attendu. Il avoit cru que le Prince feroit à Lens ce qu'il avoit fait à Fribourg & à Nortlingue. Mais les circonstances étoient bien différentes. Le Prince tâta les Ennemis de tous côtés : il fit tout ce qu'il put pour obliger l'Archiduc à sortir de son poste, mais il lui fut impossible de l'attirer au combat; & tout ce jour se passa en escarmouches entre les deux Armées, & à un grand feu de Canon de part & d'autre.

Le Camp du Prince étoit si stérile & si sec qu'il n'y avoit ni eau ni fourrage aux environs que du côté des Ennemis; & les chevaux de son Armée n'avoient bû ni mangé de tout le jour. Cela le fit résoudre à changer de poste & à retourner sur ses pas à un lieu nommé *Neus* à côté de la Bassée où il y avoit abondance d'eau & de fourrage, où son Armée pouvoit recevoir des vivres; & d'où il étoit en état d'observer la démarche des Ennemis pour aller à eux de quelque côté qu'ils eussent eu envie d'avancer ou de reculer.

La résolution prise de decamper, il délibéra s'il partirait de nuit ou de jour: il prit ce dernier parti quoique l'autre fût le plus sûr, espérant qu'en se retirant de jour il engageroit les Ennemis à le suivre & qu'il les engageroit au combat.

Le Corps de réserve marcha d'avant-garde dès que le jour commença de poindre. Ce jour fut le vingtième d'Août 1648. remarquable par la Bataille qui l'a rendu célèbre. La seconde ligne suivit le Corps de réserve. La première ligne suivit la seconde; & le Canon marchoit à la tête de l'Infanterie. Le tout se retira en 6 Colonnes & sans danger excepté la première ligne de l'aîle droite où étoit le Prince. Elle avoit en tête les Cravates & les Lorrains de l'aîle gauche de l'Archiduc qui étoit la moins embarrassée de chemins coupés, & la plus dégagée: ce fut elle aussi qui sortit la première de son poste sur notre retraite.

Le

Le Prince avoit donné ordre que le Corps de la Gendarmerie commandé par le Duc de Châtillon s'arrêtât dans la plaine & fît front aux Ennemis pour soutenir sa ligne qui se retira par les intervalles des Gendarmes. Le Regiment du Duc d'Orléans qui avoit la grande garde ce jour-là , faisoit la retraite de tout : à sa tête étoit le Marquis de Noirmoutier Maréchal de Camp & le Comte de Brancas Mestre de Camp du Regiment. Ils soutinrent courageusement & assez long-temps le choc des Cravates : mais ceux-ci les repoussèrent avec tant d'impetuosité que le Regiment plia. Le Comte de Brancas fit dans cette occasion tout ce qu'un homme de cœur peut faire : il y demeura blessé & prisonnier. Le Marquis de Noirmoutier se trouvant embarrassé parmi les Cravates, il se fit faire jour l'épée à la main ; & se degagea d'eux. Les Ennemis auroient passé outre sans le Duc de Châtillon qui en arrêta le cours. L'une & l'autre Armée qui le vit fondre avec les Gendarmes, demeura d'accord qu'il ne s'est jamais vu de plus belle charge, ni faite de meilleure grace. Les Lorrains qui soutenoient les Cravates furent repoussés jusqu'à la hauteur de l'éminence d'où ils étoient descendus ; mais ils furent soutenus de trois gros Escadrons. Ces trois Escadrons furent soutenus de toute la Cavalerie que l'Archiduc avoit détachée ; & ce torrent tomba sur les Gendarmes avec tant de force & de rapidité qu'ils furent renversés les uns sur les autres.

Le Prince qui avoit prévu le desordre, avoit pourvu à deux choses. La première que les Troupes qui devoient aller à Neus, se missent en Bataille sur la première hauteur. L'autre que sa ligne fût ferme dans la plaine pour favoriser la retraite du Duc de Châtillon , à quoi il avoit exhorté les Troupes , Escadron par Escadron : il croyoit qu'ils périroient tous plutôt que de l'abandonner. Mais comme il étoit sur le point d'aller à la charge pour soutenir ses Troupes qui se retiroient en confusion, les huit Escadrons qui lui avoient témoigné tant de résolution voyans la chasse des Gendarmes, le nombre & la furie de ceux qui les poursuivoient, furent saisis d'une épouvante si soudaine que le Prince abandonné par huit Escadrons & pressé des Ennemis, ne put prendre lui-même autre parti que celui de la sûreté. Et comme il ne s'y résolut que tard, ce ne fut pas

1648. pas sans risquer d'être pris ou tué dans l'embarras de la retraite.

Ceux que la peur emportoit, ne s'arrêterent qu'au plus haut de la hauteur où la seconde Ligne & l'Aîle gauche de la première s'étoient postées avec l'Infanterie de la Bataille & le gros de réserve. Ceux qui conserverent le jugement dans la fuite, firent alte à un rideau qui se rencontra dans la plaine assez près de cette hauteur. Ce fut là que le Prince fit un ralliment des moins étonnés; & qu'ayant tourné tête aux Ennemis il les arrêta tout court : ils n'osèrent pas sans doute se commettre dans le desordre de la poursuite où ils étoient, au hazard des trou pes que le rideau pouvoit couvrir, ni au voisinage de celles qu'ils voyoient rangées en Bataille sur la hauteur.

Ils se retirèrent sur l'éminence que les François avoient quittée, vis-à-vis de celles où ils étoient postés. D'abord que le Prince eut rejoint le Maréchal de Grammont, il résolut avec lui & tous les hauts Officiers de son Armée de donner Bataille sans marchander; & de ne rien changer à l'ordre qui avoit été fait à la Bassée. Il n'y eut en effet rien d'innové qu'à la première Ligne de l'Aîle droite que l'on fit seconde Ligne de première qu'elle étoit, tant pour la rafraîchir que pour ne la pas commettre au premier choc des Ennemis dans l'épouvante où elle sembloit être. C'étoit une entreprise bien hardie de changer quoi que ce fût dans l'ordre de Bataille en présence des Ennemis : mais le mouvement de ces deux Lignes se fit sans confusion. Elles firent une espèce de contre-montre, & passèrent par leurs intervalles avec un ordre merveilleux à la place l'une de l'autre. Les Gendarmes ralliés, furent remis dans leur poste : ce qui défailloit, fut rétabli, & rangé en fort peu de tems; & le nombre de ceux qui furent pris ou tués à la retraite ne se trouva pas considérable.

L'ordre de Bataille fut tel. Le Prince prit l'Aîle droite, & se posta à la première Ligne composée de neuf Escadrons : il avoit formé une petite Troupe de 15 à vingt de ses Domestiques, braves & choisis, qui ne quittoient jamais sa personne, & les plaça dans l'intervalle des deux Escadrons du Regiment de Villette à la tête duquel il voulut combattre comme il avoit combattu à Rocroi à la tête du même Regiment qui étoit alors

alors de Gassion. Les hauts Officiers qui servoient près de lui, étoient Villequier Lieutenant Général qui commandoit la première Ligne assisté d'Arnauld Maréchal de Camp. Le Marquis de la Moussaye avec la même dignité se tenoit près de la personne du Prince pour recevoir ses ordres plus particulièrement. Le Marquis de Faur étoit Maréchal de Bataille ; & Beaujeu commandoit la Cavalerie de cette brigade.

La première Ligne d'Infanterie entre ces deux Ailes, étoit de six Bataillons ; & le Canon marchoit à la tête de l'Infanterie commandé par le Comte de Costé qui avoit pour Lieutenant la Guette & de Hayes.

La seconde Ligne de l'Aile droite étoit composée de 8. Escadrons que le Marquis de Noirmoutier Maréchal de Camp commandoit.

La seconde Ligne de l'Aile gauche n'en avoit que 7 sous Du Pleffis Beliere aussi Maréchal de Camp.

La seconde Ligne d'Infanterie étoit de six Bataillons.

Six Escadrons de Gendarmes étoient postés entre les deux Lignes d'Infanterie ; & tout ce gros de Gendarmes & d'Infanterie composoit le Corps de Bataille dont le Duc de Châtillon Lieutenant Général avoit la conduite, ayant près de lui Villemele, & Beauregard, Maréchaux de Bataille.

Le Corps de réserve étoit composé de cinq Escadrons, & commandé par le Général Erlac qui avoit sous lui le Marquis de Razilly, Maréchal de Camp.

Le Prince fit une revue de ses Troupes, & les harangua toutes. Il leur recommanda trois choses.

La première de se regarder marcher les uns les autres pour observer leurs distances & leurs intervalles, & que la Cavalerie se reconstrât toujours avec l'Infanterie sur une même Ligne droite. La seconde de n'aller à la charge qu'au pas. La troisième de laisser tirer les Ennemis les premiers.

On aperçut en même tems que la Cavalerie des Ennemis qui se tenoit sur la hauteur opposée à celle du Prince, s'ouvroit à droite & à gauche : c'étoit pour faire place à la Bataille de l'Archiduc qui étoit sorti hors de son poste de Lens, avec tout son Canon, toute son Infanterie, & tout ce qui lui étoit resté de Cavalerie, le Général Beck qui avoit été à la chasse de nos Troupes de retraite l'avoit envoyé solliciter de venir sur

1648. sa parole non pas à la Bataille, mais à la défaite du Prince. L'Archiduc sortit dans cette persuasion qu'il n'y avoit rien de plus à faire qu'à saisir la victoire qui venoit se livrer à lui. Sa confiance & son grand empressement furent la principale cause de sa deroute. Il couroit à la victoire, sans se donner le tems de prendre haleine pour se mettre en Bataille: Le Prince étoit prêt, & l'Archiduc ne l'étoit pas. Les François s'étoient hâtés de se mettre en bon ordre pour surprendre les Espagnols dans le desordre.

Il étoit environ 8 heures du matin quand l'Armée du Roi commença de marcher aux Ennemis. Le Prince lui faisoit faire halte de tems en tems pour la contenir dans ses lignes & dans ses distances. Et ce qui est considérable, le Canon que commandoit le Comte de Cossé, fut si bien servi qu'il tira toujours en marchant avec cet avantage que tirant de la plaine sur l'éminence où étoient les Ennemis, tous les coups portoient ou dans leurs Bataillons, ou dans leurs Escadrons, & n'ajoutoient pas peu de confiance aux François pour se mettre en ordre. Le Canon des Ennemis au contraire qui tiroit de haut en bas sur l'Armée du Prince ne faisoit pas le même effet quoique le nombre fût très-inégal, car l'Archiduc en avoit 38 pièces & le Prince n'en avoit que 18.

Les Ennemis pressés de combattre faisoient bonne mine & marchaient résolument à nous. Mais ils faisoient deux choses embarrassantes tout à la fois lorsque l'on va à un combat décisif : car ils marchaient & se rangeoient en Bataille en même tems. Leur Armée étoit composée de 16 Bataillons & de 63 Escadrons. Leur ordre étoit tel.

Le Prince de Ligne & le Comte de Buquoi commandoient les 2 Lignes de l'Aîle droite: Le Prince de Salve & le Comte de Ligneville les 2 Lignes de l'Aîle gauche. Le Général Beck l'Infanterie : Le Comte de Fuenfaldagne le reste des Troupes qui soutenoient celles-ci ; & l'Archiduc pour avoir l'œil à tout, étoit avec les Troupes qui occupoient le milieu de la Bataille.

Les deux Armées étoient à 30 pas l'une de l'autre lorsque trois coups de fusil furent tirés de l'Aîle gauche des Ennemis sur l'Aîle droite de l'Armée du Roi. Le Prince qui craignoit la

la

la précipitation de ses Soldats, les arrêta, par une halte qu'il fit faire, & défendit de tirer que les Ennemis n'eussent tiré à bout portant. Cette halte fit trois effets. Il tempera l'ardeur de nos Troupes, il ajusta l'ordre de leur marche, & les confirma dans la résolution de souffrir le feu des Ennemis.

1648.

Dans ce tems-là le Prince de Salve s'avança au trot avec sa première Ligne contre celle du Prince qui ne marcha que le pas pour le recevoir. Les deux Lignes se jetterent tête contre tête de cheval, bouche contre bouche de pistolet & demeurèrent en cette posture assez long-tems en attendant sans branler des deux qui tiroient les premiers.

Les Ennemis plus impetueux que nous, commencerent la décharge. Le Prince qui commanda en même tems de tirer, tira le premier, enfonça l'épée à la main l'Escadron qui lui étoit opposé. Toute sa première Ligne le suivit, & à son exemple, chargea si rudement qu'elle renversa la première Ligne des Lorrains.

Un si beau commencement donna occasion au Prince de se dégager de la mêlée pour aller ailleurs, & pourvoir au reste selon l'occurrence des cas & le succès de la Bataille: il arriva que la seconde Ligne des Ennemis qui soutint leur première Ligne repoussa la nôtre & la malmena: ce ne fut pas sans combat & sans résistance. Villequier Lieutenant Général y fut pris après avoir percé les deux Lignes des Ennemis & donné des marques signalées de son courage & de sa conduite. Le Marquis de la Mouffaye Maréchal de Camp y demeura blessé & prisonnier après avoir combattu vaillamment à la tête du Regiment de Villequier & à la vue du Prince. Son cheval tué sous lui le mit hors de défense; & sa valeur céda au nombre de ceux qui l'enveloppoient.

Notre seconde Ligne qui n'attendoit que le moment de réparer dans le combat la surprise de sa retraite, eut ordre de soutenir la première Ligne. Et le Marquis de Noirmoutier qui la commandoit, la mena vertement à la charge. Le Prince avoit rallié la première Ligne, & donna par un endroit en même tems que le Marquis de Noirmoutier donnoit de l'autre.

Il étoit assisté en cette occasion d'Arnaud Maréchal de Camp
P 2 qui

1648. qui fit bien par-tout, mais très-bien dans cette rencontre où l'effort des Ennemis fut arrêté, le combat rétabli & si bien soutenu de part & d'autre qu'il demeura assez long-tems douteux & en balance; c'étoit un flux & reflux de Troupes poussées d'un côté & repoussées de l'autre, tantôt par les nôtres & tantôt par les Ennemis.

Il n'y eut point d'Escadron rompu ou repoussé par les Lorrains que le Prince ne ralliât & ne ramenât à la charge, ce qu'il faisoit avec une vitesse & une rapidité qu'on ne peut concevoir. Le nombre des charges qu'il fit, n'est pas imaginable. Il passoit comme un éclair d'un lieu à un autre. Les Ennemis ne se relâchoient point & dispuoient la victoire opiniâtrement, ce qui obligea le Prince de faire avancer son gros de réserve. Les Espagnols firent marcher le leur aussi, & le combat fut ranimé à proportion des forces qui furent engagées. A la fin le Général Erlac animé par sa propre vertu & par la présence du Prince à qui il voyoit faire des Actions de valeur plus qu'humaines, poussa ses Allemans contre les Lorrains avec tant de vigueur qu'ils furent contraints de plier & de prendre la fuite. La défaite des Lorrains fut la deroute de l'Aile gauche, & du Corps de réserve des Ennemis.

Dans le même tems que le Prince de Salve s'avançoit au trot contre le Prince de Condé qui le reçut au pas; le Maréchal de Grammont marchoit au pas contre le Comte de Buquoy qui l'attendoit de pied ferme à dix pas d'un rideau qu'il falloit monter pour aller à lui. Le Maréchal sans rompre son ordre & son pas gagna le haut du rideau, essuya tout le feu des Ennemis, les chargea & les mena battant de telle sorte qu'il ne leur donna presque pas le tems de se reconnoître: il les rompit à la tête du Regiment Mazarin où il combattoit accompagné de Mr. de St. Megrin & du Comte de Lillebonne qui firent des merveilles durant tout le cours de la Bataille.

Un Escadron des nôtres montant par un endroit des plus escarpés du rideau, avoit été repoussé par un Escadron Ennemi, & au retout l'Ennemi alloit prendre en flanc le Bataillon de Persan lorsque la Ferté-Senneterre Lieutenant Général qui venoit de rompre un Regiment de Cavalerie Espagnole chargea celui-ci avec tant de vigueur qu'il le mit en fuite, & l'ayant poussé

pouffé jusqu'au gros des Ennemis augmenta le desordre qui étoit parmi eux. 1648.

Leur seconde Ligne voulut soutenir la première, mais elle lâcha le pié à l'approche du Maréchal de Grammont que le Pleffis Belliere avoit joint avec sa seconde Ligne : & ce renfort acheva de rompre l'Armée des Espagnols. Le Maréchal se conduisit avec tant de prudence & de valeur durant tout le combat, que son Aile ne fut pas seulement ébranlée. Il dit tout ce qu'il chargea, & se trouva si souvent engagé parmi les Ennemis qu'il faillit deux ou trois fois à être pris dans la mêlée.

Le Corps de Bataille qui avoit marché d'un même lieu avec les deux Ailes avoit eu le même succès. Un même ordre avoit fait mouvoir toute l'Armée du Prince. Et un même esprit agissoit dans toutes les personnes de ce Corps.

Les deux Bataillons des Gardes qui tenoient le milieu de la première Ligne s'étoient emportés par un excès de courage au delà de la Ligne pour aller attaquer un Regiment d'Espagnols & deux d'Allemands qu'ils avoient en tête. La Cavalerie de l'Archiduc qui soutenoit ces Regimens prit les Gardes par les deux flancs, tua quatre de leurs Capitaines sur la place, blessa les autres, & auroit taillé en pièces les deux Bataillons sans le Duc de Châtillon qui les soutint avec les Gendarmes, lui d'un côté, & Barbantane Lieutenant des Gardes du Duc d'Enguien de l'autre : les Ennemis furent chargés si brusquement des deux côtés qu'ils furent contraints de se retirer dans le gros de leur Bataille. Le Duc de Châtillon ramena les Gardes au combat contre l'Infanterie que le Général Beck commandoit & tous les Bataillons de notre première Ligne chargerent les Bataillons opposés avec tant de résolution & de chaleur que le Général Beck tout brave qu'il étoit ne résista pas long-tems à l'effort du Duc de Châtillon. L'Archiduc qui vit ce desordre, fit tout ce qu'il put pour rétablir les choses. Il anima ses troupes à une généreuse résistance par l'exemple de sa valeur, & se mêla dans nos Escadrons où il faillit à être pris. Mais que pouvoit-il faire, ses deux Ailes étant rompues, & son corps de Bataille enfoncé? Il se retira, & l'on ne sait pas où. Le Prince qui le chercha par-tout, n'en put apprendre aucune nouvelle.

Les deux Ailes du Prince & du Maréchal se joignirent der-

1648. rière la Bataille des Ennemis qui n'étoit plus composée que de l'Infanterie. Toute la Cavalerie avoit pris la fuite; & ces pauvres Fantassins abandonnés s'étoient ralliés dans un seul gros Bataillon. Ils serroient leurs rangs & leurs files, & se tenoient en posture de défense lorsque le Prince commanda à de Roche, Lieutenant de ses Gardes, de les aller charger.

De Roche qui n'avoit de reste que 18 ou 20 Gardes de 50 qu'il avoit au commencement de la Bataille, donna déterminément dans ce gros herissé de Piques & de Mousquets.

Mais tout le Bataillon qui ne songeoit à rien moins qu'à combattre, se voyant environné de toute notre Cavalerie & entamé par cette charge, jetta ses Piques & ses Mousquets, & demanda quartier des mains jointes & le genou en terre. Cette soumission désarma les vainqueurs. Le Prince leur donna à tous la vie & les fit prisonniers de guerre. Ce fut là que finit la Bataille, les Généraux Erlac & la Ferté-Senneterre avec les Marquis de St. Megrin & Noirmoutier Maréchaux de Camp avoient poussé les fuyards jusqu'au défilé de Lens. Le Prince y étant arrivé, les fit suivre jusqu'à Douai; & investit le même jour Lens qui se rendit à discrétion. Villequier se trouva dedans, ceux qui l'avoient pris, se voyant perdus par la perte de la Bataille, se rendirent à leur prisonnier, & le prièrent de faire leur Capitulation avec celle de 600 Soldats que l'Archiduc avoit laissé dans cette place.

La chaleur du combat depuis la première charge jusqu'à l'entière deroute des Ennemis ne dura pas plus d'une heure en tout. L'Armée du Prince donna de tous côtés en même tems & d'une même ardeur. L'Aile droite trouva plus de résistance; aussi avoit-elle à combattre les Lorrains qui étoient les meilleures Troupes de l'Armée Espagnole. La Victoire fut complète en toutes ses parries. Les Ennemis perdirent tout leur Canon, toutes leurs munitions, leurs pièces de Batterie, tout le Bagage qu'ils avoient, six vingt Drapeaux ou Etendards. Il y eut plus de 800 Officiers prisonniers, du nombre desquels furent le Général Beck, le Prince de Ligne, Général de la Cavalerie & le Comte de St. Amour Général de l'Artillerie. Trois mille morts demeurèrent sur la place. On fit 5000 prisonniers sans les Officiers; & il y eut quantité de blessés. Le Prince

Prince de Ligne s'étant vu abandonné de toute la Cavalerie se mit à la tête de l'Infanterie que le Général Beck commandoit, où ce Prince combattit & fut pris. Le Général Beck fut pris aussi, blessé d'un coup de mousquet qui lui brisoit l'épaule droite. Ayant été conduit à Arras par l'ordre du Prince, il y mourut le lendemain. 1648,

La perte que fit le Prince ne fut pas de 500 hommes, en tout, tués ou pris. Les morts les plus considérables furent 6 Capitaines aux Gardes & quelques autres Officiers de Cavalerie & d'Infanterie. Le Marquis de Noirmoutier Cadet du Comte de la Suze, blessé de deux coups à la Bataille mourut deux jours après de ses blessures. Il n'avoit pas 17 ans accomplis, & c'étoit la seconde Campagne qu'il servoit d'Aide-de-Camp & qui servoit très-dignement. Le nombre des prisonniers ne fut pas à beaucoup près si grand que celui des morts.

Jamais orgueil ne fut mieux puni que celui des Espagnols. Leurs Gazettes avoient publié 15 jours avant leur défaite, qu'on avoit fait jeter des monitoires pour apprendre où étoit l'Armée de France. Et l'Archiduc avoit souffert qu'on lui dit en le flattant que le Prince de Condé n'osoit paroître devant lui. Les Amis les plus familiers du Prince rioient de cette fanfaronade Espagnole & en parloient avec mépris : à quoi le Prince répondoit avec modestie qu'il ne falloit ni se moquer de son Ennemi ni le mépriser ; que les Espagnols qui le cherchoient le trouveroient ; & que, s'il pouvoit engager l'Archiduc à un combat, on verroit qui auroit peur de l'un ou de l'autre. Il est certain que le Prince desiroit passionnément de l'attirer au combat. Pendant cette Campagne il avoit souvent passé & repassé de Lens à la Bassée, & de la Bassée à Lens. Mais on ne l'avoit jamais vu sur l'une ou l'autre des deux éminences d'où les deux Armées descendirent pour combattre, qu'il ne souhaitât donner Bataille dans la même plaine où il la gagna.

Le Prince de Condé s'étant rendu maître de Lens, envoya ordre au Maréchal de Rantzau d'aller assiéger Furnes. Comme la saison étoit avancée, le Maréchal faisoit quelque difficulté d'entreprendre ce siège, mais ayant reçu un second ordre du Prince, il obéit. Après avoir investi la Place, le tems étant devenu

Fruits qu'il
tire de sa
Victoire.

1648. devenu fort mauvais, ce Maréchal écrivit au Prince, & en dattant sa Lettre, il mit au bas, *Du Camp de Furnes, ou auprès de Furnes, comme il vous plaira.* Cela fâcha le Prince, qui voyoit qu'il étoit important de prendre cette Place, pour maintenir Dunkerque. Il étoit vers le Castelet, lors qu'il reçut cette Lettre. Il prit incontinent quelques Escadrons de Cavalerie, & se rendit devant Furnes. Dès qu'il fut arrivé au Camp, il alla à la Tranchée, où il reçut un dangereux coup de mousquet aux reins; mais par bonheur, son buffe se trouva plié en deux dans cet endroit; ce qui amortit le coup de la balle. La Ville se rendit le soir même.

Desordres
arrivés à
Paris après
la Bataille
de Lens.

Cependant, il étoit arrivé de grands desordres à Paris depuis la Victoire que le Prince de Condé avoit remportée dans les Plaines de Lens. Le Conseil du Roi regarda ce grand succès comme un coup du Ciel dont il se falloit prévaloir pour reprimer le Parlement, qui prenoit tous les jours plus d'empire; & pour cet effet, il résolut de s'assurer de ceux de ce Corps qui étoient les plus animés, & principalement de *Pierre de Broussel*, Conseiller en la Grand' Chambre, *Personnage d'une ancienne probité, dit (a) Monsieur de la Rochefoucault, d'une médiocre suffisance, & qui avoit vieilli dans la haine des Favoris.* Dans le fonds, ce bon homme n'avoit en vue que le soulagement du Peuple; mais, comme il prenoit facilement les impressions qu'on vouloit lui donner, il suivoit les avis que les plus ardens *Frondeurs* lui inspiroient, & en faisoit les ouvertures dans les Assemblées. Il s'étoit ainsi rendu Chef de ce Parti; & le Peuple informé de ses bonnes intentions, le prit en si grande affection qu'il le nommoit son *Père*. L'arrêter, c'étoit une entreprise bien hardie, qui soutenue vigoureusement pouvoit être très-avantageuse à la Cour, mais qui pouvoit aussi la jeter dans de grands embarras, comme l'expérience le fit bien-tôt voir.

La Cour
fait arrêter
le Conseil-
ler Brouss-
sel.

On crut à la Cour qu'on ne pouvoit choisir un tems plus propre pour arrêter Broussel, que le jour qu'on chanteroit le *Te Deum* à Notre-Dame pour la Victoire de Lens, durant que les Compagnies des Gardes étoient en haye dans les rues. Cependant, ce tems n'étoit guère commode pour un tel dessein,

(a) Mémoires de la Minorité de Louis XIV. pag. 118.

sein, car c'est justement dans ces sortes d'occasions que le Peuple s'attroupe; & qu'il est, par conséquent, plus en état de faire des émeutes. Ce fut le matin vingt-sixième d'Août, dans le tems que le Peuple couroit en foule aux Eglises, qu'on arrêta Broussel, avec les Présidens *Blancmesnil* & *Charbon*. 1648.

Le bruit de l'enlèvement de Broussel ne fut pas plutôt répandu que tout le Peuple commença à crier aux armes : en un moment, on ferma les boutiques, on tendit les chaînes par les rues, & l'on fit des barricades. Ceux qui se rendirent auprès de la Reine, dissimuloient d'abord l'excès du désordre, & *Jean Antoine de Mesmes*, Président du Parlement, dit au Cardinal Mazarin, *que ce n'étoit que quelque canaille qu'on mettroit bientôt à la raison*.

Les Parisiens prennent les armes, & font des barricades.

Sur ces entrefaites, *Jean-François-Paul de Gondi*, Coadjuteur de Paris, alla au Palais Royal pour offrir son service à la Reine, à laquelle il ne déguisa rien de ce qui se passoit. Il lui conseilla même de céder pour un tems à la furie du Peuple; mais la Reine, qui ne l'aimoit point, & qui d'ailleurs ne croyoit pas le mal si grand qu'il le faisoit, le maltraita de paroles. Le Coadjuteur voyant ses offres & ses avis également mal reçus, en conçut un tel dépit, que dès ce moment il commença à s'intéresser entièrement dans le Parti opposé à la Cour. *Cet homme ayant joint*, dit (a) Monsieur de la Rochefoucault, *à plusieurs belles qualités naturelles & acquises, le défaut que la corruption des esprits fait passer pour vertu, étoit taché d'une ambition extrême, & d'un désir déréglé d'accroître sa fortune & sa réputation par toute sorte de voies; si bien que la fermeté de son courage & son puissant génie trouverent un triste & malheureux objet, qui fut le trouble de l'Etat*.

Le Coadjuteur maltraité par la Reine prend le parti du Parlement.

Cependant, le Coadjuteur n'avoit rien dit qui ne fût encore au-dessous de la vérité. La Reine commanda aux Maréchaux de la Meilleraye & de l'Hôpital, de monter à cheval avec leurs amis, d'aller par les rues, & de contenir le Peuple par quelque exemple de justice : mais la sédition étoit venue à un si haut point, qu'ils ne purent exécuter cet ordre. La nuit seule mit fin à tout ce tumulte.

La sédition se calme.

Mais

(a) Dans ses Mémoires pag. 140.

1648. Mais le lendemain, un accident donna occasion à une nouvelle émeute, encore plus furieuse que la précédente. Le Parlement s'étant assemblé, la Reine y envoya le Chancelier Segnier avec une Déclaration du Roi qui défendoit les Assemblées des Chambres. Quelque reste de populace mutinée l'ayant aperçu, commença à courir après son carrosse, & comme sa Personne étoit odieuse à tout le Peuple, ces séditieux furent bientôt renforcés par d'autres, & tous ensemble se mirent à le poursuivre avec tant de fureur, qu'il fut contraint de se sauver dans l'Hôtel de Luines, où le Peuple l'alla chercher, *pour immoler, disoit-il, cette ame venale, le Protecteur des Maltôtes, à tant de Peuples, ruinés par les Edits qu'il avoit scellés.* La Reine n'eut pas plutôt appris le péril où étoit le Chancelier, qu'Elle fit partir le Maréchal de la Meilleraye avec quelques Compagnies des Gardes pour l'aller dégager. La Meilleraye ayant fait faire une décharge sur le Peuple qui s'opposoit à son passage, délivra le Chancelier, mais dès-lors toute la Ville commença à s'émouvoir; on prit les armes, les chaînes furent tendues une seconde fois, & l'on fit des barricades jusques fort près du Palais-Royal.

Assemblée
du Parle-
ment.

Pendant tout ce tumulte, le Parlement qui étoit assemblé, comme nous venons de le dire, délibéroit sur la détention de leurs Confreres avec d'autant plus de courage qu'il voyoit le Peuple se soulever en sa faveur. Il fut résolu que le Parlement iroit en Corps, à l'heure même supplier la Reine de mettre en liberté ceux de leur Compagnie qu'Elle avoit fait arrêter. Ils trouvèrent le Peuple par les rues, qui demandoit Broussel, & qui protestoit de ne point mettre les armes bas qu'il n'eût vu le *Pere de la Patrie.*

Le Parle-
ment de-
mande la
liberté de
Broussel.

Le Parlement ayant été introduit dans le grand Cabinet du Palais Royal, *Matthieu Molé*, Premier Président, représenta à la Reine la douleur que la Compagnie ressentoit pour la détention de leurs Confreres, & lui exposa leurs très-humbles supplications pour leur liberté, „ appuyées des vœux de cent mille hommes armés, qui demandoient Mr. Broussel; mais la Reine ne fit aucun compte de toutes ces remontrances. Enfin le Premier Président, & le Président de Mesmes ayant fait de nouveaux efforts pour vaincre la fermeté de la Reine, sans avoir rien

rien pu gagner sur son esprit, ils prirent le chemin du Palais, 1648. pour opiner sur ce refus. Lors qu'ils furent arrivés à la première barricade, le Peuple leur demande s'ils ont obtenu la liberté de M. Broussel, & ayant appris que la Reine ne vouloit point se relâcher, il les renvoie avec furie au Palais Royal, disant, que, si dans deux heures on ne leur accorde la liberté de ce Conseiller, deux cens mille hommes iront en armes en supplier la Reine, & qu'ils poignarderont Mazarin qu'ils savent être l'auteur de tous ces desordres. L'insolence de cette Populace irritée étoit venue à un si haut point qu'un Marchand de cloux de la Croix du Tiroir eut l'audace de prendre à la barbe le premier Président, le menaçant de la lui couper s'il ne rapportoit un ordre de la Reine de délivrer au plutôt le Conseiller Broussel.

Les Messieurs du Parlement voyant les choses dans cet état retournèrent vers le Palais Royal, & le premier Président, personnage d'une grande probité, dit hardiment à la Reine qu'il n'étoit plus tems de délibérer, que c'étoit une nécessité absolue de fléchir sous la volonté du Peuple qui n'écoutoit plus la voix du Magistrat; que les barricades se formoient par-tout, & qu'il n'y avoit point d'autre remède à un si grand mal que de délivrer promptement Broussel & Blancmesnil. D'abord, la Reine ne pouvoit se résoudre à prendre ce parti, mais Mazarin, qui craignoit de servir de victime à ce Peuple furieux, l'y détermina. On fit savoir cette nouvelle au Peuple, lequel soupçonnant que cela ne s'exécutoit pas de bonne foi, demeura encore sous les armes, attendant l'arrivée de Broussel, qui n'eut pas si-tôt paru que la sédition fut calmée entièrement.

On ne sauroit dire si ce conseil de rendre les prisonniers étoit le meilleur dans une occasion si pressante, ou si l'on eût mieux fait de montrer plus de vigueur. Quoi qu'il en soit, il est constant, que, depuis ce jour, le Parlement prit de nouvelles forces contre la Cour, & forma la résolution de perdre le Cardinal Mazarin. Dès lors, on commença à s'emporter publiquement en invectives sanglantes contre sa personne, sans garder aucune mesure; on ne voyoit, chaque jour, que libelles & que satires, où l'on tâchoit de rendre sa conduite odieuse au Peuple.

1648. Le Prince de Condé n'ayant pu jouir du fruit de la Victoire de Lens à cause des troubles, dont nous venons de parler, eut ordre de retourner à la Cour, incontinent après la prise de Furnes.

Le Prince de Condé vient à la Cour. Il ne s'étoit jamais trouvé dans une situation plus avantageuse : car outre que la Victoire qu'il venoit de remporter par sa pure valeur, donnoit un nouvel éclat à la grande réputation qu'il avoit acquise dans les armes, comme il n'avoit aucune part aux troubles présents, tout le Peuple le regardoit avec admiration ; & les deux Partis le considéroient comme leur défenseur, ou du moins comme l'arbitre de leur différend. Ce Prince avoit admis à sa confiance deux personnes de qualité & de mérite, qui avoient des sentimens bien opposés, savoir le Duc de Châtillon, & le Maréchal de Grammont. Le premier lui inspiroit de se déclarer pour le Parlement, ou du moins de modérer les différends avec toute la neutralité possible ; & l'autre attaché par toutes sortes d'intérêts à la Cour, employoit ses persuasions pour lui faire prendre son parti.

Le Parlement veut perdre le Cardinal Mazarin. Au reste, le Parlement, qui depuis la fameuse journée des barricades s'étoit aperçu de la foiblesse de la Cour, pensoit plus que jamais à perdre le premier Ministre. Et le quatorzième de Septembre la Reine étant sortie secrètement de Paris avec le Roi, le Parlement convoque tout aussi-tôt une Assemblée, où Broussel, Charbon & le Président *Viole* désignèrent le Cardinal, & d'autres le nommerent ouvertement comme l'auteur des desordres qui troubloient l'Etat. Le résultat de cette Assemblée fut qu'on feroit une Députation vers la Reine pour la supplier très-humblement de ramener le Roi à Paris, & vers Messieurs les Princes pour les prier d'apporter des remèdes effectifs aux maux dont l'Etat étoit menacé. Quelques Conseillers, joints au premier Président, furent députés vers la Reine ; mais elle ne voulut point consentir au retour du Roi dans Paris ; & les Princes refusèrent de se trouver au Parlement.

Modération du Prince de Condé. Le mauvais succès de cette Députation pensa être la cause d'une nouvelle rupture. Déjà le Parlement commençoit à craindre pour Paris, & donnoit ses ordres pour la conservation de cette Ville. Mais le Prince de Condé prévint par sa modé-

modération tous les troubles qui *alloient* survenir. Il écrivit avec le Duc d'Orléans (a) au Parlement pour l'exhorter à envoyer des Députés à Saint Germain, afin de terminer les divisions dans une Conférence. Le Duc de la Roche-foucault remarque qu'en cette rencontre, le Prince de Condé fit violence à son naturel, qui étoit éloigné de ces voyes tempérées, comme cela paroitra visiblement dans la suite de cette Histoire. 1648.

Les Députés du Parlement étant arrivés deux jours après, à S. Germain, ne voulurent pas consentir que le Cardinal assistât à la Conférence. Dès la première entrevue, le Prince de Condé s'empotta contre le Président Viole, qui avoit mis en avant la liberté (b) de Chavigny, que la Reine venoit de faire arrêter dans le Château de Vincennes. Ce Prince vouloit qu'on vuidât les matières contentieuses, & que l'on convînt des réglemens nécessaires dont on formeroit la Déclaration du Roi, en vertu de laquelle Chavigny recouvreroit sa liberté, comme il arriva.

(c) Cette Déclaration, par laquelle le Roi diminueoit les tailles de dix millions, & retranchoit deux millions des entrées de Paris, termina, pour quelque tems, les divisions publiques.

Durant ce calme, le Prince Condé se trouva engagé dans une brouillerie qui survint entre le Duc d'Orléans & le Cardinal Mazarin. Dès le commencement de la Régence, Louis Barbier, Abbé de la Rivière, favori du Duc d'Orléans, avoit aspiré au Cardinalat, & Mazarin, pour l'attacher à ses intérêts, lui en avoit donné des espérances, dont il éloignoit adroitement l'exécution. Mais à la naissance de ces troubles, ayant absolument besoin de la protection du Duc d'Orléans, il ne pût se défendre des vives instances que fit cet Abbé pour

Brouillerie
entre le
Duc d'Orléans &
Mazarin.

(a) Le 23^{me}. de Septembre.

(b) Chavigny avoit été en grand crédit sous le Ministère du Cardinal de Richelieu, &c pendant tout le Règne de Louis XIII. mais sous la Régence de la Reine Mère, il n'eut plus de part aux affaires. Enfin, dans ces derniers troubles il résolut de perdre le Cardinal Mazarin pour s'élever sur ses ruines, &c

comme il jugeoit que le Prince de Condé, après la bataille de Lens, donneroit la loi à la Cour, il communiqua son dessein au Duc de Châtillon qui étoit mécontent du Cardinal, mais Mazarin ayant appris cela, le fit arrêter prisonnier.

(c) Dattée du vingt quatrième d'Octobre.

1648. pour avoir la nomination de la France au Chapeau. L'Abbé avoit déjà reçu du Pape des assurances de sa promotion à la première qui se feroit, & dans cette attente, il avoit engagé son Maître à soutenir la fortune chancelante du Cardinal Mazarin; cependant lors qu'il se croyoit parvenu au comble de ses desirs, le Prince de Conti supplia le Roi de le nommer pour la première promotion. On dit que ce moyen d'é luder sa promesse faite à la Rivière, fut trouvé par le Maréchal de Grammont.

Réponse
généreuse
du Prince
de Condé.

La Rivière n'osant disputer la préférence au Prince de Conti, s'en prit au Cardinal, & obligea le Duc d'Orléans à rompre avec lui. Enfin, pour empêcher la nomination de ce Prince, il fit proposer au Prince de Condé, qu'en cas qu'il ôtât à Monsieur son frère l'envie du Chapeau, Son Altesse Royale lui feroit avoir tel Gouvernement qu'il voudroit; mais le Prince (a) répondit, „ qu'il avoit assez de bien & „ d'établissement, pour se conserver par ses services, & par „ sa fidélité; que s'il en avoit davantage, il deviendrait justement suspect au Roi, qui n'auroit point d'autre objet, „ que de le détruire, lorsqu'il seroit grand; & que sa fortune „ étoit dans un état qu'il n'avoit besoin que de modération „ dans ses desirs”. Ces paroles si vertueuses, ajoute (b) Monsieur de la Rochefoucault dans ses *Memoires*, d'où je les ai tirées telles qu'on vient de les lire, *Ces paroles si vertueuses m'ont semblé dignes d'être rapportées, pour faire voir combien l'homme est différent de lui-même, & que son assiete est sujette au changement.* La suite de cette Histoire fera bien-tôt sentir la justesse de cette réflexion.

Le Duc
d'Orléans
se reconci-
lie avec
Mazarin.

La Cour vint alors de Saint-Germain à Paris, où le Duc d'Orléans donnoit des marques continuelles de son aigreur au Cardinal. Il commençoit même à écouter les *Frondeurs* du Parlement; mais dans le tems que cette brouillerie étoit sur le point de produire un fâcheux éclat entre ce Duc & le Cardinal, elle fut heureusement terminée par l'adresse du *Maréchal d'Estrées*, & de Senneterre, qui portèrent le Duc d'Orléans à un accommodement.

(a) Voyez les *Mémoires de la Minorité de Louis XIV.* pag. 136. & suiv.

(b) Pag. 137.

Juf-

Jusques ici , le Parlement avoit demeuré dans une grande tranquillité. Il sembloit que la Déclaration (c) du vingt-quatrième d'Octobre devoit étouffer les semences de la division qui avoit menacé l'Etat , & assurer la paix entre la Cour & le Parlement ; mais ceux qui haïssoient le gouvernement présent , étoient trop animés pour en demeurer dans les termes de la douceur. Ces esprits amateurs des nouveautés , & pleins de pensées d'ambition , mettoient tout en usage pour inciter le Parlement & les Peuples à perdre le Cardinal. Ils leur représentoient , „ Que cette grande journée des barricades , cet-
 „ te Victoire des Sujets sur leur Souverain étoit toujours pré-
 „ sente à l'esprit de la Reine , & que les invectives publi-
 „ ques contre le Cardinal ne s'effaceroient jamais de sa me-
 „ moire ; Que ce n'étoit que par foiblesse qu'il en dissimu-
 „ loit les ressentimens , mais qu'à la première occasion favo-
 „ rable , il ne manqueroit pas de faire éclater sa vengeance.
 „ Qu'il falloit donc se prévaloir des conjonctures présentes
 „ pour se défaire d'un adversaire si dangereux ; Que le Duc
 „ d'Orléans étoit trop modéré pour s'opposer au concours u-
 „ niversel , & que le Prince de Condé feroit réflexion , que
 „ pour se mettre à couvert de la jalousie des Favoris , il de-
 „ voit se conserver la bienveillance publique : de sorte que ,
 „ s'il paroïssoit défendre le Cardinal Mazarin pour complai-
 „ re à la Reine , il ne le feroit qu'avec beaucoup de ména-
 „ gement. Qu'enfin il falloit considérer que la Déclaration
 „ d'Octobre ayant été extorquée de la Cour , la Reine n'ob-
 „ serveroit cet accord que jusqu'à ce qu'elle trouveroit le mo-
 „ yen de se vanger.

Le Coadjuteur de Paris , qui étoit un de ceux qui avoient soin de répandre tous ces discours , travailloit avec plus de fruit qu'aucun *Frondeur* , pour former un parti contre la Cour. Et comme il jugeoit , que ce parti ne pourroit pas subsister sans un Chef , il jeta les yeux sur le Prince de Condé , qu'il tenta par de si fortes raisons que l'on a dit , qu'il en fut persuadé , ou qu'il fit semblant de l'être , & même qu'il avoit donné sa parole aux Conseillers Broussel & *Longueil* de se mettre à leur tête ; soit que cette parole ne fût pas

1648.

Nouveaux troubles qui s'élevèrent dans le Parlement.

(c) Voyez ci-dessus. pag. 125.

1648. pas véritable ; & que le Duc de Châtillon , qui négocioit de sa part avec les *Frondeurs* , l'eût avancée sans ordre par sa propre inclination , ou que le Prince l'eût donnée exprès pour les empêcher de s'adresser au Duc d'Orléans , durant son mécontentement. Quoi qu'il en soit , la suite fit bientôt voir qu'il n'étoit du tout point dans le parti du Parlement.

Le Coadjuteur attire le Prince de Conti dans le parti du Parlement.

Cependant , le Coadjuteur ayant désespéré d'avoir un Chef de cette considération , tâcha de gagner le Prince de Conti , qui par sa seule qualité de Prince du Sang pouvoit donner un grand poids au parti. Comme ce Prince étoit mal satisfait de n'avoir pas place au Conseil , & que d'ailleurs il étoit irrité du peu de cas que le Prince de Condé son frère faisoit de lui , il écouta d'abord le Coadjuteur , & se rendit à ses sollicitations , avec d'autant plus de facilité qu'il y fut poussé par la Duchesse de Longueville sa sœur , qui étoit piquée de l'indifférence que le Prince avoit pour elle.

Le Prince de Conti entra dans cet engagement à Noisy , près de Saint-Germain , où la Duchesse de Longueville avoit été quelque tems , & où ce Prince & le Duc de Longueville l'étant allé voir , le Duc de Retz & le Coadjuteur s'y rendirent , sous prétexte de visiter aussi cette Princesse , mais , en effet , pour les porter , comme ils firent , à se lier par un Traité avec les *Frondeurs*. Dans le même tems , le *Prince de Marsillac* , qui étoit bien dans l'esprit de la Duchesse de Longueville , lui inspira le desir des affaires , quoi qu'elle y eût une aversion naturelle.

Cependant le parti des *Frondeurs* se fortifioit tous les jours , & le Parlement faisoit assez connoître qu'il n'y avoit que la perte du Cardinal qui pût le satisfaire.

Le Prince de Condé se déclare ouvertement pour la Cour.

Dans cette extrémité , la Cour mit toute son espérance au Duc d'Orléans , & au Prince de Condé. Elle ne comptoit pas beaucoup sur le premier , qui , par son naturel temperé , étoit peu propre à remédier à un mal qui ne pouvoit plus être déraciné que par la force ; mais elle s'appliqua fortement à mettre dans ses intérêts le Prince de Condé , qui naturellement incapable de modération , pouvoit inspirer de la terreur par sa haute réputation dans la guerre , par l'éclat de ses

Victoi-

Victoires, & par le secours de ses Troupes. La Reine employa, pour le gagner, de fortes persuasions; savoir, des larmes & des paroles assez tendres, jusqu'à lui dire (a), *Qu'Elle le tenoit pour son troisieme Fils*. Le Cardinal Mazarin lui promit qu'il seroit toute sa vie dépendant de ses volontés. Le Roi même, en l'embrassant, lui recommanda le salut de son Etat & de sa personne. Mais ceux qui le déterminèrent, furent le Maréchal de Grammont & Michel le Tellier, Secrétaire d'Etat. Ils lui représentèrent, „que peu, „à peu, le Parlement s'emparoit de toute l'autorité; Que, „sans borner son ambition par la Déclaration du vingt-quatrième d'Octobre, il vouloit se donner le pouvoir d'ôter „les Ministres, afin de s'attribuer, dans le même tems, ce „lui d'en établir de nouveaux à son choix; Que, si l'on „souffroit une semblable usurpation, il seroit à craindre que „le Parlement n'attaquât les personnes les plus privilégiées, „& qu'ainsi lui, Monsieur le Prince, étoit intéressé, en la „personne du Cardinal, à s'opposer à une entreprise qui „tendoit à la destruction de la Maison Royale.

Le Prince touché par ces raisons, embrassa haurement le parti de la Cour; & au lieu de se faire l'Arbitre des deux partis, ce qui lui auroit acquis l'affection de tout le monde, il ferma les yeux à toute neutralité, sans se soucier de perdre la bienveillance publique.

Le dix-huitième de Décembre, le Parlement s'étant assemblé, le Prince y alla avec le Duc d'Orleans. Le Président Viole, qui étoit un des plus ardents *Frondeurs*, commença par invoquer le Saint Esprit pour illuminer Messieurs les Princes sur la conduite du Cardinal, contre lequel il alloit s'emporter. Le Prince de Condé surpris de cette audace ne put se retenir; il se leve, & lui impose silence. Les plus jeunes Conseillers témoignent d'abord par leurs murmures qu'ils desapprouvent ce que le Prince venoit de faire: il s'enflamme par ce bruit, & les menace de la main & de la parole. Dans ce moment, il perd l'affection de la Compagnie; & cette action ne se fut pas plutôt répandue dans le monde, que le Peuple qui avoit eu, jusqu'alors, beaucoup d'estime & de vénéra-

Empoisonnement du Prince, dans le Parlement.

(a) Mémoires de M. de la Rochefoucault. pag. 143.

1648. neration pour sa personne, commença à le craindre & à le haïr.

La Cour
forme le
dessein
d'assiéger
Paris.

Dès-lors le Prince de Condé se trouva intéressé par sa propre querelle, dans celle de la Cour. La Reine, qui avoit toujours sur le cœur l'affront qu'elle prétendoit avoir reçu à la journée des barricades, & qui desiroit avec passion d'abaissier le Parlement, se servit de cette favorable conjoncture pour venir à ses fins. Il n'étoit plus question que de trouver un moyen pour exécuter ce dessein; car le Prince étoit tout disposé à écouter les propositions qu'on lui feroit sur ce sujet. Le Maréchal de la Meilleraye fit voir que le plus prompt & le plus sûr moyen, pour réduire le Parlement, étoit d'assiéger Paris en saisissant toutes les avenues; que dans trois jours la Multitude seroit réduite à la dernière extrémité & s'éleveroit contre le Parlement. Le Prince animé par la colère, à qui rien ne paroît impossible, goûta ces raisons, & se rendit Chef de l'entreprise d'assiéger Paris, sous les ordres du Duc d'Orléans, qui refusoit d'abord d'y donner les mains. Enfin la chose étant résolue, le Maréchal de la Meilleraye proposa, pour venir à bout plus promptement des Parisiens, de se saisir de l'Isle-Saint-Louis, de la Porte Saint-Antoine, de l'Arsenal, & de la Bastille; & de mettre Leurs Majestés dans la Bastille. Mais soit que la proposition du Maréchal de la Meilleraye ne fût pas assez appuyée, ou que l'on craignît d'exposer la personne du Roi, on aim mieux abandonner Paris pour l'assiéger en effet. On croit même que (a) le Prince de Condé fit l'ouverture de ce dernier avis.

Ce dessein
est exécuté.

1649.

Ce fut au commencement de l'année 1649. qu'on entreprit cette grande expédition. Le cinquième jour de Janvier, la Reine se retira au Palais Cardinal, après avoir solennisé la veille des Rois chez le Maréchal de Grammont; & le lendemain, elle sortit de Paris à trois heures du matin avec le Roi, le Cardinal Mazarin, & toute la Maison Royale, pour se rendre à Saint-Germain en Laye.

Le Prince de Condé ne sortit pas de Paris dans le même tems que le reste de la Cour, parce qu'il vouloit emmener avec lui la Princesse Douairière de Condé sa Mère; le Prin-

ce

(a) *Condæus censet obsidendam Urbem & vi atterendos rebelles. Priolus de rebus Gallicis. Lib. 3. pag. 138.*

ce de Conti, & la Duchesse de Longueville. Sa Mère & le Prince de Conti ne firent pas difficulté de le suivre; mais la Duchesse de Longueville ne voulut point quitter Paris, sous prétexte qu'elle étoit fort avancée dans sa grossesse. Tous les Grands, & tous les Ministres arrivèrent, (a) le même jour, à Saint-Germain, & on tint aussi-tôt un Conseil, où le blocus de Paris fut résolu. 1649.

On s'étoit imaginé à la Cour, que l'évasion du Roi jetteroit les Parisiens dans une grande consternation; mais au contraire, comme si le péril, qui les menaçoit, les eût rendus plus hardis, ils témoignèrent être préparés à tout événement, & déclamerent, sans aucune retenue, contre le Cardinal, contre le Prince de Condé, contre la Reine, & contre tous ceux qu'ils croyoient avoir conseillé cette sortie, qu'on nommoit à Paris, *enlèvement du Roi*.

Les Parisiens réfolus à se bien défendre.

Le Parlement parut moins ferme dans cette occasion. Il s'assembla le septième de Janvier, & envoya les Gens du Roi porter à la Reine leurs soumissions, & des offres très-avantageuses: mais on renvoya ces Députés sans les ouïr; tant on étoit persuadé à la Cour que les Parisiens se soumettroient à la première alarme de Siège. La suite les détrompa bientôt, car dès que le Parlement eût connu le dessein de la Cour par le rapport que les Gens du Roi firent du succès de leur Députation, il se prépara à une vigoureuse défense. Le lendemain même, qui étoit le huitième de Janvier, il donna un Arrêt, par lequel il déclara le Cardinal Mazarin *Perturbateur du repos public, Ennemi du Roi & de son Etat; lui enjoignant de se retirer de la Cour en ce jour, & dans la huitaine, hors du Royaume: & ce tems étant expiré, il ordonnoit à tous les Sujets du Roi de lui courre sus*. Dans le même tems, le Parlement délivra des commissions pour des levées de gens de guerre, & songea aux moyens de pourvoir à leur subsistance.

Cependant, le Prince de Condé forma le blocus de Paris avec huit mille hommes, qui étoient le débris de l'Armée de la campagne dernière. C'est une chose étonnante, & que la postérité aura de la peine à croire, que ce Prince ait, par sa

Paris est bloqué.

(a) Le sixième de Janvier.

1649. conduite & par sa vigilance, assiégé, avec si peu de troupes, une Ville, où il y avoit plus d'un million d'ames, & plus de deux cens mille hommes en état de porter les armes. Chacun se moquoit au commencement de ce dessein, & l'on croyoit que le Prince de Condé perdrait dans cette rencontre la réputation qu'il avoit acquise ailleurs. Ce Prince se saisit pourtant de Lagny, Corbeil, Saint-Cloud, Saint-Denis, & Charanton, c'est-à-dire, de presque tous les postes des environs de Paris, de sorte que les vivres n'y entroient qu'avec peine.

Le Parlement se dispose à la défense.

Le Parlement, de son côté, se mit en devoir de repousser les Troupes du Prince, & bientôt plusieurs Grands lui vinrent offrir leurs services. *Charles de Lorraine, Duc d'Elbœuf*, ses trois Fils, *Louis de Cossé, Duc de Brissac*, & le *Marquis de la Boulaye* furent les premiers qui abandonnèrent le parti de la Cour. Le Parlement avoit déjà installé le Duc d'Elbœuf dans la Charge de Général de ses Armées, lors qu'il apprit que le Prince de Conti, & le Duc de Longueville accompagnés du Prince de Marsillac, & du Marquis de *Noirmoutier*, étoient partis secrètement de Saint-Germain, & avoient mis pied à terre à l'Hôtel de Longueville, dans le dessein de se déclarer pour le parti de Paris, selon la parole (a) qu'ils en avoient donnée au Coadjuteur. Le Prince de Conti fut élu par le Parlement, Généralissime; & le Duc d'Elbœuf, *Frederic-Maurice de la Tour, Duc de Bouillon*, & le Maréchal de la Mothe-Houdancourt furent nommés tous trois Lieutenans-Généraux, avec un égal pouvoir. Le Duc de Longueville ne prit point d'autre emploi que d'assister de ses conseils le Prince de Conti, parce qu'il s'estimoit au dessus des derniers, & qu'il ne pouvoit être égal au premier.

Le Duc de Beaufort embrasse le parti du Parlement.

Peu de jours après, *François de Vendôme, Duc de Beaufort*, arriva à Paris, pour embrasser le parti du Parlement. Ce Duc, qui avoit été arrêté prisonnier à Vincennes, dès le commencement de la Régence, sous prétexte qu'il avoit conspiré contre la personne du Cardinal Mazarin, s'étoit sauvé depuis quelques mois. Quoique son genie, dit (b) Monsieur de la Rochefoucault, ne fût pas un des plus relevés, sa présence,

(a) Voyez ci-dessus pag. 128.

(b) Dans ses Mémoires pag. 152. & 153.

présence, son langage, & sa manière populaire, avec une conduite assez adroite, lui acquirent l'amour du Peuple de Paris, d'autant plus qu'il le croyoit irréconciliable avec le Cardinal, par l'offense de sa prison. Le Parlement le purgea de l'accusation d'avoir conspiré contre la vie du Cardinal Mazarin, le reçut Pair de France, & le fit un de ses Généraux. 1649.

Le Prince de Condé étoit à Charenton lors que le Prince de Conti, & le Duc de Longueville quitterent Saint-Germain. La Reine & le Cardinal commencèrent à craindre que le Prince de Condé ne fût lui-même de la partie; mais ce Prince dissipa bientôt leurs frayeurs par son retoit de Charenton, s'étant emporté d'une manière terrible contre le Prince de Conti & le Duc de Longueville, qu'il croyoit devoir dépendre absolument de ses volontés.

Le Prince de Conti & le Duc de Longueville font la même chose.

Le Prince étoit d'avis (a) que, pendant tous ces troubles, la Reine se retirât avec le Roi dans une des Provinces dont il avoit le Gouvernement : mais ce conseil ne fut point suivi, parce que le Duc d'Orléans, auquel on persuada que le Prince n'avoit en vue que d'accroître son autorité en se rendant comme le dépositaire de leurs Majestés, protesta, que si cela s'exécutoit, il se déclareroit pour le Parlement. On dit que, dans ce tems-là, le Cardinal résolut de quitter la France, ne croyant pas se pouvoir conserver au milieu de toutes ces tempêtes, déshabillé de l'appui du Prince de Condé, mais que ce Prince le rassura, & donna sa parole à la Reine, (b) *de périr, ou qu'il le rameneroit à Paris triomphant de tous ses ennemis.*

Le Prince de Condé demeure attaché à la Cour.

De tous les Grands qui avoient quitté Saint Germain pour se jeter dans le parti des Parisiens, le Duc de Bouillon étoit celui que la Cour apprehendoit le plus : car, outre qu'il avoit une grande intelligence des affaires du monde, on craignoit que par l'étroite liaison qu'il avoit avec son Frère le Vicomte de Turenne, il ne l'engageât à se déclarer pour le Parlement avec l'Armée qu'il commandoit alors en Allemagne. Le Prince de Condé, qui tenoit ces deux Frères pour ses amis, écrivit au Duc de Bouillon, (c) *qu'il apprehendoit que la re-*

Il tâche d'attirer à lui le Duc de Bouillon.

(a) Nani, *Hist. della Rep. Venet. Part. 2.* chefocault. pag. 151.
L. IV. p. 196.

(c) Ibid. pag. 152.

(b) *Mémoires de Monsieur de la Ro-*

1649. *traite du Prince de Conti & de Monsieur de Longueville, ne passât dans son esprit pour avoir été concertée avec lui, mais qu'il avoit voulu l'en desabuser, & le conjuroit de revenir à Saint-Germain, où il lui procureroit toute satisfaction à ses intérêts.* Le Duc de Bouillon fit lire cette Lettre au Parlement; & dans le même tems, on fut à la Cour que le Vicomte de Turenne, peu satisfait du Cardinal Mazarin, songeoit à s'assurer des Officiers de son Armée, dans le dessein de se déclarer pour le Parlement. Le Roi, & le Prince de Condé, écrivirent aussitôt aux Colonels de l'Armée du Vicomte de Turenne, de ne le plus reconnoître. Quoique ces Officiers eussent déjà donné leur parole à ce Général, ils ne firent pas scrupule de profiter de l'avantage qu'ils pourroient rencontrer à violer leur promesse. Comme on leur devoit plusieurs montres, ils firent savoir au Cardinal Mazarin, que s'il les vouloit payer de ce qui leur étoit dû, ils étoient prêts de se rendre à ses ordres. Cette nouvelle réjouit beaucoup ce Ministre : toutefois n'ayant point d'argent, il pensa manquer une si belle occasion. Mais ayant fait connoître l'embarras où il se trouvoit, à d'*Hervart* Contrôleur Général des Finances, celui-ci qui étoit fort riche, partit incontinent avec des Lettres de Change, & donna satisfaction à ceux à qui il étoit dû. Ainsi, la bourse de ce Financier fit ce que la Cour & le crédit du Prince de Condé n'auroient pu faire.

Cependant, le Prince de Condé occupoit avec ses Troupes tous les postes des environs de Paris; & quoique l'Armée du Parlement fût beaucoup plus nombreuse que la sienne, les Généraux ne faisoient aucun effort pour ouvrir un passage; de sorte que les vivres n'entroient dans Paris qu'avec beaucoup de peine, hormis du côté de la Brie, par où ils venoient facilement à cause que le Prince n'avoit pu mettre garnison à Bray-Comte-Robert, pour ne pas diviser ses forces. Cette même raison lui ayant fait abandonner Charenton, le Prince de Conti s'en empara tout aussi-tôt; & après l'avoir fait fortifier, il y mit trois mille hommes sous le commandement du Marquis de *Clanlen*.

Il prend
Charenton.

Le Prince de Condé, qui souhaitoit de signaler ses armes par quelque action d'éclat; voyant que ce poste assûroit les
Con-

Convois des Parisiens, il résolut de l'attaquer. Pour cet effet, s'en étant approché le huitième de Février, avec le Duc d'Orléans, & tous les Princes & Seigneurs de la Cour, il en commit l'attaque à *Louis Gaspard de Coligny, Duc de Châtillon*, & s'avança avec de la Cavalerie sur une éminence, pour empêcher le secours de Paris. Le Duc exécuta ses ordres avec beaucoup de valeur, mais à la dernière barricade il reçut un coup de mousquet au travers du corps, dont il mourut le lendemain, à la veille d'obtenir les dignités qu'il avoit méritées par ses services.

Clanleu voyant ses gens poussés de tous côtés, ne laissa pas de faire ferme avec quatre-vingt des plus braves qui se tinrent autour de lui: Enfin accablé par le grand nombre, il fut tué, n'ayant pas voulu se rendre à un Capitaine nommé *De Vautourneux* qui lui offrit la vie. Charenton fut abandonné au pillage de l'Infanterie: & la nuit venue, le Duc d'Orléans se retira au Château de Vincennes, & le Prince de Condé avec l'Armée à Montreuil, fort touché de la perte du Duc de Châtillon, son parent & son premier Ami.

La prise de Charenton décrédisa fort les Généraux & les Troupes du Parlement, & acquit une grande gloire au Prince de Condé, qui emporta cette Place en présence d'une Armée Ennemie, & à la vue de Paris, d'où il étoit sorti dix mille hommes en armes qui n'osèrent s'opposer à son entreprise, comme s'ils n'étoient venus là que pour en être les spectateurs & les témoins.

Ce combat, & ceux du Bois de Vincennes, de Lagny, & de Bray-Comte-Robert, tous défavantageux au parti des Parisiens, disposerent insensiblement les esprits à la paix. Néanmoins, il étoit difficile que ceux qui composoient le Parlement, pussent tous convenir dans ce point, tant leurs intérêts étoient différens. Quelques-uns animés d'un esprit de faction s'opposoient à la paix, sous prétexte du bien public, qui ne pouvoit point se rencontrer, *disoient-ils*, dans un accord avec le Cardinal. Quoique ce parti fût le plus petit en nombre, c'étoit pourtant le plus puissant, parce que ceux qui souhai-toient la paix, n'osoient se déclarer ouvertement, de peur qu'on ne les fit passer dans l'esprit du Peuple pour des gens en-

Mauvais
suivés des
Armes des
Parisiens.

nemis

1649. némis du bien public, & dévoués à la Cour & au Cardinal Mazarin. Cependant le Peuple, qui commençoit à sentir les incommodités de la Guerre, ne pouvoit que s'en dégouter en très peu de tems. Déjà tous les Généraux, à la réserve du Duc de Beaufort, (lequel irrité contre le Cardinal songoit à se prévaloir dans la suite du tems de l'amour que le Peuple avoit pour lui) méditoient leur accommodement particulier, & chacun entretenoit des liaisons secrètes à la Cour, afin d'avoir de meilleures conditions.

D'autre part, la Cour enflée de tous ses bons succès, & en esperant encore de plus grands par la confiance qu'elle avoit en la valeur du Prince de Condé, vouloit imposer aux Parisiens des conditions trop rigoureuses.

Mais dans le tems qu'il sembloit que le Parlement seroit contraint d'accepter le parti qu'on voudroit lui faire, il arriva une chose qui engagea la Cour à se relâcher de ses premières prétentions, & à en venir au plutôt à un accommodement.

Le Parlement a recours aux Espagnols.

Le Parlement voyant que son parti ne pourroit plus subsister sans un puissant secours étranger, envoya convier l'*Archiduc Leopold*, Gouverneur des Pays-Bas, de joindre ses forces au parti de Paris, pour contraindre les Ministres à faire la paix générale. Les Espagnols n'avoient garde de perdre une occasion si favorable, pour fomenter les divisions de la France, & en tirer avantage, ou par un Traité, ou dans les progrès de la Guerre.

La Cour songe à faire la Paix avec les Parisiens.

La Cour n'eut pas plutôt appris que le Parlement avoit envoyé vers l'Archiduc, qu'elle résolut de faire la paix le plus promptement qu'elle pourroit. Dans cette vue, le Roi envoya, le vingtième de Fevrier, un Heraut, vêtu de sa cotte d'armes, avec son bâton semé de fleurs de lis, accompagné de deux Trompettes. Ce Heraut arriva à la porte de S. Honoré, & dit qu'il avoit trois paquets de Lettres à rendre, au Prince de Conti, au Parlement, & à la Ville. Le Parlement en étant averti, résolut de ne le point recevoir ni entendre, mais d'envoyer Messieurs *Talon*, *Meliand* & *Bignon*, Avocats & Procureurs du Roi, vers la Reine, pour lui dire que, s'ils n'avoient pas reçu son Heraut d'armes, ce n'étoit point pour ne pas vouloir écouter ses propositions, mais au contraire, pour faire

faire paroître le profond respect qu'ils avoient pour l'Autorité Royale; que ce n'étoit qu'aux Princes Souverains, ou aux Ennemis qu'on envoyoit des Herauts, & que le Prince de Conti, le Parlement, & la Ville n'étant ni l'un ni l'autre, ils supplioient Sa Majesté de leur faire savoir ses intentions de sa propre bouche, & que, dès qu'ils en seroient instruits, ils tâcheroient de s'y conformer. La Reine reçut fort bien ces Députés, & leur dit, qu'elle étoit satisfaite de leurs excuses & de leurs soumissions; que lors que le Parlement se mettroit à son devoir, il éprouveroit les effets de sa bienveillance; & que les personnes & les fortunes de tous les Particuliers, sans en excepter un seul, y trouveroient leurs sûretés. Le Duc d'Orléans & le Prince de Condé leur donnerent les mêmes assurances.

Sur ces entrefaites, il arriva à Paris un Député de la part de l'Archiduc, qui fut ouï dans le Parlement, après avoir donné sa Lettre de créance. On blâma fort cette Compagnie d'en être venue à cette extrémité; mais si l'on considère, disoient les Frondeurs, que la puissance Royale a ses bornes, & qu'on peut s'opposer légitimement aux injustes prétentions & aux violences des Rois, on n'aura pas de peine à convenir que le Parlement étoit assez excusable sur la nécessité de se défendre contre les oppressions du Cardinal Mazarin, qui abusant du pouvoir Royal chargeoit le Peuple d'impôts excessifs, & vouloit anéantir les Droits du Parlement, afin de mettre l'Autorité Royale dans une absolue indépendance. Tandis que l'Archiduc promettoit par cette Ambassade de venir au secours du Parlement contre le Cardinal Mazarin, il entroit effectivement en France, accompagné des Marquis de Noirmoutier & *Laigues*, Agens du Prince de Conti, avec quinze ou seize mille hommes.

A cette nouvelle, la Cour pensa plus que jamais à s'accorder avec les Parisiens, qui se trouvant tous les jours plus incommodes de la Guerre, souhaitoient eux-mêmes la Paix avec ardeur.

Les choses ainsi disposées de part & d'autre, le premier Président, & le Président de Mesmes se servirent adroitement de cette occasion pour mettre en avant un Traité de Paix: Et

T O M. I.

S

ayant

Le Parlement donne audience à un Député de l'Archiduc.

On entre en négociation de Paix.

1649. ayant été députés avec d'autres, pour porter à la Reine la Lettre de l'Archiduc, & justifier l'audience donnée à son Envoyé, ils eurent avec le Duc d'Orléans & le Prince de Condé une Conférence (à laquelle les autres Députés n'assisterent point) où ils demanderent avec instance qu'on ouvrît les passages; & les Princes leur promirent qu'ils en déboucheroient un, aussitôt que le Parlement donneroient un plein pouvoir à ses Députés pour traiter la Paix.

La Paix
est con-
clue.

Dès-lors, les deux partis songerent sérieusement à s'accorder, & le Parlement envoya des Députés à Saint-Germain, avec plein pouvoir de faire la Paix, sans restriction de (a) l'Arrêt du huitième de Janvier contre Mazarin. Le Duc d'Orléans, & le Prince de Condé furent nommés avec le Cardinal pour traiter avec les Députés du Parlement. Les Conférences se firent à Ruel, mais, elles se penserent rompre tout aussi-tôt; parce que les Députés du Parlement refuserent de conférer avec le Cardinal, qui venoit d'être condamné. Pour remédier à cet inconvénient, on negocia par deux Députés de chaque parti, qui furent le Chancelier & le Tellier pour la Cour, & les Présidens Coigneux & Viole pour le Parlement. Et enfin après plusieurs contestations, on demeura d'accord de la Paix (b), dont les principaux Articles étoient, qu'on renverroit le Député de l'Archiduc sans réponse, que le Roi accorderoit une Amnistie générale; & que les Déclarations & Arrêts donnés de part & d'autre depuis le sixième de Janvier, seroient révoqués & annullés.

Origine
des brouil-
leries du
Prince de
Condé
avec Ma-
zarin.

Telle fut la fin de cette Guerre, que la Cour avoit entrepris pour reprimer le Parlement, mais qu'elle fut obligée de terminer, sans avoir pu venir à bout de son dessein. Ainsi, l'état présent des choses ne changea point, & les deux Partis conserverent les mêmes passions, les mêmes animosités, & le même pouvoir qu'ils avoient auparavant. Aussi le feu qui venoit de s'éteindre, se ralluma-t-il en peu de tems avec plus de violence que jamais.

Après ce que le Prince de Condé venoit de faire pour la Reine, il étoit bien difficile qu'Elle eût une reconnoissance proportionnée à de si grands services, & que le Prince se con-

(a) Voyez ci-dessus, pag. 131. (b) Elle fut conclue le onzième de Mars.

rînt dans la modestie qu'il devoit, après avoir si utilement servi. En effet ce Prince commença bientôt à se rendre incommode à la Cour par ses manières hautaines, & par ses continuelles prétentions, & comme le Cardinal avoit principalement senti le fruit de sa protection, il étoit aussi le plus exposé à ses plaintes, à ses demandes, à ses menaces, & à sa mauvaise humeur. D'un autre côté, le Cardinal jaloux de son autorité, songea bientôt à se délivrer d'une dépendance si onéreuse, & perdant le souvenir des bienfaits du Prince, il ne fit semblant d'être soumis à ses volontés, que pour gagner sa confiance, afin de le perdre plus sûrement, comme nous le verrons dans la suite de cette Histoire. 1649.

La Guerre civile étant terminée, la Cour alla à Compiègne, parce que le Cardinal n'osoit se renfermer si-tôt dans Paris, où le Peuple avoit témoigné, depuis peu, tant de fureur contre lui. Le Prince de Condé commença, dès lors, à faire connoître par des railleries piquantes qu'il faisoit du Cardinal, & par une opposition continuelle à ses avis, qu'il le croyoit peu digne de la place qu'il occupoit, & qu'il se repentoit même de la lui avoir conservée. Il y a apparence que cette alienation prit son origine de l'extrême familiarité qu'ils avoient eue ensemble. Il est certain que la principale cause de leur mesintelligence avoit commencé durant la Guerre de Paris. Dès lors le Prince de Condé crut voir que le Cardinal tâchoit adroitement de rejeter sur lui la haine des Peuples, en le faisant passer pour l'auteur de tous les maux qu'ils avoient soufferts, ce qui lui fit prendre le parti de mépriser ouvertement le Cardinal, afin de regagner l'affection des Peuples qu'il avoit perdue en protégeant celui qui étoit l'objet de leur haine. Se souvenant d'ailleurs, de la consternation que le Cardinal avoit fait paroître pendant les derniers desordres, il se mit dans l'esprit qu'il suffisoit de lui faire peur, & de le négliger, pour lui attirer de nouvelles affaires, & pour l'obliger à recourir encore à lui avec la même dépendance que par le passé. Peut-être même que le Prince de Condé s'imagina sur le bon traitement (a) que la Reine lui avoit fait à Saint-Germain, qu'il ne lui seroit pas impossible de lui faire appercevoir les défauts du

(a) Voyez ci-dessus, pag. 129.

1649. du Cardinal ; & de prendre auprès d'elle la place que ce Ministre y occupoit. Quoi qu'il en soit, le Prince de Condé se brouilla bientôt avec le Cardinal Mazarin.

Le Mariage que le Cardinal voulut faire d'une de ses Nièces avec *Louis Duc de Mercœur*, Fils aîné de *Cesar Duc de Vendôme*, fut une des premières causes de leur mesintelligence. Le Cardinal avoit formé ce dessein quelque tems avant les troubles, mais n'ayant pu l'exécuter à cause de la Guerre, il le reprit après la Paix, lors que la Cour étoit encore à Compiègne. Le Prince de Condé, à qui la Reine en avoit parlé avant la Guerre de Paris, y avoit donné les mains, soit qu'en ce tems-là il n'en prévît pas la conséquence, ou plutôt qu'il craignît l'éclat que produiroit ce refus : mais maintenant se croyant en état de faire la loi au Cardinal, il se déclare ouvertement contre cette Alliance, &, par une mauvaise politique, ne garde plus de mesures avec le Cardinal, s'emportant en invectives contre sa personne, & contre ce prétendu mariage. Le Cardinal, à qui ce procédé n'étoit pas inconnu, se plaignit hautement de l'opposition que le Prince de Condé faisoit au Mariage de sa Nièce avec le Duc de Mercœur.

Le Prince non content d'avoir irrité le Cardinal par cet endroit, continuoît à faire des railleries sanglantes contre lui, & à se divertir de ses défauts avec le Duc d'Orléans, & les Confidens du Cardinal ; & ceux-ci peu fidèles à tous les deux ne manquoient pas de lui aller rapporter les mêmes paroles qu'ils venoient d'approuver dans la bouche du Prince. Tout cela animoit le Cardinal contre le Prince, & lui inspiroit des pensées de vengeance. Ainsi pendant que le Prince de Condé se fatisoit par des mépris, qui sont ordinairement impuissans, le Cardinal Mazarin, sans s'amuser à lui faire de vains reproches, commença à jeter les fondemens de sa perte. Ils conservoient pourtant tous deux les mêmes apparences, quoiqu'avec un peu de froideur.

Enfin ce qui acheva de ruiner entièrement leur liaison, fut, que le Cardinal étant assez justement persuadé qu'il ne pouvoit engager le Prince à demeurer attaché à ses intérêts que par des apparences de nouveaux établissemens, il lui en propoisoit lui-même, ou lui en faisoit proposer par ses Créatures ; propositions

tions dont il l'amusoit quelque tems, & qu'il éduoit dans la suite. Mais bientôt il se présenta une occasion où le Prince vit si clairement le peu de sincérité du Cardinal, qu'il ne lui fut plus possible d'en douter. Le Cardinal ayant exhorté le Prince d'acquiescer le Mont-Belliard, & envoyé d'Hervart, en apparence pour en faire le Traité, mais avec ordre secret de ne rien conclure; d'Hervart en avertit le Prince qui ne le put dissimuler. Après quoi, le Cardinal appréhendant que le Prince ne se vengât de cette tromperie, ne songea plus qu'à le prévenir, sans se mettre en peine de la reconnaissance qu'il devoit au Prince pour les services importants qu'il en avoit reçus.

Cependant, le Prince de Condé résolut d'aller à Paris, croyant qu'il étoit de sa réputation de se faire voir à un Peuple qui lui avoit donné tant d'impressions. Il parut dans les rues seul dans son carrosse, & attira le respect de tout le monde: tant il est vrai que la valeur a des charmes pour ceux mêmes qu'elle blesse. La plupart du Parlement & les principaux du parti le visiterent pendant cinq ou six jours, après quoi il revint à la Cour. Le Cardinal eut bien de la joie de voir que le Prince lui eût ouvert le chemin de Paris; mais le succès même de cette entreprise excitoit en lui de la jalousie pour ses moindres actions, par la crainte où il étoit qu'il ne se rendit trop puissant. C'est pourquoi voulant éloigner un compétiteur si dangereux, il lui proposa, à son arrivée, le commandement de l'Armée de Flandre, que le Prince ne voulut pas accepter, par le goût qu'il avoit pris à regenter le Cabinet.

Le Prince de Condé va à Paris.

Il s'éleva dans ce tems-là de grands troubles en Provence & en Guienne par la mauvaise intelligence des Gouverneurs & des Parlemens. Le Prince de Condé avoit dessein de remettre le calme dans ces Provinces, en allant dans son Gouvernement de Bourgogne; mais le Cardinal appréhendant qu'il ne se servît de cette occasion pour accroître sa puissance, éluda son entremise, à l'autorité de laquelle la Guienne, en particulier, avoit remis ses différends.

Pendant le séjour que le Prince fit à Compiègne, il rallia auprès de lui les Ducs de Nemours & de Candale, & le Vicomte de Turenne. Dans les sociétés de plaisir il ne dissimuloit plus le mépris qu'il faisoit du Cardinal & du Duc de Vendôme, se à ses dessein.

Il se montra le Cardinal & s'opposoit à ses dessein.

1649. dôme, & l'aversion qu'il avoit pour le mariage du Duc de Mercœur. Il alloit même jusques à se moquer de l'autorité Royale, dont il venoit d'être le plus ferme appui, poussé à cet excès, par la haine qu'il portoit au premier Ministre, plutôt que par un dessein formé d'entreprendre sur l'autorité du Roi.

Se tient
uni avec
le Duc
d'Orléans.

Si le Prince de Condé n'eût été dans une liaison particulière avec le Duc d'Orléans, le Cardinal n'auroit pas manqué de s'assurer alors de sa personne : mais cette raison étoit un trop grand obstacle à ce dessein. En effet, non-seulement le Prince avoit eu soin d'établir une bonne intelligence avec le Duc d'Orléans par les déférences qu'il avoit affecté de lui rendre durant la Guerre, & qu'il lui rendoit encore avec la même application, mais il s'étoit entièrement assuré de ce Duc, par le moyen de l'Abbé de la Rivière, auquel il avoit promis que le Prince de Conti ne traverseroit plus sa nomination au Cardinalat.

Va dans
son Gouver-
nement de Bour-
gogne.

Après avoir pris ces mesures, prêt à partir de Compiègne pour aller à son Gouvernement de Bourgogne, il fut visité par le Cardinal Mazarin qui lui fut dire adieu fort accompagné, comme s'il n'eût osé confier sa vie à celui qui, depuis peu, avoit hazardé la sienne pour sa conservation. En partant, le Prince de Condé pria le Commandeur de Souvré, le Teller, & d'autres Confidens du Cardinal, de lui dire *qu'il ne pouvoit être de ses amis, s'il pensoit au Mariage de sa Nièce avec le Duc de Mercœur.* Une telle déclaration jeta le Cardinal dans un grand embarras : car, d'un côté, il alloit se couvrir de confusion en renouçant à cette Alliance, qui étoit approuvée de la Reine & du Duc d'Orléans, & dont il avoit donné part à Rome & à tous les Princes d'Italie; & de l'autre, il craignoit le ressentiment du Prince, s'il s'opposoit à sa volonté. Ainsi balançant entre l'honneur du Monde, & la crainte du Prince, il n'osa ni rompre ni conclure ce Mariage.

Mazarin
fait assiéger
Cambrai
sans succès.

Cependant, comme il falloit mettre en campagne, pour réparer les pertes que la France avoit faites pendant la Guerre Civile, le Cardinal résolut de profiter de cette occasion pour se rétablir dans son ancien lustre par quelque glorieuse conquête.

quête. Les Espagnols venoient de prendre cette même année 1649. Ypres & Saint Venant. Pour réparer cette perte avec honneur le Cardinal fit lever une puissante Armée dont il donna le Commandement au Comte d'Harcourt, avec ordre d'aller assiéger Cambrai. Le Cardinal se flattoit du succès de cette entreprise, dont il prétendoit tirer d'autant plus de gloire que le Prince de Condé n'avoit part ni au projet ni à l'exécution. Mais les Espagnols ayant jetté quatorze cens hommes dans Cambrai avant que la circonvallation fût achevée, le Comte d'Harcourt fut obligé de lever le siège.

Cet événement donna de nouvelles forces au parti des *Frondeurs*, qui, portés toujours de la même animosité contre le Cardinal, avoient tâché de maintenir la haine du Peuple & du Parlement aussi vive contre lui que durant la Guerre. C'est pourquoi le Cardinal voyant que ses Ennemis se rendroient tous les jours plus puissans dans Paris, s'il différoit d'y ramener le Roi, se détermina à faire ce voyage, quelque aversion qu'il y eût.

Quoique dans cette occasion le Cardinal eût extrêmement besoin de l'appui du Prince de Condé, il n'avoit entretenu avec lui, pendant son éloignement, qu'un commerce de bienfaisance, en le traitant comme un Ennemi suspect. Le Prince de son côté, n'avoit plus, pour les intérêts de la Cour, le même attachement qu'il avoit témoigné auparavant. Il avoit eu de l'inquietude du siège de Cambrai, & fut bien aisé d'apprendre qu'il fût levé. Cependant, bien loin de fomenter ses mécontentemens ou en secret ou en public, étant retourné de Bourgogne à Paris, il sollicita puissamment ses Amis (avant que d'avoir été à la Cour) pour que le Cardinal fût reçu dans Paris avec le Roi. Peut-être se piquoit-il d'achever un ouvrage aussi glorieux que le rétablissement du Cardinal, s'imaginant qu'un si grand service seroit toujours présent aux yeux de la Reine. La Cour étant revenue à Compiègne, il s'y rendit, & reçut du Cardinal plus de démonstrations d'amitié que lors qu'il en étoit parti, soit afin qu'il se relâchât sur le Mariage du Duc de Mercœur, qui étoit, comme dit le Duc de la Rochefoucault, *le point fatal de leur division*; ou plutôt, afin qu'il se portât avec son ardeur accoutumée pour le retour du Roi

La haine du Parlement & du Peuple se renouveauille contre lui.

Le Prince de Condé favorise le retour du Cardinal à Paris.

1649. Roi à Paris. Quelque tems après, lors que le Roi (a) fit son Entrée à Paris avec la Reine & toute la Maison Royale en un même carrosse, le Prince de Condé qui étoit à une portiere avec le Cardinal Mazarin le rassuroit par sa présence, de la crainte qu'il pouvoit justement avoir en se voyant environné d'une grande foule de peuple qui avoit une extrême horreur pour sa personne. La Reine étant arrivée au Palais-Royal, le Prince acheva une si belle journée en lui disant, (b) *Qu'il s'estimoit très-heureux d'accomplir la parole, qu'il lui avoit donnée, de ramener Monsieur le Cardinal à Paris*: A quoi la Reine répondit, *Monsieur, ce service que vous avez rendu à l'Etat, est si grand, que le Roi & moi serions des ingrats, s'il nous arrivoit de l'oublier jamais*. Un Serviteur du Prince, qui avoit ouï ce discours, dit : „ Qu'il trembloit „ pour lui de la grandeur de ce service, & qu'il craignoit que „ ce compliment ne passât un jour pour un reproche. *Je n'en doute point*, repartit le Prince, *mais j'ai fait ce que j'avois promis*.

En effet, le Cardinal oubliant bientôt les services que le Prince de Condé venoit de lui rendre, ne songea qu'à le perdre, pour se délivrer du joug de ses obligations, qui lui devenoit tous les jours plus insupportable.

Le Prince de Condé se brouille avec Mazarin.

Le Prince de Condé continua d'agir avec le Cardinal Mazarin, comme nous avons vu qu'il en usa d'abord après la Paix de Paris : toujours contraire aux sentimens & aux desseins de ce Ministre, & ne pouvant souffrir qu'il s'opposât le moins du monde à ses volontés, en quoi il n'avoit d'autre vûe dans le fond que de tenir ce Ministre dans une entière dépendance.

Mais si le Prince de Condé n'étoit pas d'humeur de souffrir à la Cour une personne qui lui fût égale, le Cardinal Mazarin qui de son côté ne pouvoit se résoudre à y souffrir un Supérieur, ayant reconnu que le Prince ne pensoit en effet qu'à l'abbaisser, tâcha de lui persuader par ses discours & par ses actions, qu'il lui étoit véritablement soumis, afin de pouvoir plus facilement venir à bout du projet qu'il formoit contre sa liberté :

(a) Le dix huitième d'Août.
XIV. pag. 178.

(b) Mémoires de la Minorité de Louis

liberté : & cet adroit Ministre jouâ si bien son personnage, 1649. que le Prince se trouva pris dans le tems qu'il croyoit l'avoir mis entièrement dans sa dépendance.

L'aigreur qui étoit entre le Prince de Condé & le Cardinal Mazarin, se renouvella bientôt, à l'occasion d'une autre Alliance de leur mesintelligence. que ce Ministre voulut faire d'une de ses Nièces avec le Duc de Candale, fils du Duc d'Espérnon. Nous avons déjà parlé des troubles dont la Guienne étoit agitée, par la mesintelligence qui étoit entre le Duc d'Espérnon, Gouverneur de cette Province, & le Parlement de Bourdeaux. Lors que le Cardinal résolut de faire ce Mariage, ces troubles continuoient encore. Le Prince de Condé, que le Parlement & le Peuple de Bourdeaux demandoient pour Gouverneur, s'opposa fortement à cette Alliance, voyant bien que, si le Duc de Candale venoit à s'allier avec le Cardinal, le Gouvernement de Guienne seroit conservé au Duc d'Espérnon. Le Cardinal fut fort irrité de voir que le Prince de Condé traversât ainsi tous ses desseins : mais il ne jugea pas à propos de faire encore éclater son ressentiment. Ce qui nuisit le plus au Prince dans cette occasion, ce furent les discours qu'il tint en plein Conseil sur ces mouvemens de Guienne : car il se déclara si hautement en faveur du Parlement de Bourdeaux, que la Cour le soupçonna d'entretenir la revolte dans cette Province.

D'ailleurs, s'étant apperçu, depuis son retour à Paris, qu'il n'étoit pas fort bien dans l'esprit du Peuple, il crut ne pouvoir mieux lever les impressions qu'on avoit prises contre lui, qu'en se réconciliant avec les *Frondeurs*, dont le Peuple suivoit aveuglément les passions & les sentimens. Il prit prétexte d'éclater contre le Cardinal sur le refus que ce Ministre fit au Duc de Longueville du Gouvernement du Pont-de-l'Arche, qui lui avoit été promis dans le Traité de Paris.

Le Prince de Condé se servit de cette occasion avec d'autant plus de plaisir, qu'elle lui fournissoit un moyen de se réconcilier avec ses proches, & de les faire entrer dans ses intérêts. Pendant la Guerre de Paris, il s'étoit déchainé avec beaucoup d'emportement contre le Prince de Conti & la Duchesse de Longueville. Dans le Traité de Paix, il avoit même été contraire au rétablissement de son Frère & de son Beau-frère.

1649. frère dans leurs Gouvernemens, &c, par une très-méchante politique, il s'étoit opposé à l'intention qu'on eut à la Cour de donner le Mont-Olympe & Charleville au Prince de Conti, & l'avoit réduit à accepter Damvilliers. Il reconnut enfin qu'en se brouillant ainsi avec ses proches, il avoit agi contre ses propres Intérêts. Ayant donc appris que le Cardinal refusoit de donner au Duc de Longueville le Gouvernement du Pont-de-l'Arche, il sollicita lui-même ce Ministre d'exécuter sa promesse. Le Cardinal demande du tems, le Prince redouble ses poursuites auprès de lui, & enfin après plusieurs instances, il prend ses continuelles remises pour des refus, & déclare hautement, *Qu'il ne veut plus aller à la Cour tant que cet Etranger y dominera.* Aussi-tôt, les Grands desertent de la Cour & vont en foule à l'Hôtel de Condé pour offrir leurs services au Prince. Le Coadjuteur, le Duc de Beaufort & les autres *Frondeurs* ne laisserent point échaper une si belle occasion de faire entrer le Prince dans leur parti, pour perdre entièrement le Cardinal. Le Prince les reçut à bras ouverts, & commença dès-lors à prendre des liaisons avec eux.

Le Prince de Condé abandonne les *Frondeurs*.

C'étoit fait du Cardinal Mazarin, selon toutes les apparences, si dans ce tems-là le Prince de Condé eût pris une ferme résolution de se mettre à la tête des *Frondeurs*; mais le Cardinal prévoyant le mal qui pourroit lui arriver de cette union, s'appliqua promptement à la dissiper. Il commença par déclarer, *Qu'il étoit prêt à quitter l'administration des affaires, & à sortir de France pour contenter Monsieur le Prince*, & en même tems, il apostâ certaines personnes, qui insinuèrent au Prince, „ Qu'il étoit de son „ intérêt de se réconcilier avec le Cardinal; Que ce Ministre „ seroit toujours soumis à ses volontés, au lieu qu'en soutenant le parti des *Frondeurs*, il contribueroit lui-même „ à élever au Ministère le Marquis de Chateaufort ou le „ Coadjuteur; dont il ne disposeroit pas si facilement que „ du Cardinal Mazarin”.

Adresse du Cardinal Mazarin pour attirer le Prince.

Cet adroit Ministre fit faire en même tems au Prince les propositions les plus avantageuses qu'il pût souhaiter, pour l'obliger à rentrer dans le parti de la Cour. Outre le Pont-de-

de-l'Arche pour le Duc de Longueville, il lui promit plusieurs autres choses que le Prince n'avoit pas demandées, & s'engagea à retirer la parole qu'il avoit donnée de marier une de ses Nièces avec le Duc de Mercœur, & même à faire sortir ses trois Nièces du Royaume : ajoutant mille basses soumissions à toutes ces offres. Le Prince de Condé n'eut pas de peine à se rendre à de si pressantes sollicitations : car son dessein, en rompant avec le Cardinal, n'avoit pas été de le perdre, mais seulement de regagner l'affection des Peuples, de mettre sa famille dans ses intérêts, & de faire sa condition plus avantageuse avec ce Ministre. Il se raccommoda dans quinze jours avec le Cardinal.

Les *Frondeurs* irrités de ce procédé, ne purent s'empêcher d'en témoigner leur ressentiment. Ils s'emportèrent contre le Prince, sans garder aucunes mesures, jusques à dire que ce qu'il venoit de faire, étoit une suite des mêmes artifices dont il s'étoit déjà servi pour les surprendre. Ils renouvelèrent (a) l'affaire de Noisi, soutenant que le Prince avoit su tout ce Traité, & qu'il avoit pris avec eux les mêmes engagements que ses proches. Le Peuple ne manqua pas d'entrer aussi-tôt dans tous les sentimens des *Frondeurs*, de sorte que le Prince de Condé se vit, en un instant, abandonné de tous ceux qui s'étoient joints à lui contre le Cardinal, excepté de sa famille.

Mazarin voyant par toute cette affaire du Pont-de-l'Arche, que le Prince de Condé prétendoit le mettre absolument dans sa dépendance, résolut de secouer au plus-tôt un joug si pesant. La brouillerie, qui venoit d'arriver entre le Prince & les *Frondeurs*, lui plaisoit assez, & il songea dès-lors à s'en prévaloir pour exécuter le projet qu'il formoit contre sa liberté. Mais, afin d'acheminer plus sûrement cette entreprise, il s'attacha plus que jamais à gagner la confiance du Prince par une entière soumission à ses volontés.

Dans cette vue, tous ses discours & toutes ses actions faisoient paroître son abattement. Il ne parloit plus que d'abandonner les affaires, & de sortir du Royaume ; il alla même jusques à convenir de ne plus donner de Gouvernemens de

1649.
ce dans
son Parti.

Emportement des
Frondeurs
contre le
Prince de
Condé.

Mazarin
songe à
faire arrê-
ter le Prin-
ce de Con-
dé.

Moyens
dont il se
sert pour
cela.

(a) Voyez ci-dessus pag. 128.

1649. Province, de Charges dans la Maison du Roi, ni d'Offices de la Cour, sans l'approbation de Monsieur le Prince, de Monsieur son Frere, & de Monsieur & de Madame de Longueville, à qui l'on rendoit aussi compte de l'administration des Finances. Cette conduite produisit justement l'effet que le Cardinal pouvoit desirer. Le Prince ébloui par ces manières soumises, crut avoir réduit ce Ministre à n'oser plus entreprendre quoi que ce soit contre sa volonté, ni s'opposer à ses prétentions; de sorte que ses amis ne faisoient pas difficulté de dire publiquement que le Prince (a) avoit trouvé le véritable moyen de maîtriser le Cardinal, qu'il n'avoit qu'à lui faire peur, pour en obtenir tout ce qu'il voudroit. Ainsi, le Prince, bien éloigné de penser à le perdre, étoit bien aisé de le soutenir, croyant trouver mieux ses avantages dans la foiblesse de son Ministère que dans un Gouvernement plus ferme & mieux réglé.

Cependant, le Cardinal ne songeoit qu'à bien prendre ses mesures pour exécuter le dessein de l'arrêter. Il y rencontroit de grands obstacles qu'il falloit nécessairement surmonter. La liaison particulière du Prince avec le Duc d'Orléans en étoit un très-considérable. On ne pouvoit diviser ces deux Princes, sans ruiner l'Abbé de la Rivière, qui étoit engagé par ses propres intérêts à ménager le Prince de Condé; & sans persuader en même tems au Duc d'Orléans, que ce Prince avoit manqué à son devoir envers lui, en quelque chose d'assez important pour l'obliger à consentir à sa perte. Il falloit, outre cela, se réconcilier avec les *Frondeurs*, ce qui ne se pouvoit faire qu'en usant de beaucoup de circonspection. Car non-seulement il falloit faire en sorte que le Prince de Condé n'en pût avoir de soupçon, mais encore que le Peuple & le Parlement n'en eussent aucune connoissance: autrement, les *Frondeurs* se seroient rendus inutiles à la Cour, & auroient perdu leur crédit, qui n'étoit fondé que sur l'opinion qu'avoit le Peuple, qu'ils étoient irréconciliables avec le Cardinal. On ne sauroit dire si ce fut son habileté qui lui fit inventer les moyens qui furent employés contre la liberté du Prince; mais au moins est-il certain qu'il fût fort bien mettre en œuvre ceux que l'occasion lui offrit, pour

(a) Priolus de Robus Gallie, Lib. 4. pag. 212.

pour surmonter les difficultés qui se rencontroient dans une si dangereuse entreprise. 1649.

Il suivint alors, au sujet des rentes de l'Hôtel-de-Ville de Paris, un accident dont Mazarin se servit adroitement, pour avancer le dessein qu'il avoit d'arrêter le Prince de Condé. Les Rentiers (a) se plaignoient de l'avidité des Surintendans, qui retranchoient la plus grande partie de leurs revenus, & l'on voyoit, tous les jours, un nombre de bonnes familles réduites à la dernière nécessité, suivre le Roi & la Reine pour leur demander justice de cette extorsion. Quelques-uns portèrent leurs plaintes au Parlement, & entra'autres un certain Jolly, qui y parla avec beaucoup d'emportement contre la mauvaise administration des Finances. Le lendemain, comme il alloit au Palais pour cette même affaire, on tira quelques coups de pistolet dans le carrosse, où il étoit. On douta quelque tems si la Cour avoit fait faire cela pour punir Jolly (b); mais il est certain que les *Frondeurs* le firent eux-mêmes de concert avec Jolly, pour faire soulever le Peuple. Cette action fut aussi-tôt répandue dans Paris, comme un effet de la cruauté du Cardinal. Le Marquis de la Boulaye, qui étoit attaché au Duc de Beaufort, courut incontinent toute la Ville, pour exciter le Peuple à prendre les armes, mais il ne trouva que fort peu de gens, disposés à seconder ses intentions; de sorte que le tumulte ne fut ni violent, ni de longue durée. On crut, avec assez de vrai-semblance, que puis que la Boulaye, Créature du Duc de Beaufort, étoit intervenu dans cette affaire, tout ce qui s'étoit passé n'avoit été qu'un artifice des *Frondeurs*, pour intimider la Cour, & pour s'y rendre nécessaires. Cependant, la Boulaye avoit un autre dessein, si nous en croyons Monsieur le Duc de la Rochefoucault, qui l'a su (c) *par un homme digne de foi, à qui la Boulaye l'a dit.* C'est à savoir, que „ dans le moment qu'il y eut quelque apparence de sédition dans l'affaire de Jolly, le Cardinal donna ordre au Marquis de la Boulaye d'aller au Palais, d'y paroître emporté contre la „ Cour,

(a) Voyez-en le détail dans les *Mémoires sur la Minorité de Louis XIV* Tom. I. pag. 110. 111. 112. 113. 114.

(b) *Ibid.* pag. 202.

(c) *Ibid.*

1649, " Cour, d'entrer dans les sentimens du Peuple, de consen-
 " tir à tout ce qu'il vouloit entreprendre, & de tuer le Prin-
 " ce de Condé, s'il paroïssoit pour appaiser l'émotion".
*Mais, ajoute (a) Monsieur de la Rochefoucault, le desor-
 dre finit trop tôt, pour donner lieu à la Boulaye d'exécu-
 ter un si infame dessein, si ce qu'il a dit est vrai.*

Le carosse
 du Prince
 est attaqué.

Cependant, comme le Prince de Condé s'étoit déclaré hautement contre les *Frondeurs*, à qui on attribuoit le tumulte qui venoit d'arriver, le Cardinal Mazarin ne voulut pas laisser échapper une si belle occasion de le commettre avec eux. Pour cet effet, il fit écrire, le soir même, un billet par Servient, qui lui donnoit avis que la sédition du matin avoit été excitée par les *Frondeurs*, pour attenter à sa personne : qu'il y avoit encore des gens armés sur le Pont-neuf, vis-à-vis du Cheval de bronze, qui l'attendoient pour le même dessein ; & que, s'il ne donnoit ordre à sa sûreté, il couroit un grand danger. Le Prince fit voir cet avis à la Reine, au Duc d'Orléans, & au Cardinal, qui en parut encore plus surpris que les autres. Pour en savoir la vérité, il fut résolu que, sans exposer la personne du Prince, on enverroît son carosse vuide par le Pont-neuf avec ses Pages & ses Valets de pied, comme s'il étoit dedans. Dès que le carosse parut devant le Cheval de bronze, des inconnus y tirèrent quelques coups de mousqueton, & blessèrent un Laquais du Comte de Duras, qui étoit monté derrière.

Suite de
 cet acci-
 dent.

Après l'avis que le Prince avoit reçu du Cardinal, il ne douta plus que ce coup ne vint des *Frondeurs*. A l'instant il alla demander justice au Roi & à la Reine contre eux. Le Cardinal se surpassa lui-même en cette occasion. Il parut touché de cet accident, il s'emporta contre les auteurs d'un si horrible complot, & embrassa les intérêts du Prince de Condé avec tant de chaleur, qu'il sembloit avoir plus à cœur cette affaire que les plus proches parens, & les amis les plus passionnés de ce Prince. Tous ces empressements du Cardinal passèrent dans l'esprit du Prince pour de véritables marques d'amitié ; & lui persuadèrent sans peine que ce Ministre étoit sincèrement attaché à ses intérêts.

Les *Frondeurs* n'eurent pas plutôt appris qu'on leur inten-

toit

(a) *Ibid.*

toit une si dangereuse accusation , qu'ils s'imaginèrent que le Prince & le Cardinal avoient formé de concert le dessein de les opprimer. Ils voulurent pourtant tenter , avant toutes choses , les voies de douceur , & se justifier du crime dont on les chargeoit. Car quoique le Coadjuteur , le Duc de Beaufort , & les autres *Frondeurs* fussent brouillés avec le Prince depuis l'affaire du Pont-de-l'Arche , ils n'étoient pourtant pas si fort animés contre lui que contre le Cardinal. C'est à ce Ministre qu'ils en vouloient principalement. Le Coadjuteur , sur-tout , le regardoit comme celui qui apportoit le plus d'obstacle à son élévation , & à la perte duquel il devoit , par conséquent , s'appliquer avec plus de soin. Ainsi leur dessein n'étoit pas tant de perdre le Prince de Condé que de le mettre dans leurs intérêts , pour pouvoir abattre plus aisément le Cardinal après lui avoir ôté un si puissant appui. Dans cette vue , le Coadjuteur & le Duc de Beaufort emploierent tous les moyens qu'ils purent auprès du Prince & de la Duchesse de Longueville , pour leur prouver leur innocence ; & le Marquis de Noirmoutier offrit même de leur part de se joindre de nouveau à toute la Maison de Condé contre le Cardinal. Mais le Prince qui n'étoit pas moins aigri contre les *Frondeurs* par le peu de respect qu'ils lui avoient gardé dans ce qu'ils avoient publié de l'affaire de Noisy , que parce qu'il croyoit effectivement qu'ils avoient voulu l'assassiner , ferma l'oreille à toutes leurs justifications. Le Duc de Bouillon , le Vicomte de Turenne , & tous ceux qui étoient particulièrement attachés à ses intérêts , ne manquèrent pas de l'aller voir dans cette rencontre pour l'avertir de ne pas s'engager dans une affaire de si grande importance sans en avoir de bonnes raisons ; mais tout cela ne servit qu'à aigrir son ressentiment : il les pria même de ne lui en pas parler davantage s'ils étoient ses amis.

Les choses étant dans cet état , il falloit nécessairement , ou que le Prince de Condé se fit justice lui-même , ou qu'il la demandât au Parlement. Le Cardinal tâcha de l'engager adroitement à prendre ce dernier parti , afin de le mortifier par le retardement , & par le déplaisir de se voir aux pieds des Juges en qualité de Suppliant aussi-bien que ses Ennemis,

1649.

Mazarin
commet le
Prince a-
vec les
Frondeurs.

1649. mis, & afin de gagner par ce moyen tout le tems qui lui étoit nécessaire pour l'exécution du dessein qu'il formoit contre lui. Le Prince donna aussi-tôt dans le piège. Se confiant en la bonté de sa cause, & plus encore en son crédit, dont il prétendoit se servir, si les raisons sur lesquelles il fondeoit son accusation, ne produisoient pas tout l'effet qu'il en attendoit, il se détermine sans peine à poursuivre les *Frondeurs* par les voies de la Justice; & dans tout le cours de cette affaire, le Cardinal eut le plaisir malicieux de le conduire lui-même dans tous les pièges qu'il lui avoit tendus. D'autre part, le Coadjuteur & le Duc de Beaufort demandèrent d'être reçus à se justifier, & cela leur ayant été accordé, les deux partis quittèrent, pour un tems, les autres voyes, pour se servir seulement de celles du Palais.

Le Prince de Condé connut bientôt par la manière dont les *Frondeurs* soutenoient leurs affaires, que leur crédit pouvoit balancer le sien : cependant il ne pénétrait point dans la dissimulation du Cardinal, & malgré les soupçons que la Duchesse de Longueville, & quelques-uns de ses amis lui vouloient donner de sa conduite, il croyoit toujours que ce Ministre agissoit de bonne foi. Les choses demeurèrent quelques jours en ces termes. Les amis du Prince & ceux des *Frondeurs* les accompagnoient tous les jours au Palais, & l'aigreur augmentoit toujours entre les deux partis.

Il s'accorde avec les *Frondeurs* pour perdre le Prince.

Enfin, le Cardinal voyant les choses venues au point qu'il souhaitoit, jugea qu'il étoit tems de s'accorder avec les *Frondeurs* pour prendre ensemble des mesures contre le Prince. Il ne lui manquoit plus qu'un prétexte, pour pouvoir se détacher de ses intérêts. Bientôt le Prince lui-même lui en fournit un assez plausible.

Il y avoit quelque tems que la Duchesse de Longueville menageoit secrètement le mariage du Duc de Richelieu & de *Madame de Pons*, Veuve du *Marquis d'Albret*. Le Prince ayant su cette affaire, les mena à Trie dans son carrosse, autorisa la cérémonie de sa présence, & prit hautement la protection des nouveaux mariés contre la Duchesse d'Aiguillon, qui avoit voulu marier le Duc de Richelieu son Nèveu avec une des Nièces du Cardinal Mazarin, & qui pré-

ten-

tendoit faire casser le mariage de Madame de Pons.

1649.

Le Cardinal aigri au dernier point par cette dernière action du Prince de Condé, se mit à travailler incessamment à le faire arrêter prisonnier. Il n'eut pas de peine à faire approuver son dessein à la Reine, en donnant un sens criminel à tout ce que le Prince venoit de faire. Il lui représenta qu'en faisant ce mariage il n'avoit pas moins eu en vûe de procurer l'établissement de Madame de Pons que de faire voir son autorité, & de s'assurer du Havre-de-Grace, pour avancer les desseins que son ambition lui suggeroit, & qu'ainfi il falloit songer au plutôt à donner des bornes au dangereux pouvoir que ce Prince usurpoit insensiblement.

Il offrit en même tems ses services aux *Frondeurs*, lesquels voyant le Prince entièrement déterminé à les perdre, acceptèrent ses offres avec joie. Il s'adressa d'abord à la *Duchesse de Chevreuse*, qui outre les perfections du corps, avoit l'esprit insinuant & propre à conduire les affaires les plus délicates avec une adresse merveilleuse. Sous le Règne de Louis XIII. elle avoit eu toute la faveur & toute la confiance de la Reine, & avoit même été exilée pour s'être attachée trop fortement à son service. Etant revenue à la Cour aussi-tôt après la mort du Roi, elle avoit cru gouverner la Reine comme auparavant, mais elle trouva la place prise par le Cardinal Mazarin. D'abord, elle forma quelques partis pour détruire ce Ministre, mais tous ses efforts ayant été rendus inutiles, elle fut entièrement disgraciée. Enfin dans ces derniers troubles, elle se rangea du côté du Coadjuteur avec lequel elle eut une étroite liaison, comme nous le verrons dans la suite. La Duchesse de Chevreuse reçut avec joie les premières propositions que le Cardinal lui fit de se joindre avec les *Frondeurs*; & comme elle étoit fort irritée contre le Prince de Condé, à cause du mariage du Duc de Richelieu qui avoit auparavant recherché sa fille, elle se servit habilement de cette occasion, & proposa d'abord au Cardinal tout ce dont il n'avoit osé s'ouvrir à elle contre la liberté du Prince. Ils en convinrent en général, & bientôt après, ils réglèrent les articles particuliers du Traité.

Il s'adresse
à la Du-
chesse de
Chevreu-
se
Caractè-
re de cette
Duchesse.

Il restoit encore un obstacle difficile à surmonter, c'étoit

Adresse de
cette Du-

T O M. I.

V

1649. de faire entrer le Duc d'Orléans dans le dessein d'arrêter le Prince, vu la confiance aveugle qu'il avoit depuis si long-temps aux conseils de l'Abbé de la Rivière qui étoit fort intéressé à s'y opposer. La Duchesse se chargea de vaincre ce dernier obstacle. Elle se plaignit, d'abord, au Duc d'Orléans, du peu de sûreté qu'il y auroit désormais à prendre des mesures particulières avec lui, que l'Abbé de la Rivière, auquel il confioit tous ses secrets, les alloit tout aussi-tôt communiquer au Prince de Condé & à la Duchesse de Longueville. Elle lui représenta adroitement que cet Abbé trahissoit ses intérêts par le grand attachement qu'il avoit pour la Maison de Condé, & lui persuada même qu'il avoit eu part à toute la négociation du mariage de Madame de Pons. Après quoi elle commença à lui insinuer que le Prince de Condé ne gardoit plus aucunes mesures avec lui, & ne pensoit qu'à se tirer entièrement de sa dépendance, qu'il faisoit bien voir par le mariage du Duc de Richelieu que c'étoit là son dessein, puis qu'il avoit conclu une affaire aussi importante sans lui en rien communiquer. Elle le fit ressouvenir de l'action hardie de ce Prince, qui étant venu dans son Hôtel de Luxembourg avoit rompu un bâton sur le dos d'un de ses Exempts pour un très-petit sujet. Quoiqu'il y eût déjà longtems que cette affaire fût arrivée, & que le Duc d'Orléans eût été content de la réparation que le Prince lui en alla faire, comme nous l'avons (a) déjà dit, il ne laissa pas d'être touché de ce qu'on lui en disoit, & d'en concevoir du ressentiment. Enfin la Duchesse de Chevreuse donna tant de crainte au Duc d'Orléans des desseins ambitieux du Prince, & fut si bien l'aigrir contre lui & contre la Rivière, qu'elle le disposa à entrer dans tous les sentimens qu'on lui voulut inspirer.

Moyens
dont se
sert le Car-
dinal pour
venir à la
même fin.

Dans le même tems, le Cardinal fit offrir, par le Duc de Rohan, la Charge de Connétable au Prince de Condé, afin de commettre ce Prince avec le Duc d'Orléans, qui pouvoit prétendre à cette Charge. Le Prince avoit rejeté la proposition que le Cardinal lui en avoit fait autrefois, pour éviter de donner de la jalousie au Duc d'Orléans; & il la rejeta encore pour la même raison. Cependant, le Cardinal

(a) Voyez ci-dessus Liv. 1. pag. 67.

nal fut si bien se prévaloir des conférences particulières qu'il eut sur ce sujet avec le Duc de Rohan, qu'il leur donna toutes les apparences d'une négociation secrète que le Prince ménageoit avec lui, sans la participation du Duc d'Orléans, & même contre ses intérêts. 1649.

Ce Duc ayant reçu toutes ces impressions, & voyant un procédé, qui lui paroissoit tout ensemble peu sincère & peu respectueux de la part du Prince de Condé, crut être en droit de renoncer à tous les engagements qu'il avoit pris avec lui, & dès l'heure, sans plus balancer, il consentit au dessein de le faire arrêter prisonnier.

Le Duc d'Orléans consent à la perte du Prince.

Les choses se trouvoient en cet état, au commencement de l'année 1650, lorsque le Cardinal fit résoudre l'emprisonnement du Prince au Conseil, où il fut arrêté qu'on s'assureroit en même tems du Prince de Conti & du Duc de Longueville. Ces deux Princes furent joints avec le Prince de Condé, parce qu'on appréhendoit qu'étant dévoués aux intérêts de ce Prince ils ne prissent les armes pour procurer sa liberté. Il est bien vrai que le Duc de Longueville s'étoit réconcilié depuis quelque tems avec le Cardinal Mazarin, & qu'il avoit même rompu ouvertement avec le Prince de Condé à l'occasion du Mariage du Duc de Richelieu, que le Prince avoit fait (a) dans une des Maisons du Duc de Longueville, sans son consentement. Mais la Princesse Douairière de Condé s'étant apperçue de cette division, avoit fait venir aussi-tôt le Prince son Fils & le Duc de Longueville dans son cabinet, & les avoit si bien réconciliés, qu'ils s'étoient juré une mutuelle assistance contre tous leurs ennemis. Tout cela étant venu aux oreilles du Cardinal, il n'en fallut pas davantage pour le déterminer à faire arrêter prisonnier le Duc de Longueville avec les Princes de Condé & de Conti.

1650.
L'Emprisonnement des Princes de Condé, de Conti, & du Duc de Longueville est résolu.

On avoit déjà donné plusieurs avis à ces Princes de ce qui étoit à la veille de leur arriver, mais ils n'y faisoient aucune réflexion. Le Prince de Condé les recevoit même quelquefois avec une raillerie aigre, évitant d'entrer en matière, pour ne pas avouer qu'il eût pris de fausses mesures. Il se voyoit

On a avoué ces Princes qui n'en veulent rien croire.

(a) A Trév qui appartenoit à ce Duc : Voyez ci-dessus, pag. 153.

1650. voyoit si bien traité par la Reine & par le Cardinal Mazarin, qu'il ne pouvoit s'imaginer qu'on eût à la Cour le moindre dessein contre sa personne. D'ailleurs, il étoit persuadé qu'on ne pouvoit rien entreprendre contre lui sans la participation du Duc d'Orléans, & que l'Abbé de la Rivière, Confident de ce Duc, ne manqueroit pas de l'en avertir. Néanmoins sur le bruit qui s'étoit répandu quelque tems auparavant qu'on vouloit arrêter ces Princes, ils résolurent, à l'instance de la Duchesse de Longueville, de ne se trouver jamais tous trois ensemble au Conseil; ce qu'ils faisoient plutôt par complaisance pour elle, que par aucune persuasion, que cette conduite fût nécessaire à leur sûreté. Le Prince de Condé avoit même commencé de se faire accompagner par quelqu'un de ses plus fidèles amis, lorsqu'il alloit au Palais Royal.

Cependant le dix-huitième de Janvier fut choisi pour l'exécution de cette entreprise. On en donna ce même jour plusieurs avis au Prince, mais il ne voulut point y ajouter foi. On dit même que la Princesse de Condé le pria de ne pas sortir ce jour-là.

Profonde
dissimula-
tion de
Mazarin.

Il sortit le matin pour aller voir le Cardinal, qu'il trouva dans sa chambre avec le Marquis de Lionne, qui y écrivoit les ordres pour l'arrêter avec son Frère & son Beau-frère. Le Cardinal, sans faire semblant de rien, le reçut avec des témoignages d'une sincère amitié, & le Prince s'étant plaint à lui des bruits qui couroient qu'il ne songeoit qu'à le perdre, Mazarin l'assura que jamais il n'avoit eu la moindre pensée de lui nuire, & lui fit mille protestations de service, & d'un attachement inviolable à ses intérêts. Cependant le Marquis de Lionne continuoit d'écrire l'ordre pour l'arrêter. Le Prince rassuré par tous ces beaux semblans d'amitié, donna dans tous les pièges qu'on voulut lui tendre.

Il se joue
du Prince
de Condé.

Le Cardinal ajoutant la raillerie à tout ce qu'il préparoit contre le Prince, lui dit qu'il vouloit ce jour même lui sacrifier les *Frondeurs*, & qu'il avoit donné les ordres, pour faire arrêter un nommé *des Coutures* qui étoit le principal auteur de la sédition de Jolly, & qui commandoit ceux qui attaqueroient son carrosse sur le Pont-neuf; mais que dans la crainte que les *Frondeurs* ne fissent des efforts pour l'enlever,

ver, il falloit que lui Monsieur le Prince disposât les Gardes pour le conduire sûrement : ainsi le Prince donna lui-même les ordres pour se faire conduire en prison. Le Cardinal trouva, en même tems, le moyen de faire venir le Duc de Longueville qui étoit à Chaillot, lui ayant fait savoir qu'on devoit parler, ce jour-là, au Conseil d'une affaire du Marquis de Beuron, à laquelle ce Duc s'intéressoit extrêmement.

Le Prince de Condé ne manqua pas de se rendre sur le soir au Palais-Royal, sans être accompagné d'aucun de ses Amis, contre son ordinaire, tant il étoit éloigné de penser à ce qui lui alloit arriver. Le Prince de Conti & le Duc de Longueville s'y trouvèrent presque en même tems. Ils allèrent d'abord dans l'appartement de la Reine, qui seignant d'être indisposée, s'étoit mise sur son lit, ce qui les obligea de passer dans la Chambre du Conseil. Mazarin ne les vit pas plutôt tous trois, qu'il sortit, disant qu'il étoit obligé de les quitter pour un moment en attendant la venue du Duc d'Orléans. Sur ces entrefaites, on vit entrer dans la Chambre François de Cominges de Guitault, Capitaine des Gardes de la Reine, qui s'approchant respectueusement du Prince de Condé lui dit à l'oreille de la part de la Reine, *Qu'il falloit aller en prison*, & lui demanda l'épée. Jean Baptiste de Cominges son frère, fit le même compliment au Prince de Conti, & de Croissy au Duc de Longueville. Le Prince prit d'abord cela pour une plaisanterie, mais ayant reconnu que c'étoit tout de bon, *Est-ce donc-là, dit-il, la récompense de ma fidélité & de mes services ?* Il demanda ensuite à parler à la Reine & au Cardinal Mazarin, mais ils ne voulurent point s'exposer aux reproches qu'il auroit pu leur faire.

Guitault, qui n'étoit sorti de la Chambre du Conseil que pour y faire entrer son escorte, revint aussi-tôt avec vingt hommes armés qui conduisirent les Princes dans le Jardin par un escalier dérobé. Le Prince de Conti voulut d'abord faire du bruit, mais le Prince de Condé calma ses transports, voyant bien qu'ils étoient perdus s'ils faisoient la moindre résistance. Guitault les ayant fait monter tous trois dans un même carosse, les fit escorter par ses gens jusques à la porte de

Moderation du Prince de Condé dans cette rencontre.

1650. de Richelieu, où ils furent remis entre les mains du *Comte de Miessans*, qui les attendoit avec quelques Gendarmes du Roi, & les conduisit au Château de Vincennes.

Pour peu que leurs Amis eussent songé à les délivrer, il leur auroit été facile de le faire, car le carosse, où ils étoient, se rompit en chemin, & il n'y avoit que seize Gendarmes pour leur escorte. On alla peu de tems après, chez le Président *Perrault*, qui avoit soin des affaires du Prince de Condé, & après avoir cherché tous les papiers qui pouvoient regarder les affaires de ce Prince, on se saisit du Président, & on le transporta aussi-tôt dans le Château de Vincennes.

Comment
le Peuple
reput la
nouvelle
de la dé-
tention des
Princes.

D'abord, un bruit s'étant répandu dans Paris que le Duc de Beaufort étoit du nombre des prisonniers, le Peuple courut aux armes, & commençoit à se soulever contre Mazarin : mais ce desordre cessa bientôt. Le Duc de Beaufort étant monté à cheval, parut, cette nuit même, dans les rues, & calma les esprits par sa présence. A ces premiers troubles on vit succéder en même tems des marques de réjouissance. Toute la Ville commença à faire éclater sa joie pour la détention des Princes. Les Parisiens animés par les *Frondeurs*, & par le souvenir des maux que le Prince de Condé leur avoit fait souffrir pendant le Siège de Paris, regardèrent l'emprisonnement de ce Prince comme le plus grand bonheur qui pût leur arriver. On en fit des feux de joie dans tous les carfours de la Ville.

Affliction
que cette
nouvelle
causa à la
Princesse
Douairière
de Condé.

La Princesse Douairière ayant appris l'emprisonnement des Princes pensa succomber à la douleur que lui causa une nouvelle si atterrante ; appréhendant avec raison que le Cardinal ne poussât plus loin son ressentiment. D'abord il y eut un assez bon nombre d'Officiers du Prince qui s'étant rendus à l'Hôtel de Condé, vouloient aller au Val-de-Grace enlever les Nièces du Cardinal Mazarin, & les mener en diligence dans quelqueune des Places du Prince de Condé, pour obliger le Cardinal à relâcher les Princes, ou du moins, pour l'empêcher d'attenter à leur vie : mais un moment après on fut que le Cardinal les avoit fait sortir du Cloître dans le tems même que les Princes avoient été arrêtés.

Quoique les amis du Prince de Condé parussent fort tou-
chés

chés de son malheur, ils ne s'appliquèrent pas tous avec une égale ardeur, à le faire cesser. Plusieurs se contentèrent de le plaindre sans penser à le secourir : mais il y en eut aussi qui embrassèrent ses intérêts avec chaleur, & le servirent avec beaucoup de fermeté, comme nous le verrons bientôt.

Le Cardinal prévoyant bien que les Princes auroient des amis qui prendroient des armes pour les tirer de prison, voulut s'assurer de ceux qu'il jugeoit être le plus fortement attachés à leurs intérêts ; mais ils se retirèrent en diligence en différentes Provinces pour se mettre en sûreté, & pour songer aux moyens de faire soulever les Peuples en faveur des Princes. Il fit envoyer un ordre à la Princesse Douairière de se retirer à la campagne, & à la Duchesse de Longueville d'aller trouver la Reine au Palais-Royal, où l'on avoit dessein de l'arrêter. Le Cardinal craignoit beaucoup l'esprit de cette Princesse, qui depuis long-tems s'étoit déclarée ouvertement contre lui. Le Prince de Marillac (que nous nommerons à l'avenir le *Duc de la Rochefoucault* à cause de la mort de son Père, arrivée en ce même tems) craignant qu'on ne la retint au Palais-Royal la fit résoudre de partir à l'heure même, & d'aller en Normandie, pour engager le Parlement de Rouen & la Normandie, dans le parti des Princes, & pour s'assurer des amis & des Places du Duc son Mari. Il l'accompagna lui-même dans ce voyage. La Princesse Douairière de Condé, sa Belle-fille, & le Duc d'Enguien se retirèrent à Chantilly, par ordre de la Cour. La Moussaye se rendit à Stenay, dont il étoit Gouverneur, & où le Vicomte de Turenne le suivit bientôt. Le Duc de Bouillon se retira à Turenne, & le Comte de Tavannes en Bourgogne ; tous également disposés à tout tenter pour procurer la liberté des Princes. Marfin, qui commandoit l'Armée de Catalogne, n'auroit pas manqué de les bien seconder dans ce dessein, mais ayant été arrêté il fut conduit dans la Citadelle de Perpignan, où il demeura jusques à ce que le Prince de Condé fut mis en liberté, comme nous le dirons dans la suite.

Le Cardinal voulut, avant toutes choses, justifier la prison des Princes. Pour cet effet, il fit écrire (a) une Lettre

Précautions de Mazarin pour empêcher les amis des Princes de prendre les armes.

Il justifie la détention des

(a) Elle est datée du dix-neuvième Janvier 1650.

1650. au Parlement, au nom du Roi, dont le précis étoit, „ Que
 „ le Prince de Condé ne mettoit aucunes bornes à son am-
 „ bition, que par ses manières hautaines & ses continuelles
 „ prétentions il faisoit voir clairement, qu'il ne pensoit qu'à
 „ augmenter son autorité aux dépens de l'autorité Royale :
 „ Que le Prince de Conti étoit complice de tous les desseins
 „ de son frère : Que le Duc de Longueville étoit aussi entré
 „ dans les intérêts du Prince de Condé, qu'il avoit part à
 „ tous ses conseils, & qu'il s'étoit, outre cela, rendu sus-
 „ pect par une ambition démesurée qui le portoit à faire tous
 „ les jours de nouvelles demandes à la Cour, & à usurper
 „ une autorité illégitime dans son Gouvernement de Nor-
 „ mandie ; & qu'ainsi le Roi avoit jugé à propos de s'assurer
 „ de ces trois Princes sans plus de délai, pour s'opposer aux
 „ desseins qu'ils formoient de concert, au préjudice de son
 „ autorité ; & du repos de l'Etat.

Mauvaises
 raisons
 dont il se
 sert pour
 cet effet.

Il n'est pas difficile de voir par la manière dont le Prince de Condé s'étoit conduit jusques à sa détention, que tous ces desseins pernicieux qu'on lui attribue (a), sont imaginaires. En effet les raisons sur lesquelles on l'accuse dans cette Lettre d'avoir conçu le dessein de perdre l'Etat, se détruisent d'elles-mêmes. On lui reproche de n'avoir servi l'Etat par le gain de plusieurs batailles, & par la prise de quantité de Places que pour accroître son autorité, & se faire donner de nouvelles récompenses : c'est-à-dire, qu'on lui fait un crime des plus belles actions qu'il ait faites, & des plus importants services qu'il ait rendus à l'Etat. Mais qui ne voit qu'on ne peut sans injustice lui attribuer de semblables motifs ?

Les autres accusations qu'on lui intente ne sont guères mieux fondées. Les principales sont tirées de l'obstacle que le Prince avoit apporté aux mariages que le Cardinal Mazarin avoit voulu faire de ses trois Nièces avec les Ducs de Mercœur, de Candale, & de Richelieu. On peut bien prouver par-là que le Prince de Condé avoit dessein de s'opposer à l'élevation du Cardinal, mais on n'en sauroit conclure légitimement que ce Prince voulût s'ériger en Souverain, & ag-
 gran-

(a) C'est ce qu'on voit fort au long dans une Lettre d'un Particulier au Parlement de Paris, pour servir de Réponse à celle du Roi, que nous venons de citer.

grandir son autorité aux dépens de l'Autorité Royale. Enfin ce qui fait voir évidemment que le Prince de Condé ne songea point, jusqu'à sa prison, à rien entreprendre contre l'Etat, c'est le peu de soin qu'il eut de se ménager avec les *Frondeurs*, c'est à dire, avec les ennemis déclarés de la Cour, & le refus qu'il fit de se mettre à la tête de ce Parti, quelques pressantes sollicitations qu'ils eussent employé, & quelques propositions avantageuses qu'ils lui eussent faites pour l'y engager. Mais qui plus est, non-seulement ce Prince avoit refusé de se déclarer Chef du Parti des *Frondeurs*, il en avoit même entrepris la ruine.

La vérité est, que le Prince de Condé ne fut pas même soupçonné à la Cour de la moindre pensée contre l'Etat. Tout son crime fut de s'être opposé à l'autorité du Cardinal, de l'avoir méprisé, & d'avoir empêché l'établissement de sa famille. Ce Ministre animé contre lui pour toutes ces raisons, se hâta de le perdre pour ne lui pas donner le tems de se réconcilier avec les *Frondeurs*.

Quel étoit le crime du Prince de Condé.

Le Cardinal croyant son autorité affermie par la prison des Princes, résolut de s'assurer au plutôt des Places & des Gouvernemens qui étoient de leur dépendance, de peur que leurs amis ne s'en emparaient, & n'y fissent quelque entreprise pour les tirer de prison. Le Duc de Vendôme fut pourvu du Gouvernement de Bourgogne; le Comte d'Harcourt de celui de Normandie; le Maréchal de l'Hôpital de celui de Champagne & de Brie; le Comte de Saint Aignan de celui de Berry; & le Duc de Mercœur de la Vice-Royauté de Catalogne.

Les Princes étoient cependant fort maltraités dans le Château de Vincennes. On en avoit commis la garde au Sieur de Bar, homme dur, entièrement dévoué au Cardinal Mazarin, & qui prenoit plaisir à passer ses ordres. Ils étoient tous trois dans une même Chambre, où on les gardoit fort étroitement. Il y avoit un Corps-de-Garde à la porte, & des Soldats dans la Chambre pour observer toutes leurs actions. Les huit premiers jours, ils furent comme ensevelis dans leur prison, sans pouvoir apprendre la moindre chose de l'état où étoient leurs affaires, ni des desseins de leurs amis. Mais enfin, on trouva le moyen de tromper par divers stratagèmes la

Comment les Princes sont traités à Vincennes.

1650. vigilance du Sieur de Bar, qui leur rendit souvent lui-même de bons offices, sans le savoir. Ainsi pendant cinq mois, les Princes eurent commerce de Lettres avec leurs amis, & prirent avec eux toutes les mesures qu'ils jugeoient nécessaires pour leur liberté.

Comment
ils support-
ent leurs
disgraces.

Ces trois Princes ne supportoient pas leur disgrâce avec une égale constance. Le Prince de Condé étoit celui qui témoignoit le plus de fermeté: le Duc de Longueville moins assuré ne desespéroit pourtant pas entièrement; on (a) rapporte même qu'étant encore en prison, il dit que la *Fronde qui les y avoit mis, les en tireroit*: mais le Prince de Conty ne pouvoit s'empêcher de faire paroître son abbatement. C'est ce que Guy Patin marque assez plaisamment dans une (b) Lettre qu'il écrivit dans ce tems-là à un de ses amis: *De ces trois Princes, dit-il, qui sont prisonniers, Monsieur de Longueville est fort triste, & ne dit mot. Monsieur le Prince de Conty pleure, & ne bouge presque du lit. Monsieur le Prince de Condé chante, jure, entend au matin la Messe, lit des Livres Italiens ou François, dine & joue au volant. Depuis peu de jours, ajoute-t-il, comme le Prince de Conty prioit quelqu'un de lui envoyer le Livre de l'imitation de JESUS-CHRIST, pour se consoler par sa lecture, le Prince de Condé dit en même tems, Et moi, Monsieur, je vous prie de m'envoyer l'imitation de Monsieur de Beaufort, afin que je me puisse sauver d'ici comme il fit, il y a tantôt deux ans.*

Vaine tenta-
tive du
Prince de
Condé,
pour sortir
de Prison.

Le Fils aîné du Sieur de Bar venoit souvent dans la Chambre des Princes. Le Prince de Condé tâcha d'ébranler sa fidélité, mais ce fut sans succès. Un jour, entr'autres, que le Prince jouoit au volant avec lui, il lui proposa de jouer quelque chose, & De Bar lui ayant demandé ce qu'il lui plaisoit de jouer. le Prince lui répondit, *un Baron de Maréchal de France.* Mais De Bar n'ayant pas l'esprit de comprendre ce que cela vouloit dire, ou peut-être faisant semblant de ne pas entendre ce qu'il comprenoit fort bien, le Prince ne lui en parla plus, & attendit sa liberté d'un autre endroit.

Ses

(a) Priolus de Rebus Galliar. Lib. V. p. 230.

(b) Elle est datée du 1. de Mars 1650.

Ses Amis, qui s'étoient retirés en diverses Provinces du Royaume, comme nous avons déjà dit, ne demeurèrent pas long-tems sans former des entreprises pour le déliyrer. Le Comte de Tavannes fut le premier qui prit les armes pour son service. Etant arrivé en Bourgogne, dont le Prince de Condé étoit Gouverneur, il crut y trouver un puissant parti, tout disposé à le seconder, mais il eut le déplaisir de voir que tout le monde lui tournoit le dos, & que les amis du Prince étoient plus portés à agir contre lui que pour lui. Il s'imaginoit qu'il pourroit au moins s'emparer du Château de Dijon qui appartenoit au Prince de Condé, parce que les Commandans y avoient été mis par le Prince même, & qu'ils étoient deux de ses Domestiques: les étant allé voir pour les engager dans le parti du Prince, ils s'excusèrent froidement sur ce qu'ils ne pouvoient rien faire, n'ayant point de monde dans leur Place. Le Comte de Tavannes leur proposa aussi tôt d'y faire entrer soixante Mousquetaires: ils promirent de les recevoir, mais deux jours après, le Comte ayant fait venir les soixante Mousquetaires, ces Commandans eurent oublié leur promesse, & refuserent de les laisser entrer dans le Château, disant qu'ils avoient déjà donné leur parole à la Ville de n'y recevoir personne.

1650.
Le Comte
de Tavannes
prend
les armes
pour le dé-
liyrer.

Sur cela, Tavannes ayant appris qu'on vouloit l'arrêter à Dijon, se retira promptement à Bellegarde. Il trouva cette Place dans un si mauvais état, qu'il étoit aisé de voir par-là que le Prince de Condé étoit bien éloigné de former contre l'Autorité Royale les pernicioeux desseins qu'on lui imputoit. Il n'y avoit ni armes ni munitions; & le peu de canon qui s'y trouvoit, étoit démonté & sans aucun affût. Tavannes désespérant de pouvoir se maintenir dans une Place si mal-pourvue, résolut d'aller mener ses Troupes au Vicomte de Turenne, qui s'étoit jetté dans Stenay.

Il se retire
dans Belle-
garde.

Il ne fut pas plutôt parti qu'il reçut avis de Bellegarde que les Regimens de Cavalerie de Condé & d'Enguien y devoient arriver, avec les Gardes du Prince. Celui qui les commandoit lui écrivit en même tems pour recevoir ses ordres. Tavannes leur manda, de le venir trouver à sa Maison du Pallié à deux petites lieues de Langres, où il les attendoit pour aller

1650. de là droit à Stenay joindre le Vicomte de Turenne, leur faisant entendre que le plus grand service qu'ils pussent rendre au Prince, étoit de se hâter le plus qu'ils pourroient. Trois jours s'étant écoulés, sans qu'il eût reçu aucunes nouvelles de ces Regimens, il les alla chercher lui-même, & les trouva en marche entre Genlis & Arc-sur-Tille. Il embrassa d'abord tous les Officiers, fit prêter serment à tous les Cavaliers pour le service du Roi & du Prince contre Mazarin, & leur promit certaine somme d'argent qu'il s'engageoit de leur faire toucher en arrivant à Stenay.

Il bat quel-
ques trou-
pes du
Roi.

Le Comte de Tavannes n'eut pas marché demi-heure au-delà de l'Arc-sur-Tille, qu'un parti vint l'avertir qu'on voyoit devant eux sur leur route des Troupes de Cavalerie & d'Infanterie. C'étoit le Marquis de Tavannes, Lieutenant de Roi de la Province, & Oncle du Comte. Il avoit assemblé de la Noblesse avec les Prévôts & leurs Archers, quelques Compagnies de Cavalerie, & un Regiment d'Infanterie, & venoit au devant de son Neveu pour s'opposer à son passage, & l'empêcher d'aller joindre le Vicomte de Turenne. Le Comte de Tavannes les ayant fait reconnoître, résolut de les charger sur le champ: ce qu'il fit avec tant de vigueur, qu'il tailla en pièces toute la Cavalerie, & prit tout le Regiment d'Infanterie prisonnier, auquel il fit prêter serment pour le service du Roi & du Prince de Condé contre Mazarin.

Jetta l'é-
pouvante
dans toute
la Bourgo-
gne.

Cette déroute du Lieutenant de Roi, jeta l'épouvante dans toute la Bourgogne, & sur-tout, dans Dijon, qui en fut si fort alarmé, qu'on y obligea jusqu'aux Capucins à prendre les armes. Tavannes voyant une occasion si favorable de faire déclarer cette grande Ville pour le Prince, prit la résolution de l'aller attaquer, persuadé qu'il s'en rendroit maître, pourvu que ceux qui commandoient le Château voulussent bien lui en ouvrir les portes. Il fit tourner à l'instant toutes ses Troupes de ce côté-là, & lors qu'il fut près de Dijon, il envoya un Officier vers les Commandans du Château, pour leur faire savoir que, s'ils le recevoient dans leur Place, il étoit assuré de prendre la Ville: mais on tira sur l'Officier, sans lui permettre d'approcher. Tavannes ne laissa pas de camper deux jours devant Dijon, il se retira à Bellegarde, dans l'es-

l'espérance que les Comtois lui fourniroient, comme ils l'avoient promis, toutes les munitions de guerre & de bouche, dont il auroit besoin. 1650.

Environ ce tems-là, le Roi ordonna au Duc de Bouillon, au Vicomte de Turenne, au Duc de la Rochefoucault, au Comte de Tavannes, & à tous les autres partisans des Princes, de se rendre incessamment auprès de sa personne; & sur le refus qu'ils firent d'obéir à cet ordre, il envoya une Déclaration au Parlement, par laquelle ils furent déclarés criminels de Lèze-Majesté. Le Duc de Beaufort, le Coadjuteur, Broussel, Charton, & les autres *Frondeurs*, furent déchargés, dans le même tems, de l'accusation d'avoir attenté à la vie du Prince de Condé. Les Amis de Princes déclarés criminels de lèze-Majesté.

Cependant le Cardinal Mazarin informé des troubles que le Comte de Tavannes excitoit en Bourgogne, résolut de les dissiper au plutôt, de peur qu'il ne fit de nouveaux progrès, & n'engageât insensiblement toute la Province dans le parti du Prince de Condé. Pour cet effet, il alla en Bourgogne avec une Armée, dont le Duc de Vendôme, qui avoit été fait Gouverneur de cette Province, eut le commandement. Le Roi, la Reine & toute la Cour furent de ce voyage. Comme la Bourgogne avoit demeuré jusque-là fidèle au Roi, elle le reçut alors avec une entière soumission. Il n'y eut que *Bellegarde* qui fit quelque résistance, & l'on commença aussitôt à l'assiéger. Tavannes n'ayant point reçu le secours que les Comtois lui avoient promis, ne défendit pas long-tems cette Place, qui étoit en très-mauvais état, comme nous l'avons déjà dit. Dans peu de jours, il se rendit à composition, afin de conserver au service du Prince quantité de braves gens, qui étoient avec lui. La Cour va en Bourgogne, pour s'appuyer aux progrès de Tavannes.

Après la reddition de la Place, les Troupes du Comte de Tavannes furent licenciées; & les Officiers avec tout ce qu'il y avoit de gens considérables lui donnèrent parole, avant que d'en sortir, de se trouver pour le service du Prince, les uns à Montrond, les autres à Bourdeaux, ou à Stenay; ce qu'ils exécutèrent très-fidèlement. Pour le Comte de Tavannes il prit le parti d'aller à Paris sans se faire connoître, pour pratiquer

1650. quer des amis aux Princes, & menager toutes sortes de moyens pour les tirer de prison.

Marche
en Nor-
mandie
pour s'as-
surer de
cette Pro-
vince.

La Cour n'eut pas plutôt remis le calme dans la Bourgogne, qu'elle fut obligée de marcher avec toutes ses forces en Normandie, où la Duchesse de Longueville mettoit tout en œuvre pour attirer le Parlement de Rouen dans le parti des Princes, & pour s'assurer des amis & des Places du Duc son Mari, & du Havre de Grace. Dès que l'Armée Royale parut dans cette Province, le Parlement de Rouen, & les principales Villes envoyèrent des Députés au Roi, pour lui témoigner leur obéissance. La Duchesse de Longueville espéroit pouvoir se maintenir dans Dieppe, où elle avoit mis des Troupes qu'elle entretenoit à ses dépens. Elle n'oublia rien pour engager les Habitans & le Gouverneur de la Ville à une vigoureuse résistance. Mais les Habitans ayant appris que le Roi s'approchoit d'eux, parlèrent aussi-tôt de se rendre; & le Gouverneur suivit leur exemple. Ainsi la Duchesse de Longueville se vit en un moment abandonnée de tout le monde, & peu s'en fallut même qu'elle ne fût arrêtée par les Bourgeois de Dieppe, & par *Jaques de Rongé du Plessis-Bellière*, qui y étoit allé avec des Troupes de la part du Roi. Elle se retira en cachette, & fut contrainte de s'embarquer, & de passer en Hollande pour aller à Stenay.

Origine
des Mou-
vements
excités en
Guienne
par les A-
mis des
Princes.

La Cour eut bientôt de nouvelles affaires sur les bras. Malgré les avantages qu'elle venoit de remporter, les amis des Princes continuèrent à exciter de nouveaux troubles dans le Royaume, pour leur procurer la liberté. Le Duc de la Rochefoucault fut un de ceux qui se déclarèrent pour eux avec le plus d'ardeur. Ce Duc étoit à Dieppe lors que la Cour vint en Normandie. Il en sortit cinq ou six jours avant la Duchesse de Longueville, & s'étant retiré dans son Gouvernement de Poitou, il commença aussi-tôt à disposer les choses à la Guerre. Les Ducs de Bouillon, de *Saint-Simon*, & de *la Force* résolurent d'agir de concert avec lui pour tâcher de renouveler les mécontentemens du Parlement & de la Ville de Bourdeaux, & de les obliger à prendre les armes pour la liberté des Princes. D'abord, ils témoignèrent tous un zèle égal

égal pour le Prince de Condé, & lors que les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault firent le projet de soulever la Guienne, le Duc de Saint Simon, à qui ils en donnerent avis, offrit de recevoir le Duc d'Enguien dans Blaye, dont il étoit Gouverneur. Mais quand ils furent sur le point de commencer la Guerre, il refusa d'exécuter ce qu'il avoit promis. Le Duc de la Force prit aussi-tôt des prétextes pour ne pas se déclarer ouvertement.

Quoique le Duc de la Rochefoucault n'eût ni Places ni Troupes dans son Gouvernement, il fut le premier à prendre les armes. Il voulut, avant toutes choses, retirer auprès de lui le Duc d'Enguien pour autoriser le Parti, en faisant voir qu'on prenoit les armes non-seulement pour la liberté du Prince, mais encore pour la conservation de celle de son Fils. Il fit savoir son dessein à la Princesse Douairiere par *Gourville*, qui lui représenta „ que si le Duc d'Enguien étoit une fois en „ un lieu de sûreté, où il n'eût rien à craindre de la Cour, „ il deviendrait un des principaux instrumens de la liberté de „ Monsieur le Prince, & qu'ainsi lui & Madame sa Mere devoient se rendre secrètement à Brezé en Anjou, où le Duc „ de la Rochefoucault offroit de les aller prendre avec cinq „ cens Gentilshommes pour les mener à Saumur, si le dessein qu'il avoit sur cette Place réussissoit, ou bien à Turenne, où le Duc de Bouillon se joindroit à eux pour les accompagner à Blaye, en attendant qu'on eût disposé le Parlement de Bourdeaux à les recevoir.

Dans le même tems, le Duc de la Rochefoucault prêt à exécuter ce qu'il avoit envoyé proposer à la Princesse Douairiere, résolut d'assembler ses amis sous un prétexte qui ne fit point connoître son intention. L'Enterrement de son Pere, dont la cérémonie se devoit faire dans une de ses Maisons, y venoit fort à propos. Il s'en servit pour faire venir auprès de lui toute la Noblesse des Provinces voisines, qu'il pria de se trouver à cette cérémonie. Il assembla, sous le même prétexte, tous ceux qui pouvoient porter les armes dans ses Terres, de sorte qu'en très-peu de tems il eut plus de deux mille Chevaux, & huit cens hommes de pied. Il n'eut pas plutôt amassé ces Troupes, qu'il résolut d'aller se saisir de Saumur.

La

Le Duc de la Rochefoucault prend les armes pour le Prince de Condé.

1650. La Cour avoit donné le Gouvernement de cette Place à Guitault pour récompense d'avoir arrêté le Prince; mais il n'en avoit pas encore pris possession. Un Gentilhomme nommé *Dumont* y commandoit sous *Urbain de Maille*, Maréchal de Brezé qui venoit de mourir, & ayant appris que Cominges Neveu de Guitault, y alloit avec des ordres du Roi, accompagné de deux mille hommes de pied pour l'assiéger s'il refusoit d'en sortir, il avoit mandé au Duc de la Rochefoucault, qu'il le rendroit maître de la Place, & prendroit son parti, s'il vouloit y mener des Troupes. Le Duc avoit accepté la proposition, & s'étoit engagé de venir secourir Saumur dans un certain tems.

Comme il alloit s'acquitter de sa promesse, il rencontra sur la route de Saumur Gourville, qui lui apprit que la Princesse Douairiere avoit approuvé son conseil, mais qu'elle n'étoit pas encore en état d'exécuter un dessein dont les suites étoient d'une si grande importance, que tout ce qu'elle pouvoit faire alors étoit de lui envoyer vingt mille livres. Le Duc de la Rochefoucault ne laissa pas de continuer sa marche vers Saumur; mais, bien qu'il y arrivât huit jours plutôt qu'il n'avoit promis, il trouva que le Gouverneur s'étoit déjà rendu. Obligé de retourner sur ses pas, il défit dans sa marche quelques Compagnies de Cavalerie des Troupes du Roi; & étant arrivé chez lui, il congédia la Noblesse qui l'avoit suivi.

Alors, ce Duc voyant qu'il ne pouvoit rien faire dans sa Province pour le service du Prince de Condé, & que le Maréchal de la Meilleraye lui alloit tomber sur les bras, se retira promptement à Turenne auprès du Duc de Bouillon. Il jeta en passant cinq cens hommes, & cent Chevaux dans Mont rond, Place forte en Berry, que la Cour avoit négligée, parce qu'elle étoit sans garnison lors que les Princes furent arrêtés prisonniers.

En arrivant à *Turenne*, il apprit que la Princesse de Condé avoit suivi le conseil qu'il lui avoit donné, de partir secrètement avec le Duc d'Enguien, & qu'elle venoit à Turenne, pour être conduite à Bourdeaux, où il y avoit plusieurs amis du Prince, tout disposés à la recevoir. Il fut, en même tems, que le Duc de Saint-Simon s'étoit détaché du parti des Princes.

Princes. Ce changement refroidit d'abord les amis de Bourdeaux : mais *Langlade*, que le Duc de Bouillon avoit envoyé dans cette Ville pour y ménager les intérêts du Prince de Condé, les raffermir avec beaucoup de peine. & d'adresse, & vint lui-même à Turenne en apporter la nouvelle. 1650.

Sur cela, le Duc de Bouillon assembla trois cens Gentilshommes de ses amis, pour aller recevoir la Princesse de Condé, & le Duc de la Rochefoucault manda les siens, qui arrivèrent au nombre de trois cens, conduits par le Marquis de *Sillery-Brulard*. Outre ses amis, le Duc de Bouillon leva douze cens hommes, de ses Terres, & sans attendre le Marquis de *Sillery*, ils marchèrent vers les Montagnes d'Auvergne par où la Princesse devoit passer.

Le Duc de Bouillon se joint au Duc de la Rochefoucault.

Les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault attendirent deux jours en un lieu nommé la Bonne, où la Princesse & le Duc d'Enguien arrivèrent enfin, après avoir enduré bien des fatigues. On les conduisit de là à Turenne, où ils demeurèrent huit jours, pendant lesquels on prit *Brive-la-Gaillarde*, & la Compagnie des Gendarmes du Prince *Thomas*.

Le Général *Nogaret*, Chevalier de la Valette, Frère naturel du Duc d'Espernon, qui commandoit l'Armée du Roi en Guienne, profita de ce tems pour s'aller opposer au passage de la Princesse. Les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault ayant appris son dessein marchèrent à lui avec toutes leurs Troupes, & le joignirent à Montelard en Perigord; mais ce Général lâcha le pied sans combattre, & se retira par des Bois à Bergerac, après avoir perdu tout son bagage.

La Princesse reprit, ensuite, le chemin de Bourdeaux. Cette Ville étoit alors partagée en diverses cabales. Les Créatures du Duc d'Espernon; Gouverneur de la Province, & ceux qui étoient entrés dans les sentimens du Duc de Saint Simon, s'étoient joints avec les partisans de la Cour, & tâchoient d'un commun accord d'empêcher que la Princesse de Condé ne fût reçue dans la Ville. Cependant, dès qu'on fut à Bourdeaux qu'elle venoit avec le Duc d'Enguien, tout le peuple en témoigna une grande joie. Une foule de monde alla au devant d'eux : on couvrit les chemins de fleurs; & le bateau qui les menoit fut suivi de tous ceux qui étoient sur la

La Princesse de Condé arrive à Bourdeaux.

1650. Rivière. les Vaisseaux du Port les saluerent de toute l'artillerie, & ils entrèrent ainsi dans Bourdeaux, malgré tous les efforts qu'on avoit faits sous main pour les en empêcher. Le Parlement & les Jurats ne vinrent pourtant point saluer la Princesse en Corps, mais il n'y eut presque point de Particuliers qui ne lui allaient offrir leurs services.

Les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault n'entrèrent dans Bourdeaux que deux jours après la Princesse de Condé. Comme il n'y avoit point alors d'autres Troupes du Roi dans la Province que celles du Général de la Valette, lesquelles étoient près de Libourne, ces Ducs résolurent de marcher promptement à lui, parce que leurs Troupes, qui n'étoient composées que de cinq ou six cens Gentilshommes de leurs amis, & de l'Infanterie qu'ils avoient tiré de leurs Terres, étoient sur le point de se retirer. La Valette ayant eu avis de leur marche, évita le combat une seconde fois, jugeant bien que la Noblesse qui faisoit la meilleure partie des Troupes des Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault, les quitteroit bientôt, & qu'ainsi il se rendroit maître de la campagne en ne combattant point.

La Cour
va en
Guienne.

Le Cardinal Mazarin n'eut pas plutôt appris que les amis des Princes commençoient à former un parti en Guienne, qu'il mit tout en usage pour le détruire. Il donna ordre au Maréchal de la Meilleraye de marcher incessamment vers Bourdeaux avec son Armée, & peu de tems après, il s'y rendit lui-même avec le Roi & toute la Cour, excepté le Duc d'Orléans & le Tellier, Secrétaire d'Etat, qui étoient restés à Paris. Les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault, de leur côté, se hâtèrent de faire leurs levées, malgré les oppositions secretes que plusieurs personnes du Parlement & de la Ville faisoient à leurs desseins.

Desordre
arrivé à
Bour-
deaux.

Cependant, il arriva une chose qui pensa mettre toute la Ville en confusion, & causer de grands desordres. Comme la Princesse de Condé avoit demandé du secours au Roi d'Espagne; *Joseph Osorio*, Officier Espagnol, la vint trouver à Bourdeaux, & lui apporta quarante mille écus pour subvenir aux plus pressans besoins.

Le Parlement qui jusques là avoit toléré la Princesse & son
Fils

Fils dans la Ville, sans s'être expliqué en leur faveur comme le Peuple, croyant devoir s'opposer à la reception de cet Envoyé d'Espagne dans Bourdeaux, pour justifier par ce moyen toute sa conduite passée, s'assemble, & ordonne que cet Espagnol sortit de Bourdeaux à l'heure même. Le Peuple voyant que cet Arrêt tendoit à la ruine du parti du Prince, court aux armes, investit le Palais, & menace d'y mettre le feu, si le Parlement ne revoquoit promptement ce qu'il venoit de résoudre. On crut d'abord que les Jurats calmeroient le Peuple par leur présence; mais le trouble alloit toujours en augmentant sur le refus qu'on faisoit de casser l'Arrêt; de sorte que le Parlement se vit enfin obligé de recourir aux Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault, pour les prier de faire cesser ce désordre. Ils ne furent pas fâchés qu'on eût besoin d'eux en cette rencontre, mais outre qu'il leur importoit extrêmement, pour jeter les fondemens de leur parti, que le Peuple obtint la cassation de l'Arrêt, ils apprehendoient que paroissant pour apaiser la sédition, l'on ne leur imputât de l'avoir causée. C'est pourquoi ils refusèrent d'abord de faire ce que le Parlement desiroit d'eux, mais voyant que le tumulte s'augmentoit à un tel point qu'il étoit à craindre qu'on n'en vint aux dernières extremités, ils coururent au Palais, suivis de leurs Gardes, & s'abandonnant parmi ce Peuple irrité, ils arrêtrèrent sa fureur, dans le tems qu'il alloit mettre le feu au Palais. Par ce moyen ils se rendirent Médiateurs entre le Parlement & le Peuple: & l'Envoyé d'Espagne eut, dès lors, toute la liberté qu'il souhaitoit.

Après cela, les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault firent une revue générale des Bourgeois pour leur faire connoître leurs forces, & pour les disposer insensiblement à soutenir le Siège; & commencèrent quelques dehors à Bourdeaux: mais comme ils ne recevoient pas beaucoup d'argent d'Espagne, ils ne purent mettre aucun ouvrage en défense. Cependant ayant levé en fort peu de tems près de trois mille hommes de pied & sept ou huit cens Chevaux, ils prirent *Castellau*, qui est à quatre lieues de Bourdeaux. Ils se seroient étendus davantage, s'ils n'eussent eu des nouvelles de l'approche du Maréchal de la Meilleraye qui venoit à eux par le pais d'en-

Bourdeaux
se prépare
à soutenir
le siège.

1650. tre deux mers, & de celle du Duc d'Espèrnon qui s'alloit joindre avec le Général de la Valette. Sur ces avis, prévoyant qu'ils seroient bientôt attaqués, ils dépêchèrent le Marquis de Sil-lery vers le Roi d'Espagne, pour faire venir promptement le secours qu'il leur avoit promis; & après avoir laissé une garni-son dans Castelnau, ils se retirèrent avec le reste des Troupes à Blanquefort, qui est à deux lieues de Bourdeaux.

Comba-
entre les
Troupes
du Roi &
celles de
Bour-
deaux.

Pendant que les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault étoient à Bourdeaux, le Duc d'Espèrnon vint attaquer les Quartiers. *Chambon*, Maréchal de Camp, qui commandoit en leur absence ne put défendre l'entrée de son Quartier, parce que ses Troupes étoient de beaucoup plus foibles que celles du Duc d'Espèrnon: Mais à la faveur des marais & des canaux qui en environnoient une partie, il se retira sans être rompu, & sauva les Troupes & tout le bagage.

Suire de
ce combat.

Les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault ayant appris ce combat sortirent aussitôt de Bourdeaux avec un grand nombre de Bourgeois, & après avoir joint leurs Troupes, ils marchèrent vers le Duc d'Espèrnon pour le combat- tre; mais les mêmes canaux qui avoient favorisé la retraite de *Chambon*, les empêchèrent d'en venir aux mains. On ne fit qu'écaroucher de part & d'autre. Le Duc d'Espèrnon perdit beaucoup d'Officiers & de Soldats; & du côté de Bourdeaux il y eut peu de gens tués. *Guillaume de Pechepereu de Guisault*, Chambellan du Prince de Condé, y fut blessé.

Dans ce tems-là, la Princesse de Condé reçut avis à Bour- deaux qu'il étoit à craindre, que le Duc d'Espèrnon ne s'em- parât de l'Isle de S. George (a), Village à environ un quart de lieue de la Garonne, & à trois lieues au dessus de la Ville: Espèce de forteresse dont la conservation paroissoit de la der- nière importance aux Bourdelois.

Bour-
deaux est
fermé de
près.

Et en effet, dès lors le Maréchal de la Meilleraye & le Duc d'Espèrnon ayant commencé à serrer Bourdeaux de plus près, attaquèrent, en même tems, l'Isle de Saint George, & s'en rendirent maîtres. Elle se défendit d'abord avec assez de

(a) Il y a apparence qu'on lui a donné le nom d'Isle à cause d'un canal qui va depuis ce Village jusqu'à la Garonne.

de vigueur. Le Général de la Vallette fut blessé à une des 1650.
attaques, & mourut peu de jours après. Mais enfin les bâ-
teaux dont on se servoit pour faire entrer dans la Place un Re-
giment frais tous les jours, & pour ramener celui qu'on rele-
voit, ayant été coulés à fond par une batterie que le Maré-
chal de la Meilleraye avoit fait dresser sur le bord de la Rivié-
re, les Soldats & les Officiers furent si épouvantés qu'ils se
rendirent tous prisonniers de guerre. Ainsi ceux de Bour-
deaux perdirent ce Poste & douze cens hommes de leur meil-
leure Infanterie.

On eut avis en même tems, de l'arrivée du Roi à Libourne. Cette nouvelle jointe à l'échec qu'on venoit de recevoir, jeta la Ville dans une grande consternation, la crainte s'empara des esprits; on se voyoit à la veille d'être assiégé, sans avoir les choses nécessaires pour se défendre; & le secours que l'Espagne avoit promis ne venoit point. Dans cette extrémité, le Parlement s'assembla pour délibérer, s'il enverroit des Députés pour demander la Paix au Roi. C'est-là, sans doute, le parti qu'ils auroient pris dans l'abbatement où ils se rencontroient; mais il arriva, dans ce même tems, une affaire qui les engagea à se défendre courageusement.

Arrivée du Roi à Libourne eût quel- le produit dans Bourdeaux.

Le Roi ne fut pas plutôt arrivé à Libourne, qu'il fit attaquer le *Château de Vaire*, à deux lieues de Bourdeaux, & le Gouverneur, nommé *Richon*, s'étant rendu à discrétion, on le fit pendre à l'instant. Le Cardinal Mazarin croyoit jeter la terreur & la division dans Bourdeaux par cette sévérité, mais il en arriva tout autrement. Les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault se servirent de cette conjoncture pour remettre leurs affaires en meilleur état, en faisant pendre aussi le *Baron de Canole*, Commandant de l'Isle de Saint-George, qui s'étoit rendu à eux à discrétion. Mais afin que le Parlement & le Peuple eussent part à cette action, ils le firent juger par un Conseil de guerre, où présidoient la Princesse de Condé & le Duc d'Enguien ; composé non-seulement des Officiers des Troupes, mais encore de deux Députés du Parlement, & des trente-six Capitaines de la Ville. Ce pauvre Gentilhomme fut condamné d'un commun consentement, & à peine fut-il exécuté que le Peuple voulut déchirer son corps en pièces.

Arrivée
du Roi à
Libourne :
effet qu'elle
produit
dans Bour-
deaux.

Sévérité
de Maza-
rin anime
les Bour-
delois à se
défendre.

1650. Les Bourdelois animés par cette action, résolurent d'attendre le Siège & de se défendre courageusement, se fiant en leurs propres forces, & aux promesses des Espagnols, qui les assuroient d'un prompt & puissant secours. On travailla, pour cet effet, aux fortifications de la Ville. Les Généraux étoient d'avis qu'on brûlât les maisons du Fauxbourg de Saint-Surin, parce qu'il seroit infailliblement attaqué le premier, & qu'il étoit capable de loger toute l'Infanterie du Roi; mais les Bourgeois qui y avoient des maisons, s'y opposèrent fortement. Comme l'on dépendoit du Peuple & du Parlement, il fallut les satisfaire contre les règles de la Guerre, & entreprendre de défendre ce Fauxbourg qui est ouvert de tous les côtés. On en coupa les avenues, & l'on perça les maisons, quoiqu'on ne crût pas pouvoir défendre un lieu de si grande garde avec des Bourgeois & le peu de Troupes qui restoit, lesquelles ne montoient pas à sept ou huit cens hommes de pied, & trois cens chevaux. La porte de la Ville la plus proche du Fauxbourg de Saint-Surin, qui est celle de Dijos, n'étant défendue de rien, on jugea à propos de la couvrir d'une demi-lune; mais comme l'on manquoit de tout, on fut obligé de se servir d'une petite hauteur de fumier qui étoit devant la Porte, qu'on escarpa en forme de demi-lune sans parapet ni fossé.

Bourdeaux
est attaqué
par les
troupes
du Roi.

Dans le même tems, le Cardinal Mazarin étant venu à l'Armée du Roi qui étoit de huit mille hommes de pied, & de près de trois mille Chevaux, on résolut d'attaquer le Fauxbourg de Saint-Surin. Comme il n'y avoit que les avenues de gardées, on croyoit pouvoir sans péril gagner les maisons, entrer par-là dans le Fauxbourg, & couper même ceux qui défendroient les barricades & l'Eglise, pour les empêcher de rentrer dans la Ville. On s'imaginait, outre cela, que, la demi-lune ne pouvant être défendue, on se logeroit à la porte de Dijos dès le premier jour. Pour cet effet, le Maréchal de la Meilleraye fit attaquer les barricades & les maisons en même tems, pendant que Palluau devoit couper entre le Fauxbourg & la Ville, droit à la demi-lune.

Le Maréchal de la Meilleraye ayant fait donner avant que Palluau fût arrivé, trouva plus de résistance qu'il n'avoit cru.

L'ef-

L'escamouche commença dès que les Troupes du Roi s'approchèrent, parce qu'on avoit mis quantité de Mousquetaires dans les hayes & dans les vignes, qui couvroient le Fauxbourg. Ces Mousquetaires arrêterent d'abord les Troupes du Roi avec grande perte. Le Duc de Bouillon étoit dans le Cimetière de l'Eglise de Saint-Surin avec ce qu'il avoit pu faire sortir de Bourgeois, pour rafraichir les postes, & le Duc de la Rochefoucault étoit à la barricade, où se faisoit la principale attaque. On combattit de part & d'autre avec beaucoup de vigueur; mais enfin le Fauxbourg fut emporté. Il y eut, en cette occasion, cent ou six-vingts hommes de tués du côté des Ducs, & sept ou huit cens du côté du Roi. Les Assiégés ne passèrent pas plus avant ce jour-là. Ils ouvrirent ensuite la tranchée pour prendre la demi-lune. Après l'avoir attaquée pendant trois fois avec leurs meilleures Troupes, ils entrèrent dedans, mais ils furent repoussés par le Duc de la Rochefoucault, qui y mena les Garnisons du Prince de Condé & les siennes, dans le tems que ceux qui défendoient la demi-lune, venoient de plier. Les Assiégés firent trois grandes sorties, à chacune desquelles ils nettoiyèrent la tranchée & brûlèrent le logement des Ennemis. Les Troupes du Roi ne remportèrent plus aucun avantage, & après treize jours de tranchée ouverte, le Siège ne fut pas plus avancé que le premier jour. Alors le Cardinal Mazarin quitta l'Armée pour aller à Bourg, où le Roi étoit demeuré avec toute la Cour.

Cependant les *Frondeurs*, qui malgré leur réconciliation avec le Cardinal, ne cherchoient qu'à le perdre, comme nous l'avons déjà remarqué, commencèrent à craindre que la réduction de Bourdeaux ne rendit sa puissance trop formidable. C'est pourquoi sans attendre plus long-tems l'évenement du Siège, ils résolurent de porter la Ville de Bourdeaux à la Paix. Ils communiquèrent leur dessein au Duc d'Orléans, auquel ils insinuèrent en même tems, qu'il étoit de son intérêt de s'opposer à l'élevation du Cardinal sans plus différer. Ce Prince facile à persuader, entra dès lors dans tous les sentimens des *Frondeurs*, & commença à agir de concert avec eux. Il envoya aussi tôt à Bourg deux Députés de Paris, conduits par un troisième qui venoit de sa part. Dès qu'ils y furent arrivés,

Les *Frondeurs* choqués de la trop grande puissance de Mazarin, portèrent Bourdeaux à la paix.

1650. ils firent des propositions de paix au Roi, en donnèrent avis au Parlement de Bourdeaux, & l'on convint, de part & d'autre, de faire une Trêve de quinze jours. Il ne fut pas difficile d'en venir à un accommodement, parce que les deux partis le désiroient avec une égale ardeur. D'un côté la Cour craignoit que Bourdeaux ne fut secouru par les Espagnols; & de l'autre, le Parlement ennuyé des longueurs & du peril du Siège, commençoit à desesperer de recevoir le secours d'Espagne, qui leur avoit manqué si souvent.

Le Parlement de Bourdeaux traite avec le Roi.

Les choses étant dans ces termes, le Parlement envoya des Députés à Bourg. Il convia la Princesse de Condé, & les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault d'y en envoyer aussi; mais comme ils ne demandoient que la liberté des Princes & qu'ils ne pouvoient désirer la paix sans cette condition, ils refusèrent d'y envoyer personne. Ils prièrent seulement les Députés de ménager leur sûreté, & la liberté de la Princesse & du Duc d'Enguien, & de tous ceux qui avoient été dans son parti. Cependant ils envoyèrent ensuite Gourville vers le Roi, pour lui proposer des conditions sous lesquelles les Princes pouvoient être délivrés, & qui étoient très-avantageuses à l'Etat en général, & au Cardinal Mazarin en particulier. Les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault s'en rendoient les garands, & s'engageoient pour cet effet de se rendre prisonniers pour six mois où le Roi le jugeroit à propos. On dit (a) que ce fut dans cette occasion que se fit la première ouverture du mariage d'une des Nièces de Mazarin avec le Prince de Conti, qui fut conclu quelques années après, comme nous le verrons en son lieu. Toutes ces sollicitations en faveur des Princes prisonniers furent néanmoins entièrement inutiles.

Conditions du Traité.

Les Députés de Bourdeaux étant arrivés à Bourg conclurent la Paix, sans en communiquer les articles à la Princesse de Condé ni aux Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault. Les principales conditions du Traité furent, 1. *Que le Roi seroit reçu dans Bourdeaux en la manière, qu'il a accoutumé de l'être dans les autres Villes de son Royaume.* 2. *Que les Troupes qui auroient soutenu le Siège en sortiroient, & pour-*

(a) Joannis Labardæi de Rebus Galliæ. Lib. VIII. pag. 547.

pourroient en sûreté aller joindre l'Armée du Vicomte de Turenne à Stenay. 3. Et que tous les Privilèges de la Ville & du Parlement seroient maintenus. 1650.

La Princesse de Condé & le Duc d'Enguien eurent permission de se retirer à Montrond, où le Roi entretiendrait une petite garnison pour la sûreté de la Princesse, qui la choisiroit de sa main. Les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault partirent de Bourdeaux avec la Princesse de Condé & le Duc d'Enguien. Le Maréchal de la Meilleraye les ayant rencontrés en chemin, proposa à la Princesse de voir le Roi & la Reine pour leur demander la liberté du Prince son Epoux, lui faisant espérer que le Roi accorderoit peut-être à ses larmes & à ses prières, ce qu'il avoit refusé lors qu'on le lui avoit demandé les armes à la main. Cette Princesse, malgré la répugnance qu'elle avoit d'aller à la Cour, se résolut enfin de tenter ce moyen, pour éviter le reproche qu'on auroit pu lui faire d'avoir négligé quelque chose pour la liberté de son Epoux. Elle suivit en cela l'avis des Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault qui l'accompagnèrent. Ces Ducs jugèrent que cette entrevue jetteroit au moins des soupçons dans l'esprit des *Frondeurs* & du Duc d'Orléans, si elle ne produisoit d'autre effet. La Princesse arrivée à Bourg s'alla jeter aux pieds du Roi & de la Reine, pour les supplier de donner la liberté au Prince son Epoux; mais elle n'en pût tirer aucune promesse positive. Cependant, ce voyage produisit justement l'effet que les Ducs avoient imaginé; car *Anne Marie Louise d'Orléans*, qui étoit à la Cour, n'eut pas plutôt appris l'arrivée de la Princesse & de sa suite, qu'elle se mit dans l'esprit qu'on traitoit de la liberté des Princes sans la participation du Duc d'Orléans son Père. Dans le même tems, les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault eurent de grandes conférences avec le Cardinal Mazarin, afin de l'engager à mettre les Princes en liberté, ou de le rendre plus suspect aux *Frondeurs*. Ils lui représentèrent, „ Qu'il ne pouvoit rien faire de plus glorieux ni de „ plus avantageux pour lui, que de donner la liberté au Prince, „ et, dans un tems où il ne pouvoit y être contraint; que „ le Prince lui en auroit toute l'obligation: Qu'il devoit considérer que les *Frondeurs* n'avoient en vue que de se ren-

La Princesse de Condé se retire à Montrond.

1650. „ dre maîtres des Princes, afin de les perdre, & de le perdre
 „ lui-même ensuite avec plus de facilité: Qu'au reste, il ne
 „ devoit pas s'imaginer qu'après les avantages qu'il venoit de
 „ remporter sur ceux qui avoient pris le parti des Princes, on
 „ n'oseroit plus renouer; qu'au contraire, le désir de recom-
 „ mencer la Guerre ne finiroit dans le Royaume qu'avec la
 „ prison des Princes, que les cabales se renouvelloient de tou-
 „ tes parts, dans le Parlement de Paris & dans tous les autres
 „ Parlemens du Royaume pour leur procurer la liberté, ou
 „ pour les ôter de ses mains; & qu'enfin eux-mêmes, quoi-
 „ qu'ils se vissent en son pouvoir, sans autre sûreté que sa pa-
 „ role, ne craignoient pas de lui dire qu'ils favoriseroient tous
 „ les dessein qu'on feroit pour les tirer de prison.” Le Duc
 d'Orleans & les *Frondeurs*, ayant été informés de toutes ces
 conférences, ne manquèrent pas d'en prendre sujet de se dé-
 fier du Cardinal, & résolurent dès-lors de se réunir avec les
 Princes, pour perdre entièrement ce Ministre.

La Princesse de Condé voyant le peu de succès de son
 voyage, se retira à Montrond, où elle demeura avec le Duc
 d'Enguien jusqu'à ce que le Prince fut mis en liberté. Le
 Duc de Bouillon se retira en même tems à Turenne, & le
 Duc de la Rochefoucault en Poitou.

Comme ce que le Vicomte de Turenne fit pour le servi-
 ce des Princes apporta du changement à leur état, & contri-
 bua beaucoup à leur liberté, il est absolument nécessaire d'en
 parler avant que d'aller plus loin.

Efforts du
 Vicomte
 de Turen-
 ne pour
 procurer la
 liberté des
 Princes.

Le Vicomte de Turenne ne put d'abord rien entreprendre
 faite de Troupes, mais la Duchesse de Longueville l'étant ve-
 nu joindre à Stehaye, où il s'étoit retiré aussitôt après la pri-
 son des Princes, ils résolurent de demander du secours au Roi
 d'Espagne. Ils envoyèrent à Bruxelles pour en faire la propo-
 sition à l'Archiduc, qui l'accepta avec joie. Les conditions
 du Traité ayant été réglées, le Vicomte de Turenne se mit à
 la tête des Troupes Espagnoles, en vertu d'un article de ce
 même Traité; & avec quelques autres Troupes du Prince de
 Condé qu'il avoit auprès de lui, il entra d'abord en Picardie,
 prit le *Castell*, & assiégea Guise. La Cour qui n'avoit pas
 encore eu le tems de reprendre haleine depuis les voyages de
 Bour-

Bourgogne & de Normandie, fit marcher aussi-tôt ses forces de ce côté-là. On jeta du secours dans Guise, & le Vicomte de Turenne fut obligé de lever le Siège. Cet avantage que les Troupes du Roi venoient de remporter, alloit être suivi de plusieurs autres, selon toutes les apparences, mais les troubles de Guienne, dont nous venons de parler étant survenus, le Cardinal Mazarin aimait mieux marcher en diligence contre Bourdeaux.

Pendant que la Cour étoit occupée à pacifier les desordres de Guienne, le Vicomte de Turenne n'ayant plus d'Ennemis en tête, ne laissa point échapper une si belle occasion d'entrer en France. Il prit sa marche du côté de Champagne, & se rendit maître de la *Capelle*, de *Rhetel*, & de *Château-Portien* sur l'Aine. Dans le même tems, *Charles François de Joyeuse*, Comte de Grandpré, Gouverneur de Mouzon entre Stenay & Sedan sur la Meuse, embrassa le parti des Princes avec chaleur, & sa Garnison ayant refusé de le suivre, la Place fut assiégée, & prise en fort peu de tems.

Le Vicomte de Turenne résolut ensuite de marcher droit à Vincennes pour retirer les Princes de prison. Il s'avança avec deux mille Chevaux jusques à la Ferté-Milon, qui n'est qu'à une journée de Vincennes. Sur le bruit de sa marche, on songea d'abord à transférer les Princes dans un autre lieu. Les *Frondeurs* proposèrent de les mettre dans la Bastille. Le Tellier, qui étoit dans les intérêts du Cardinal, s'opposa ouvertement à cet avis, voyant bien que les *Frondeurs* vouloient faire mettre les Princes dans la Bastille, dont Broussel étoit Gouverneur, afin de pouvoir en disposer à leur fantaisie. Il conseilla en même tems de les faire conduire au Havre-de-Grace, mais les *Frondeurs* n'avoient garde d'approuver qu'on les mit dans cet endroit, dont le Cardinal étoit le maître absolu. Les Châteaux de Pontoise & de Saint-Germain en Laye furent encore proposés, mais on les jugea trop foibles.

Le Duc d'Orléans, qui étoit naturellement assez irrésolu, fut si embarrassé par cette diversité d'opinions, qu'il ne donna aucun ordre pour tirer les Princes de Vincennes. Mais enfin comme le Vicomte de Turenne fut arrivé à la Ferté-Milon, on vint avertir le Duc d'Orléans, que s'il différoit de transfé-

Il s'avance vers le Château de Vincennes, pour enlever les Princes.

Les Princes sont transférés à Marcoussy.

1650 rer les Princes, de Vincennes ailleurs, dans vingt-quatre heures il ne seroit plus en état de le faire, & dès ce moment, il donna ses ordres pour les faire transférer le lendemain au Château de Marcouilly, situé au-delà de la Seine & de la Marne, fermé de bons fossés pleins d'eau, & assez fort pour soutenir les attaques que les Etrangers ou les Amis des Princes pourroient faire pour les délivrer.

Sur le bruit qui courut qu'on songeoit à tirer les Princes de Vincennes, le Comte de Tavannes, qui depuis la prise de Bellegarde s'étoit retiré dans Paris, comme nous l'avons déjà dit, ramassa un bon nombre d'amis, qui devoient se trouver à cheval sur le chemin par où passeroient les Princes; afin de les enlever d'entre les mains de ceux qui les conduiroient. Le Duc de Nemours étoit aussi de ce complot.

Le Duc de Nemours rival du Prince de Condé, & attaché à son parti.

Quoique ce Duc fût le Rival du Prince de Condé, il avoit pourtant embrassé son parti; & ce qu'il y a de singulier dans cette affaire, c'est qu'il s'y étoit engagé à la sollicitation même d'*Elizabeth Angelique de Bouteville-Montmorency*, Duchesse de Châtillon, qu'ils aimoient tous deux; mais pour bien comprendre cela, il faut reprendre la chose dès son origine. Cette digression est d'autant plus nécessaire, qu'en nous apprenant une particularité remarquable de la Vie du Prince, elle nous donne lieu de parler de la Duchesse de Châtillon & du Duc de Nemours, qui auront beaucoup de part à la suite de cette Histoire.

Le Prince de Condé amoureux de la Duchesse de Châtillon.

* La Duchesse de Châtillon, Fille de Monsieur de Bouteville, & Sœur du Comte de Bouteville, connu depuis longtemps sous le nom de Duc de Luxembourg, fut mariée à Louis Gaspard de Coligni, Duc de Châtillon. Elle étoit belle, adroite, & extrêmement intéressée. Le Prince de Condé en devint amoureux dans le même tems que le Duc de Châtillon; mais ce Duc le pria de se défaire de son amour, puisqu'il n'avoit pour but que la galanterie, & que lui songeoit au mariage. Le Prince, qui étoit son parent & son ami, ne fit pas difficulté de lui accorder sa demande, & lui promit non-seulement qu'il n'y songeroit plus, mais encore qu'il le serviroit dans cette affaire contre le Maréchal son Père & ses Parents, qui s'y opposoient. Et en effet le Prince lui donna les moyens

moyens d'enlever Mademoiselle de Bouteville, & lui prêta vingt mille livres pour s'entretenir. Leur mariage ayant été consommé à Château-Thierry, ils allèrent à Stenay que le Prince, à qui cette Place appartenoit, leur donna pour séjour. Quelque tems après, la Duchesse de Châtillon étant allée à Bourbon pour prendre les eaux, le Duc de Nemours qui s'y trouva, la vit & en devint passionnément amoureux.

Le Duc de Châtillon ayant été tué (a) au siège de Charenton durant la Guerre de Paris, le Prince de Condé, qui avoit toujours eu de l'amour pour la Duchesse de Châtillon, s'attacha à elle plus fortement que jamais. Quoique le Prince fût naturellement assez passionné pour les femmes, on peut dire qu'il n'a eu de véritable inclination que pour cette Duchesse. Tous les autres engagemens n'ont été que de simples galanteries qui s'évanouissoient presque aussi-tôt qu'elles commençoient à paroître.

Bien que la Duchesse de Châtillon ne rebutât point le Prince de Condé, elle n'avoit pourtant de véritable tendresse que pour le Duc de Nemours. Cependant s'étant attachée auprès de la Princesse Douairière aussi-tôt après la prison des Princes, elle mit dans les intérêts du Prince de Condé cet Amant, qui l'aimoit avec trop d'ardeur pour refuser de suivre le parti qu'elle embrasseroit.

Pour revenir au dessein que le Duc de Nemours, & le Comte de Tavannes avoient fait, d'enlever les Princes dans le tems qu'on les conduiroit à Marcouffy, le Duc d'Orleans en ayant été informé un jour avant qu'on pût l'exécuter, il les fit escorter par tant de Troupes, que leurs amis n'osèrent paroître. Ainsi les Princes furent conduits au Château de Marcouffy, où ils continuèrent d'être gardés par le Sieur de Bar.

Les amis des Princes avoient déjà pris d'autres mesures pour les enlever de Vincennes; mais l'entreprise avoit manqué par l'infidélité de quelqu'un de ceux qui y avoient part. De deux cens Soldats qui étoient commis à la Garde des Princes, on en avoit gagné quarante, lesquels devoient prendre leur tems pour enfermer De Bar dans l'Eglise, où il alloit ordinairement avec une partie des Gardes. Ils devoient ensuite tuer les Soldats

Dessein
d'enlever
les Princes
de Vincennes,
éventé.

(a) Voyez ci-dessus, pag. 135.

1650. dats qui étoient dans la Chambre des Princes; & en même tems, les Princes seroient allés vers les murailles du Château, où ils auroient été reçus par une troupe de Cavaliers qui s'y devoient rendre.

Le Vicomte de Turenne ayant appris qu'on avoit tiré les Princes de Vincennes, rebroussa chemin & alla rejoindre l'Archiduc. Cependant le bruit des progrès qu'il venoit de faire, allarma le Cardinal Mazarin, qui étoit encore occupé à pacifier les troubles de Guienne, & lui fit hâter son retour.

Mazarin
revient à
Paris.

Il partit de Bourdeaux vers la fin d'Octobre, & se rendit à Fontainebleau avec toute la Cour. Il alla ensuite à Paris, où les *Frondeurs* commençoient à craindre, qu'il ne devint trop puissant, & songeoient tout de bon à le perdre. Ce Ministre les aigrit encore plus par sa conduite; car se croyant au dessus des Cabales, il négligea ceux dont il avoit le plus de besoin, & traita tout le monde avec beaucoup de hauteur. Enfin pour ôter aux *Frondeurs* tout moyen de renouer leurs intrigues contre lui en donnant la liberté aux Princes, il résolut de les transférer dans un lieu plus éloigné de Paris, & dont il fut le maître absolu. Il n'en trouva point de plus propre que le Havre-de-Grâce, qui est à l'extrémité de la Haute Normandie.

Porte le
Duc d'Or-
leans à
consentir
qu'on
transporte
les Princes
au Havre-
de-Grâce.

Mais, avant que de faire conduire les Princes dans cet endroit, il fallut y faire consentir le Duc d'Orleans, sans quoi l'on n'auroit osé l'entreprendre. Le Cardinal prévoyant bien que ce Duc auroit de la peine à approuver ce dessein, n'oublia rien pour l'engager à y consentir. Le Duc d'Orleans étant venu à Fontainebleau, où étoit alors la Cour, la Reine commença par lui dire que le Château de Marcouffy n'étoit pas assez fort pour servir de garde aux Princes, & qu'il falloit nécessairement les mettre dans quelque Place plus sûre. En même tems elle lui proposa, (a) de se charger lui-même de leurs personnes, & de les faire garder dans une de ses Places jusques à la Majorité du Roi. Le Duc d'Orleans ayant refusé d'accepter ce dernier parti, la Reine ajouta, qu'il devoit donc consentir qu'on mit les Princes dans une Place forte d'elle-même, afin qu'on pût éviter les grandes dépenses qu'il falloit faire pour

(a) Labardeus de Rebus Gallicis. Lib. VIII. p. 551.

pour les garder dans le Château de Marcouffy. Le Garde des Sceaux & le Tellier appuyèrent cette raison, disant que les coffres du Roi étant épuisés, il étoit d'autant plus nécessaire d'éviter cette dépense qu'on pouvoit le faire fort facilement, & qu'il y avoit dans le Royaume des Places, où la Garnison seule pourroit suffire pour garder les Princes. On en indiqua plusieurs avant que de nommer le Havre-de-Grace, mais on conclut enfin qu'il n'y en avoit point, où l'on pût garder les Princes plus commodément & plus sûrement que dans celle-là, & qu'ainsi il falloit les y conduire au plutôt. Le Duc d'Orléans rejetta d'abord cet avis, voyant bien qu'il étoit contraire aux intérêts des *Frondeurs*, qui s'y étoient déjà opposés lors qu'on délibéra de tirer les Princes du Château de Vincennes pour les conduire ailleurs. La Reine sans se rebuter mit tout en usage pour le gagner. Elle l'assura qu'il n'auroit pas moins d'autorité au Havre-de-Grace qu'à Marcouffy; & que De Bar, qui continueroit de garder les Princes, ne les remettroit que par les ordres d'elle & de lui. A ces protestations elle joignit des prières si pressantes que le Duc d'Orléans qui étoit facile à persuader, consentit enfin qu'on menât les Princes au Havre-de-Grace. 1650.

On rapporte que (a) ce Duc, qui se laissoit gagner au dernier qui lui parloit, changea d'avis ce jour-là même, s'étant laissé persuader par quelque Créature du Coadjuteur, qu'il étoit contre ses intérêts que les Princes fussent transportés au Havre-de-Grace. Il n'osa faire paroître son inconstance tout ouvertement, & aller dire lui-même à la Reine qu'il désapprouvoit ce qu'il venoit d'approuver. Mais il s'avis de faire venir chez lui le Tellier, & de lui ordonner qu'il ne délivrât à qui que ce fût l'ordre de conduire les Princes, avant qu'on eût parlé une seconde fois de cette affaire dans le Conseil du Roi. Le Tellier, qui avoit appréhendé que cela n'arrivât, avoit dépêché promptement les ordres pour faire transporter les Princes au Havre-de-Grace, & après les avoir donnés à celui que la Reine avoit chargé de cet emploi, il fut tout le jour absent de chez lui. Sur le soir étant de retour dans sa maison, il court en hâte vers le Duc d'Orléans, qui lui défendit aussitôt

(a) Labardeus de Rebus Gallicis. Lib. VIII. p. 552.

1670. tôt de dépêcher aucun ordre pour conduire les Princes au Havre-de-Grace. Le Tellier lui répondit que cette défense venoit un peu trop tard, puisque les ordres en avoient été donnés; que les Princes étoient hors du Château de Marcouilly, & que ceux, qui les escortoient, avoient fait déjà bien du chemin. Sur cela le Duc s'emporta violemment, renvoya le Tellier, & fit venir Châteauneuf, disant, *Qu'il avoit été joué, & qu'on l'avoit consulté sur une chose qu'on avoit résolu de faire à quelque prix que ce fût.*

Les Princes conduits au Havre-de-Grace par le Comte d'Harcourt.

Quoiqu'il en soit, le Cardinal Mazarin ayant fait dépêcher promptement les ordres pour l'exécution de cette entreprise, le Comte d'Harcourt, qui en fut chargé, ayant pris avec lui quatre cens Cavaliers & autant d'hommes de pied conduisit les Princes au Havre-de-Grace. Ils y arrivèrent le quinzième de Novembre, & furent mis dans la Citadelle sous la conduite de De Bar.

Entrepris tramée pour tirer les Princes de Marcouilly, échoué.

Cette nouvelle affligea beaucoup les amis des Princes, car ils esperoient pouvoir les délivrer par le moyen de l'intelligence qu'ils avoient établie dans Marcouilly. Ils avoient même formé, depuis peu, un dessein qui auroit infailliblement réussi sans l'imprudence de quelques-uns de ceux qui y avoient part.

On avoit gagné quelques bas Officiers, un certain nombre de Soldats, & quatre des sept Gardes qui se tenoient ordinairement dans l'Antichambre des Princes. Sous la fenêtre de la Chambre, il y avoit une terrasse mouillée de l'eau d'un étang: il y avoit en cet endroit un Corps de Garde de quatorze hommes, dont on s'étoit assuré. On devoit jeter au pied de cette terrasse un bateau de cuir bouilli. Le jour pris, les quatre Gardes de l'Antichambre qu'on avoit gagnés, devoient se saisir des trois autres, & les assommer en cas de résistance. Les Princes devoient, en même tems, poignarder les Gardes qui étoient dans leur Chambre, & à la faveur du Corps-de-Garde posté sur la terrasse, descendre par la fenêtre, & s'aller jeter dans le bateau, d'où ils auroient été tirés au haut des fossés, & reçus par un Corps de Cavalerie que le Duc de Nemours y devoit conduire. Mais dans le tems que ce dessein alloit être exécuté, quelques-uns de ceux qui étoient du secret, l'événèrent sans y penser, ayant dit devant d'autres gens,

gens, *Qu'il falloit aller à Marcouffy dévorer ces illustres malheureux.* 1650.

Ces paroles ayant été rapportées au Duc d'Orléans, il écrivit à De Bar, de redoubler les Gardes de peur d'être surpris. De Bar ne manqua pas de profiter de cet avis. Il ajouta aussitôt trois Gardes aux sept qui étoient déjà dans l'Antichambre, & les Princes jugeant par-là que l'entreprise avoit été découverte, firent savoir à leurs amis de se réserver pour une plus favorable occasion. Cependant De Bar étant revenu de la crainte où l'avoit jetté l'avis du Duc d'Orléans, remit les choses dans leur premier état. Les amis du Prince en furent avertis, & se disposoient à exécuter leur premier dessein, quand les Princes furent transférés au Havre-de-Grace.

Le Cardinal Mazarin crut, après cela, que pour affermir entièrement son autorité, il ne lui restoit plus que de reprendre Rhetel & les autres Places, dont le Vicomte de Turenne venoit de s'emparer, & d'où il sortoit tous les jours des partis qui désoleient la Champagne. Il donna aussitôt ses ordres pour assembler un Corps d'Armée. Le rendez-vous des Troupes étoit auprès de Rheims, où il y eut, en peu de tems, une Armée de douze mille hommes. Le Cardinal en donna le commandement au Maréchal du *Plessis-Praslin*, & le fit partir en diligence, pour investir Rhetel.

Le Maréchal du Plessis-Praslin marche contre le Vicomte de Turenne.

Le Vicomte de Turenne avertit les Espagnols du dessein du Cardinal, & *Delliponti* qu'il avoit établi Gouverneur de cette Place, lui ayant promis de tenir un certain tems, il prit des mesures avec eux pour le secourir. Quoique *Delliponti* eût deux cens chevaux & quinze cens fantassins dans Rhetel, il se rendit le treizième de Décembre, six jours plutôt qu'il n'avoit promis, pendant que le Vicomte de Turenne s'avançoit avec l'Armée d'Espagne pour venir à son secours.

Il emporte Rhetel.

Après la reddition de la Place, le Cardinal étant venu lui-même au Camp, donna ordre au Maréchal du Plessis-Praslin d'aller combattre l'Armée Espagnole. Le quinziesme de Décembre, les deux Armées se rencontrèrent auprès de Saumepuis. Le combat commença de part & d'autre avec beaucoup de furie. L'Archiduc qui commandoit l'Aile droite de l'Armée Espagnole, & le Maréchal du Plessis qui commandoit

Livre Bataille au Vicomte de Turenne, & gagne la victoire.

TOM. I.

Aa

l'Aile

1650. L'Aîle droite de l'Armée Française, furent tous deux rompus en même tems, & les deux Aîles gauches combattirent d'abord avec un égal avantage. Mais l'Archiduc ayant pris la fuite pendant que le Maréchal du Plessis rallioit ses Troupes pour revenir à la charge, la Victoire se déclara entièrement pour les François. Le Vicomte de Turenne qui combattoit avec succès à l'Aîle gauche, environné de tous côtés, fut enfin obligé de céder au plus grand nombre. Il s'enfuit, & fut même poursuivi si vivement que peu s'en fallut qu'il ne fût pris. Les François perdirent, entr'autres, *Auguste Choiseul*, fils du Maréchal du Plessis, & le Colonel Rose. Il y eut du côté des Espagnols, deux mille hommes de tués & quantité de prisonniers. Le Comte de Bouteville, frère de la Duchesse de Châtillon, fut de ce dernier nombre, ce que le Cardinal Mazarin apprit avec beaucoup de joie : parce qu'il espiroit que, sous prétexte de traiter avec la Duchesse de Châtillon de la liberté de son frère, il pourroit la détacher des intérêts du Prince de Condé, aussi-bien que le Duc de Nemours, dont elle dispoisoit absolument.

Mort de
la Princesse
Douairière de
Condé.

La Princesse Douairière de Condé n'eut pas le déplaisir d'appréhender le succès de cette Bataille, qui, selon les apparences, devoit ôter aux Princes toute espérance de recouvrer leur liberté. Elle étoit déjà morte au commencement du mois de Décembre. Cette Princesse étoit de la Maison de *Montmorency*. Sa vie fut traversée de bien des malheurs. Dans la fleur de son âge, elle fut mariée à Henri de Bourbon, Prince de Condé; & peu de tems après, sa grande beauté l'ayant exposée aux poursuites de *Henri IV.* qui en devint éperdument amoureux, elle fut obligée de sortir du Royaume avec son Epoux. Après avoir erré jusques à la mort du Roi Henri IV. revenue en France, elle fut bientôt engagée dans de nouveaux embarras. Le Prince de Condé, son Epoux, ayant été arrêté prisonnier à Vincennes, pour avoir eu part aux troubles qui arrivèrent durant la Minorité de Louis XIII. elle demeura enfermée avec lui pendant près de quatre années. Enfin elle vit deux de ses Enfants prisonniers; & après avoir employé inutilement des soins, des prières & des larmes pour les délivrer, elle quitta ce monde sans avoir aucun sujet d'espérer que leurs mal-

malheurs dussent finir de long-tems. Elle mourut à Châtillon sur Loing le deuxième de Décembre, âgée de cinquante-sept ans. 1650.

Cependant, la victoire que le Cardinal Mazarin venoit de remporter, eut des suites bien contraires à celles qu'on en devoit attendre naturellement. Au lieu de contribuer à affermir l'autorité de ce Ministre, elle ne servit qu'à avancer sa ruine; & bien loin de renverser toutes les espérances des Princes, ce fut la principale cause de leur liberté. Le Cardinal de retour à Paris, reveilla tout d'un coup l'envie & la haine publique contre lui, par la fierté qu'il fit éclater; & dès-lors les *Frondeurs* jugeant qu'il cesseroit de les considérer, parce qu'il commençoit à n'avoir plus besoin d'eux, résolurent de le perdre, sans différer davantage. Le Coadjuteur, & la Duchesse de Chevreuse attirèrent dans leurs sentimens le Duc d'Orleans & Charles de l'Aubespine Marquis de Châteauneuf; qui ayant recouvré les Secaux, après la prison des Princes, à la recommandation de la Duchesse de Chevreuse, avoit toujours été attaché à ses intérêts. Tous les *Frondeurs* entrèrent, dans le même tems, en traité avec les Amis des Princes. Arnaud & Viole entamèrent des négociations avec le Duc d'Orleans, le Coadjuteur, la Duchesse de Chevreuse, le Duc de Beaufort, & Anne Marie d'Avangour, Duchesse de Montbazou. Les Princes avertis de tout ce qui se passoit promirent de signer tout, pourvu qu'on les fit sortir de prison.

Suites de la victoire du Maréchal du Plessis, funestes à Mazarin.

Les *Frondeurs* demandoient en général, que les Princes oubliant le passé, se liassent étroitement avec eux pour perdre le Cardinal. La Duchesse de Chevreuse demandoit le mariage de sa fille avec le Prince de Conti, & qu'après la chute du Cardinal on mit le Marquis de Châteauneuf dans la place de premier Ministre. Le Duc de Beaufort ne savoit rien de tout cela, & faisoit aussi un Traité en particulier, que les autres ignoroient, par lequel il demandoit que le Prince de Condé renonçât à la Charge d'Amiral, qu'il donnât à la Duchesse de Montbazou une certaine somme d'argent, & lui fit obtenir pour son fils la survivance de quelques-unes des Charges de son Père. Le Coadjuteur ne demandoit rien en particulier

Les *Frondeurs* se liguent contre lui & traitent avec les Princes.

1650. pour lui, mais, outre qu'il espéroit de s'élever sur les ruines du Cardinal Mazarin, il avoit une étroite liaison avec la Duchesse de Chevreuse. Ses amis exigèrent seulement du Prince de Condé qu'il se joindroit au Duc d'Orléans pour lui faire avoir le Chapeau de Cardinal. Le Duc d'Orléans proposoit le mariage de Mademoiselle d'Alençon, sa troisième fille, avec le Duc d'Enguien.

Le Coadjuteur ayant demandé que la Duchesse de Longueville intervint dans ces négociations en qualité de caution, on dépêcha incontinent à Stenay. Elle offrit de signer du contentement même des Espagnols; & le seizième de Janvier les Princes envoyèrent leurs procurations à la Princesse Palatine, qui avoit alors plus de part que personne à leur confiance. Enfin les Princes ayant accepté toutes les propositions qu'on leur fit, le Traité fut dressé & signé de part & d'autre.

Mazarin
trompé par
les Fron-
deurs.

Pendant toutes ces négociations, le Cardinal Mazarin ne songeoit à rien moins qu'à ce qui se tramoit contre lui. Comme les *Frondeurs* étoient convenus avec lui, depuis la prison des Princes, qu'ils affecteroient toujours d'être ses ennemis irréconciliables afin de conserver leur crédit parmi le Peuple, le Cardinal négligea de s'instruire de leurs menées; croyant que tout ce qu'ils faisoient n'étoit que pour mieux jouer leur jeu avec lui. De sorte que la feinte dont les *Frondeurs* s'étoient d'abord servis de concert avec le Cardinal leur servit contre lui-même, lors qu'ils souhaitèrent tout de bon de le perdre. Ce fut la Duchesse de Chevreuse qui servit le plus à endormir le Cardinal Mazarin, car outre que ce Ministre se souvenoit qu'elle avoit plus contribué que personne à la prison des Princes, en disposant le Duc d'Orléans à y consentir, elle se ménagea si bien auprès du Cardinal que dans le tems qu'elle machinoit sa perte, elle faisoit paroître un parfait attachement à ses intérêts, de sorte que ce Ministre la croyant sa bonne amie, suivit dans toute cette affaire les conseils qu'elle lui donna, sans s'en douter le moins du monde.

Le Duc
d'Orléans
éclate contre
lui.

Les choses ainsi disposées contre le Cardinal Mazarin, les *Frondeurs* ne demeurèrent pas long-tems sans faire connoître hautement leur intention. Le Duc d'Orléans, qui ne cherchoit plus qu'un prétexte pour rompre avec le Cardinal, prit

occasion d'écarter contre lui dans le Conseil même, sur certains discours que ce Ministre y tint contre le Parlement, qu'il compara à celui d'Angleterre, qui avoit fait trancher la tête au Roi Charles I. Le Duc d'Orléans releva sur le champ (a) les paroles du Cardinal, prit le parti du Parlement, & sortit du Conseil après quelques contestations. Quelques-uns ont cru que le Cardinal n'avoit point parlé de cette manière, mais que le Duc d'Orléans résolut de l'en accuser afin d'animer le Parlement contre lui.

1651.

Quoi qu'il en soit, le Duc d'Orléans étant sorti du Conseil, alla au Parlement, où il chargea le Cardinal d'avoir diffamé ce Corps en le comparant à celui d'Angleterre. Il s'emporta fortement contre ce Ministre, l'accusa d'avoir injustement fait arrêter les Princes, & exhorta le Parlement à employer son autorité pour les tirer de prison, & faire chasser cet Etranger qui ne s'appliquoit qu'à mettre le désordre & la confusion dans l'Etat. Le Coadjuteur appuya en même tems ce que le Duc d'Orléans venoit de dire, par un beau Discours plein de feu, où il se déclara ouvertement en faveur des Princes contre le Cardinal, autorisant son action du nom de Monsieur, dont-il n'étoit, disoit-il, que l'interprète. L'Assemblée déjà aigrie contre Mazarin par le rapport que le Duc d'Orléans venoit de faire des propos injurieux que ce Ministre avoit tenus contre elle en plein Conseil, fut entièrement animée contre lui par le Discours du Coadjuteur.

Engage le Parlement dans sa haine contre ce Ministre.

La Reine sachant ce qui se passoit, crut que le plus prompt moyen de dissiper l'orage qui alloit fondre sur le Cardinal étoit de ramener le Duc d'Orléans; mais ce Prince qui avoit été jusqu'ici si peu ferme dans ses résolutions, résista à toutes les sollicitations de la Reine, & lui fit dire, *qu'il étoit résolu de n'entrer plus dans le Conseil ni dans le Palais-Royal tant que le Cardinal y demeureroit, & que les Princes seroient en prison.*

La Reine tâche en vain de ramener le Duc d'Orléans.

Cependant le Parlement députa vers la Reine pour demander la liberté des Princes. La Reine, qui ne songeoit qu'à gagner

Le Parlement demande la liberté des Princes.

(a) Tout cela est positivement attesté par Talon Avocat Général, dans ses Mémoires, p. 201. 202. sur l'an 1651. Février.

1651. gagner du tems suivant le conseil du Cardinal Mazarin, répondit qu'*Elle ne pouvoit point se déterminer en un moment sur une affaire d'une aussi grande importance*, & pour micux éblouir le monde, elle envoya au Havre-de-Grace le Maréchal de Grammont, le Marquis de Lionne, & Goulas Secrétaire du Duc d'Orléans. Le Parlement ayant attendu quelques jours, & voyant que le voyage du Maréchal de Grammont ne produisoit rien pour la liberté des Princes, fit de nouvelles instances sur ce sujet auprès de la Reine: mais n'en ayant pu tirer aucune parole positive, il leva entièrement le masque, & donna des Arrêts par lesquels il condamnoit le Cardinal au bannissement, & demandoit que les Princes fussent mis en liberté. Dans le même tems, le Peuple se déclara pour le Parlement, & prit les armes pour empêcher que le Roi ne sortit de Paris.

Mazarin
sort de Pa-
ris.

Les choses étant venues à cette extrémité, le Cardinal ne se crut plus en sûreté dans cette grande Ville, & résolut d'en sortir. Ce fut principalement à la sollicitation de la Duchesse de Chevreuse qu'il se détermina à prendre ce dernier parti, cette Princesse s'étant si bien ménagée dans tout le cours de ces négociations que le Cardinal ne crut pas pouvoir micux faire que de suivre un conseil qui lui venoit de sa part. Il sortit (a) déguisé sur les onze heures du soir à cheval, n'ayant que trois hommes avec lui, & trouva à la porte de Richelieu le Comte d'Harcourt qui l'attendoit avec deux cens Chevaux, & le conduisit à Saint-Germain. Le Cardinal comptoit de revenir en huit ou dix jours, s'imaginant que le Duc d'Orléans iroit d'abord au Palais Royal, & que la Reine le feroit bientôt consentir à son retour. Mais la retraite du Cardinal n'adoucit point les esprits des Parisiens, ni du Parlement, comme la Reine se l'étoit imaginé; & le Duc d'Orléans protesta de nouveau, *Qu'il ne retourneroit jamais au Palais-Royal que les Princes ne fussent en liberté, & Mazarin chassé de la France*. Sur le rapport qu'on lui fit que la Reine (b) vouloit emmener le Roi hors de Paris,

(a) Le sixième de Février.

(b) *L'avis étoit vrai*, dit l'Avocat Général Talon dans ses Mémoires, p. 29. sur l'an 1651.

Paris, dont il alla lui-même avertir le Parlement, non-seulement les Gardes des Portes, & des rues près du Palais furent redoublées, mais toutes les nuits il y eut des partis de Cavalerie par la Ville, pour empêcher le Roi & la Reine d'en sortir. Le Parlement, de son côté, ne cessoit de solliciter tous les jours la liberté des Princes.

La Reine se voyant ainsi assiégée dans son Palais; & craignant que les esprits, aigris par tant de remises, ne se portaissent enfin à d'étranges extrémités, elle fit dire au Duc d'Orléans, qu'elle consentoit que les Princes fussent mis en liberté, & le Duc de la Rochefoucault fut choisi pour en aller porter l'ordre au Havre-de-Grace au Sieur De Bar. La Vrilliere, Secrétaire d'Etat, & Cominges, Capitaine des Gardes de la Reine, eurent charge de l'accompagner. Malgré toutes ces assurances, le Duc de la Rochefoucault avertit le Duc d'Orléans de faire toujours garder soigneusement le Palais-Royal, de peur que la Reine étant hors de Paris, ne se crût dégagée de sa parole. Et en effet le Duc de la Rochefoucault nous apprend lui-même, (a) *Que la Reine envoya en diligence donner avis de ces choses au Cardinal, qui étoit prêt d'arriver au Havre, & lui dire, que, sans avoir égard à ses promesses, & à l'Ecrit signé du Roi, d'Elle, & des Secrétaires d'Etat, dont le Duc de la Rochefoucault & Monsieur de la Vrilliere étoient chargés, il pouvoit disposer à son gré de la destinée des Princes; que cependant, elle chercheroit tous les moyens de tirer le Roi hors de Paris.*

Cependant le Cardinal ayant marché toute la nuit pour se rendre au Havre-de-Grace avant les Députés de la Cour, jugea que le meilleur parti qu'il eût à prendre étoit de mettre lui-même les Princes en liberté, afin de s'en faire une obligation auprès d'eux.

Il y arriva le Lundi, treizième de Février au matin, & alla aussitôt dans la Citadelle. Après avoir donné à De Bar une Lettre de la Reine qui lui ordonnoit de faire tout ce que le Cardinal lui diroit pour la liberté des Princes, il entra dans leur Chambre, & les ayant salués, leur dit, *Je viens, Messieurs, de la part de la Reine vous mettre en liberté sans aucune*

La Reine
consent
que les
Princes
soient mis
en liberté.

Mezarin
va au Ha-
vre pour
mettre les
Princes en
liberté.

Ce qui se
passa à leur
entrevue.

(a) Dans les Mémoires, pag. 247.

1651. aucune condition: Sa Majesté vous prie seulement d'aimer l'Etat, le Roi & sa propre Personne. Il leur demanda ensuite leur amitié, ajoutant d'un air un peu fier, qu'ils étoient libres de la lui accorder, ou refuser. Le Prince de Condé, au nom de tous, lui répondit, Qu'ils étoient obligés à Sa Majesté de la justice qu'Elle leur rendoit. Nous servirons toujours le Roi, la Reine, & vous aussi Monsieur, ajouta-t-il en embrassant le Cardinal. Sur les dix heures on se mit à table, & après un repas fort court, le Cardinal eût un entretien particulier avec le Prince. Après quoi les Princes sortirent du Château pour entrer dans le Carosse du Maréchal de Grammont qui les attendoit à la porte. Le Prince de Condé y voulut monter le dernier pour être à la portière: le Cardinal qui l'avoit suivi, lui souhaita un heureux voyage, & se rabaissa jusqu'à lui embrasser les genoux, mais le Prince sans lui rendre sa civilité par le moindre signe, & sans daigner même lui répondre, fit toucher le Cocher, lui faisant connoître par là qu'il lui rendoit l'échange des fausses caresses & des belles protestations d'amitié dont il l'avoit amusé, pendant que Lionne (a) écrivoit les ordres pour l'arrêter. Les Princes & le Maréchal de Grammont allèrent coucher à trois lieues de là dans une Maison nommée Grosfœnil, sur le chemin du Havre à Rouen, où le Duc de la Rochefoucault, la Vrillière, Comings, & le Président Viole arrivèrent dans le même tems, avec les ordres de la Cour, dont nous venons de parler. C'est ainsi que le Prince recouvra sa liberté après avoir demeuré treize mois en prison.

(a) Voyez ci-dessus, p. 156.

Fin du second Livre & du Tome I.

